



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

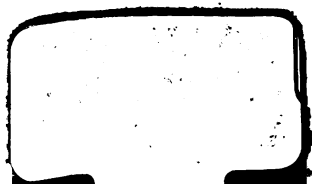




✓

A. 5. K 2

UNS. 168 h. 20



15/









# AMUSEMENS DRAMATIQUES

DE

MONSIEUR LE BARON

DE

B I E L F E L D.

---

— — — *quid tu?*  
*Nullane habes vitia?* —

Horat. Sat. III. L. I. vl. 19.

---

T O M E I.

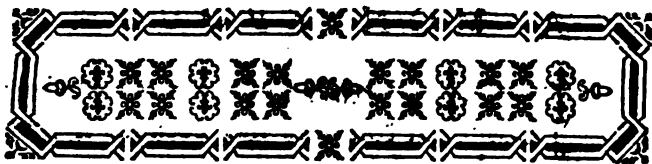


à L E Y D E.

Chés SAM. ET JEAN LUCHTMANS,

MDCCLXVIII.





## A MON EPOUSE.

**V**ous ne voulés donc pas, Madame, que je sois toujours grave & sérieux ; que je m'occupe sans cesse à composer des Institutions Politiques, des Progrès des Allemands, des Elémens de l'Erudition Universelle ! Vous me conseillés d'écrire des Lettres Familières, des Amusemens Dramatiques, des badinages, qui puissent m'égayeur l'esprit & me rendre l'humeur agréable. Vous desirés que dans des Ouvrages variés, je cherche à mêler la plaisant avec l'utile.

## A M O N E P O U S E.

Deussé-je m'attirer le blâme des Pedans  
J'Ecouterai toujours des conseils si prudents.

Vous me faites goûter , O sage & tendre Amie !

Jusques dans mes travaux le bonheur de la vie.

Vos soins ingénieux appellent tour à tour

Sous mon rustique toit , dans notre heureux séjour

Les plaisirs innocens de différente espèce  
Tantôt ceux d'Epicure & tantôt de Lucrèce.

*Mais Madame, en convenant avec vous que ces babioles m'amusement , autant que les Ouvrages sérieux m'occupent , n'en déplaise à votre prudence , vous auriez du m'empêcher de les publier , ou plutôt d'en faire paroître la seconde Edition , après que la première , faite avant notre union , m'a causé tant de déplaisir.*

La trempe de l'Esprit humain ,  
Vous le sçavez , n'est pas égale.  
Tel Auteur fait parler un héros en Romain

Tel

## A MON EPOUSE.

Tel fait traiter les arts, tel prêcher la morale

Avec un succès tout divin,

Que l'on voit échouer dans le stile badin.

*Peut-être même n'ai-je aucun de ces talens ; & d'ailleurs,*

C'est dans notre printemps que nous portons des fleurs ;

Les fruits sont le lot de l'Automne.

Si par-fois Apollon permet que des Auteurs

Cueillent les dons divers de Flore & de Pomone,

Il en fixe au moins la saison.

Les Muses plus capricieuses

Refusent constamment leurs faveurs précieuses,

A ceux que l'Age rend amis de la Raison.

Puis-je donc captiver la riante Thalie,

Espérer de lui plaire, & saisir son génie ?



## A M O N E P O U S E.

*Autre chose est de composer quelques bagatelles pour le Théâtre, & de les représenter à huis clos, autre chose de les faire imprimer.*

Il faut respecter le Public,  
C'est un Maître fort difficile.  
Il veut du Parfait, c'est son tic,  
Et souvent un Poète habile,  
Qui pousse son Pégase à bout,  
Et, dans sa pénible carrière,  
Sèche sur la même matière.  
A peine contente son goût.  
Que doit espérer un Auteur,  
Qui, seulement pour s'égayer l'humeur,  
Ose risquer sur le Théâtre,  
Les traits d'une muse folâtre?

*Mais le seul danger que l'on court, n'est pas celui de ne point plaire : il en est un plus grand encore.*

Ce Public quinzèux, il est vrai,  
Permet quelque-fois que l'on rie;  
Mais aussi (j'en ai fait l'essai)  
Il ne fait pas entendre raillerie.  
Souvent son injuste rigueur  
Accuse à tort un innocent Auteur;

Et

## A MON EPOUSE

Et travestit en attentats horribles  
Des traits badins , qui n'étoient que  
risibles.

Voulés - vous que votre Mari ,  
Auteur de maint & maint volume ,  
En laisse échaper un de son honnête  
plume ,  
Qui flétrisse sa gloire & la jette en  
déci ?

*Vous me répondez, Madame, non, le Public est trop judicieux, pour ne pas voir que vous ne cherchiez nullement à briller, par la qualité d'Auteur Dramatique, non plus que par celle d'Ecrivain de Lettres ou de Mémoires, & trop équitable, pour trouver mauvais que vous ayez employé les intervalles de vos travaux sérieux à des délassemens aussi pardonnable que ceux-ci ; il se plaira peut-être à trouver la Lecture de vos graves ouvrages, variée par quelques matières enjouées, par quelques plaisanteries innocentes, par quelques Relations capables d'intéresser sa curiosité ; il daignera lire votre Avant-propos, & ne vous jugera pas avec une injuste rigueur. Il est enfin trop raisonnable pour soupçonner votre caractère, surtout s'il réflé-*

## A MON EPOUSE.

*chit que jamais Auteur de Mémoires n'a dit  
tant de bien & si peu de mal de ses perso-  
nages, que vous l'avez fait dans vos Lettres  
Familières, & que nul Auteur Dramatique  
n'a employé moins de satire dans ses Comé-  
dies.*

Qui fait si ces raisonnemens  
Sont autant d'argumens solides?  
Mais quel Auteur ne prendroit pas pour  
guides  
Des feux folets si séduisans?  
Adam n'auroit pas fait tout le mal-  
heur de l'homme,  
S'il n'eût chéri son Eve, & trop aimé  
la pomme.

*Enfin, Madame, je n'oppose qu'une foi-  
ble résistance à vos persuasions. C'est faire  
une douce violence à un Ecrivain. Voici  
donc les Babioles.*

J'aime mieux être un Mari complaisant,  
Et passer pour mauvais Cornique,  
Que pour Epoux contredifant.  
Mais si par malheur la Critique  
Souffle sur moi ses noirs venins,  
Ma foi, je m'en lave les mains,

Et

## A MON EPOUSE.

Et vous charge de tout le blâme.  
On est toujours plus indulgent  
Pour une jeune & gente femme,  
Que pour un sombre & vieux pédant.

*C'est donc sous vos auspices que ces Comédies voient le jour cette fois.*

Je rirai bien si l'on s'égaie  
Un peu, Madame, à vos dépens  
Et si de nos âpres Serpents  
L'Affreux sifflement vous effraie.  
Mais, entre nous, je rirai plus encor,  
Si vous trouvez moyen de suspendre  
l'effor  
De l'impitoyable cabale ;  
Et qu'au lieu des poisons, qu'à grands  
flots elle exhale,  
Votre crédit m'obtienne un applaudif-  
sement,  
Qui vous puisse amener à croire un  
seul moment  
Que le tendre & sincère hommage,  
Que vous en offre votre Epoux,  
De son estime est un pur gage,  
Et n'est pas indigne de vous.

*Mais, fût-il même plus chétif encore, vo-  
tre cœur excellent me rassure. Je me flatte  
que*

## A MON EPOUSE.

*que vous daignerez reconnaître dans cette démarche toute la bonne volonté, tous les bons sentimens du mien. Que de choses galantes ne pourrois-je pas vous dire en cet endroit ! Que d'éloges ne pourrois-je pas donner à votre mérite ! Mais il y a trop d'amour-propre à louer ce qu'on possède, & le Préjugé à la mode ne permet point de déclarer, ni en vers ni en Prose, à une Epouse aimable, à quel point on la chérit. Le monde est trop rempli de mauvais plaisans. A peine me permettront-ils de vous protester à la face de mes Lecteurs, que je ne cesserai d'être toute ma vie, avec la plus sincère estime & la plus tendre amitié.*

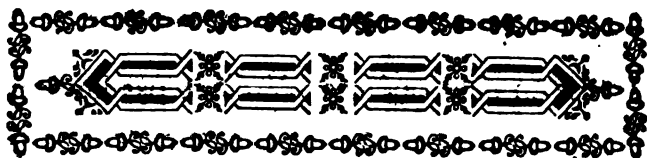
MADAME,

à l'Hermitage de Treben  
le 1. Janvier 1766.

Votre Epoux & Servi-  
teur fidèle

LE BARON DE BIELFELD.

AVANT



## AVANT-PROPOS.

**U**ne partie des Bagatelles Dramatiques, qu'on présente ici au Public, a déjà paru en l'année 1753 sous le titre de *Comédies Nouvelles*. Je m'étois permis dans ma jeunesse ce genre de travail, en partie comme une récréation, en partie pour faire diversion à une certaine gravité dure, que l'esprit est sujet à contracter, lorsqu'il se livre sans relâche aux travaux sérieux, & enfin pour contribuer à l'amusement de quelques Amis, qui, lassés de voir des Chef-d'œuvres qu'on joue depuis cinquante ans sur tous les Théâtres, & qu'on peut lire tranquillement dans son cabinet, desiroient de représenter entre eux quelques pièces nouvelles, quoique moins parfaites. J'aurois du m'en tenir là. Mais une pure fantaisie me détermina alors à les faire publier. Je ne fus ni volé par des Copistes infidèles, ni sollicité par des Amis, auxquels je ne pouvois rien refuser. Je croyois tout uniment qu'il vaudroit autant que ces Comédies fussent imprimées que de ne l'être pas. Je me trompai. Les  
Pièces

## A V A N T - P R O P O S.

Pièces en elles-mêmes n'étoient pas limées, & l'Edition en fut faite pendant mon absence, avec si peu de soin, qu'il n'y a pas de page, qui ne fourmille de fautes d'impression. Il s'y est glissé des Couplets entiers que j'avois dès lors retranchés sur le Manuscrit, & l'on en a omis d'autres, qui sont très-essentiels à la marche même du Dialogue. Une Epître dédicatoire singulière, faite à mon insçu, acheva de me faire méconnoître mon ouvrage, & je fus comblé de honte & de confusion, en le trouvant à mon retour à Berlin entre les mains de tout le monde. J'essuyai avec une humble patience les traits que la Critique décochoit contre moi, & je fus même surpris de l'indulgence, que les vrais Connoisseurs du Théâtre temoignèrent pour un ouvrage si imparfait.

Je fais aujourd'hui tous mes efforts, pour anéantir, s'il est possible, cette Edition fautive, & pour en effacer jusqu'au souvenir. En la desavouant, j'y substitue cette Collection de mes *Amusemens Dramatiques*, augmentée de deux Pièces nouvelles (*les Allemands à Paris & le Mystérieux.*) Personne n'est plus persuadé que moi de la médiocrité de ces Comédies; mais personne aussi ne disconvient qu'elles ne soient plus supportables que les précédentes, & qu'après avoir fait le premier pas par vivacité, je n'aie été forcé de faire ce second par raison.

Au

## A V A N T - P R O P O S .

Au reste, si ces Bagatelles amusent quelques Personnes , soit à la Réprésentation , soit à la Lecture , autant qu'elles mont amusé en les composant , j'en serai charmé ; si non , je m'en consolerais mieux que mon Editeur. Je n'ai nulle envie de m'ériger en Défenseur de mon propre Ouvrage. J'ai développé mes idées sur les Régles du Théâtre dans mon Traité qui a pour titre , *Les Premiers Traits de l'Erudition Universelle &c.* & , quant-à ces Pièces en particulier , je pense que si l'on en trouve les Sujets & les Caractères bien choisis & bien traités , toute Apologie seroit superflue , & qu'au contraire elle seroit vaine & inutile , si l'on ne les trouve pas tels. Mon amour-propre ne s'efforcera jamais à faire changer le Public de goût & de sentiment , & je m'embarasse très-peu de la Critique de Monsieur un tel.

Mais il est une autre espèce de censure , ou plutôt de reproche sur lequel je ne suis pas si indifférent. On me l'a fait , & j'avoue qu'on ne pouvoit guère me toucher par un endroit plus sensible. On a cru reconnoître dans mes Comédies les Originaux de mes portraits , on les a appliqués à des Personnes respectables , on les a nommés , on a forgé des Clefs , & d'après cela on m'a supposé un mauvais Caractère. Tous ceux , qui auront lu mes autres ouvrages , tous ceux avec lesquels j'ai l'honneur de vivre , me  
ren-



## A V A N T - P R O P O S .

rendront peut-être plus de justice. Ils ne trouveront pas, j'espère, les traces d'un cœur corrompu, ni dans mes écrits, ni dans mes mœurs. Plût à Dieu que je pusse être utile à mes Concitoyens ! Je suis fort éloigné de vouloir leur nuire & les déchirer. La Malice a été ingénieuse à convertir en poisons mes remèdes les plus salutaires. Mon dessein étoit de corriger, en badinant, des Ridicules, souvent plus nuisibles aux humains que leurs vices. Pour atteindre ce but, il étoit nécessaire de faire des Portraits & de peindre des Caractères. Ne falloit-il pas les prendre dans la Nature ? Qu'eût-on dit si j'avois mis sur la Scène des Personages enfantés par le Caprice, si j'avois fait des portraits de fantaisie ; des Monstres, des figures barocques, des Grotesques ? C'est faire l'Eloge d'une Pièce de Théâtre, que d'y trouver de la Vérité dans les Caractères. Je proteste solennellement que je n'ai eu personne en vue : mais malheureusement il se trouve dans le monde des Originaux qui ressemblent à mes Portraits ! Ce n'est pas ma faute ; & qu'y faire ? Le meilleur conseil que je puisse leur donner, c'est de changer promptement de conduite. Le Portrait ne leur ressemblera plus, & ils m'auront obligation. On peut leur dire ce que l'aimable Destouches dit aux Lecteurs de ses Epigrammes.

Or,

## A V A N T - P R O P O S .

*Or , écoutez , Messieurs & Dames ,  
Par la présente , on vous fait à savoir ;  
Que , si quelqu'un , voyant ces Drames ,  
S'y reconnoît comme dans un miroir ;  
Loin de détester la Satyre ,  
Et de chercher à s'en vanger ,  
Il doit commencer par en rire ,  
Et finir par se corriger .*

Il y a encore un Objet, sur lequel je pense qu'il m'est permis de dire mon sentiment en cet endroit. Il s'est élevé entre quelques Ecrivains modernes une dispute sur l'utilité ou les dangers du Théâtre. La matière ne peut qu'intéresser tout honnête homme, qui, ayant fait quelques pas dans cette Carrière, seroit fâché de sacrifier sa bonne Réputation & le repos de sa Conscience à un amusement dangereux ou même criminel. Une espèce d'amende honorable qu'un Auteur très-ingénieux & très-estimable a faite entre les mains d'un Evêque; le désaveu public qu'il a donné de ses Ouvrages Dramatiques; son abdication formelle du Théâtre; la Lettre spirituelle qu'il a publiée à cette occasion, tout cela a commencé par m'éblouir. Avec un grain de Logique de moins, je me serois laissé séduire par les raisonnemens spécieux de M. G. \* \* \* & j'aurois immolé au Dieu Vulcain les Pièces que j'ai déjà publiées, aussi-bien que celles que j'avois encore sur l'Attelier. Mais  
après

## A V A N T - P R O P O S :

après y avoir réfléchi plus mûrement , voici comme je raisonne : les Argumens , qu'on peut extraire de la Lettre de Monsieur Gr. & dans laquelle il semble que sa Raison & sa Conscience soient en contrariété , se réduisent à ces trois chefs : 1. *Qu'on a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle* ; proposition qui ne me paroît pas claire ; 2. *Que l'Art Dramatique n'a jamais obtenu ni n'obtiendra jamais l'approbation de l'Eglise* ; 3. *Que , malgré les Raisons & les Autorités , que les Apologistes du Théâtre peuvent alléguer , il est obligé de suivre la voix de sa conscience , & de condamner le Théâtre.*

Mais 1. autant qu'il importe aux intérêts de la Religion & de la Société que tout homme soit persuadé qu'il a une Conscience , & qu'elle fait naître en lui des remords : autant est-il nécessaire de purger les cerveaux humains de toutes les idées erronées & fanatiques , qu'ils se forment de cette conscience. Ils ne sont que trop portés à croire au merveilleux , & à s'imaginer que c'est *un certain je ne sai quoi , une espèce d'Idole ou d'Oracle* , qu'ils ont au dedans d'eux , qui prononce en dernier ressort dans leur cœur , sans être soumis au tribunal de la raison. Rien n'est plus dangereux , ni plus fatal qu'une semblable erreur , parce qu'elle peut mener plus facilement au crime qu'à la vertu. La Religion  
des

## A V A N T - P R O P O S .

des Anciens Romains établissoit qu'un Père pouvoit exposer, ou faire périr ses Enfans, quand ils étoient contrefaits, infirmes, ou qu'il en avoit trop. Or, à Rome un Père, qui selon sa Religion, auroit manqué de mettre à mort un fils bossu, malingre &c. & qui sentiroit des remords de cette négligence, auroit donc pu dire également, *qu'on a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle.* Dans toutes les Religions fausses, hérétiques, erronées, un homme a une conscience : il seroit donc toujours fondé à faire le même raisonnement. Où cela meneroit-il ? Tous les Parricides, tous les Régicides fanatiques n'ont jamais péché que par ce principe. Je ne puis, sans frémir, penser à l'horreur d'un pareil système, & je crois qu'il est de tout honnête homme, de tonner sur une telle doctrine, & de dire aux hommes : *Notre Conscience est un sentiment naturel, mais ce sentiment n'est fondé que sur la Vérité, & toujours subordonné à la Raison, qui seule a le droit de décider de ce qui est Bien ou Mal, vrai ou Faux, sur les principes de la Loi naturelle & de l'Evangile ; lesquels ne sauroient jamais être en opposition.*

2. Ni la Loi de Moïse, ni l'Evangile de Jésus-Christ ne disent pas un mot contre le Théâtre. Si les Pères de l'Eglise & quelques Conciles l'ont condamné (ce que je ne

\* \*

puis

## A V A N T - P R O P O S.

puis assurer affirmativement) ils avoient raison de le faire de leur tems; parce qu'alors les Spectacles étoient indécens, scandaleux, infames, capables de corrompre les mœurs. Ils auroient grand tort de le faire aujourd'hui parce que la Scène moderne, quoi qu'on en dise, est décente, sage, ne respire que la vertu, est toute propre à corriger les vices, les ridicules & à épurer les mœurs. Cela faisoit tout au plus dans l'ancienne Eglise une Loi de Police ecclésiastique & non un Précepte de Religion; vu qu'il n'est pas à croire que l'Eglise puisse plutôt défendre ce que Dieu a permis, que de permettre ce que Dieu a défendu; & en tout cas la conscience pourroit être fort en repos en dépit des arrêts d'une Eglise, qui adopteroit de pareilles Maximes.

3. Il ne fera donc plus question que de prouver, par les lumières de la droite raison, que les Spectacles, bien loin de nuire, sont infiniment utiles au genre humain & à la société, pour conclure que l'Eglise ne peut les condamner, & que la Conscience ne sauroit s'en faire de scrupule, à moins que ce ne soit une de ces consciences ou brutes ou visionnaires, qui ne s'affortit point à l'ame du sage, & qui est faite pour se taire, quand il s'agit de parler raison.

Les meilleurs Esprits d'entre les Nations policées de l'Europe ont produit depuis peu  
tant

## A V A N T - P R O P O S.

tant d'argumens victorieux, en faveur de l'utilité du Théâtre, qu'il seroit inutile, ou de les repeter, ou de les donner ici sous d'autres formes. Qu'on me permette d'y en ajouter encore un, que je n'ai pas trouvé ailleurs, & que peut-être on trouvera concluant. J'observe deux attributs naturels à l'homme.

1. L'ennui, qui semble lui être donné par le Créateur, comme le plus juste & le plus cruel châtiment de la paresse & de la fainéantise : 2. L'épuisement, qui suit toujours les travaux excessifs. Rien n'est plus propre que le Spectacle à occuper utilement l'oisiveté, qui est la Mère de tous les vices. Rien n'est plus propre que le Spectacle à donner une récréation agréable au corps & à l'esprit des Citoyens laborieux, épuisés par leurs travaux. Qu'on parcoure en idée toute la Nature, & qu'on me propose une récréation plus raisonnable & plus innocente ! Je parle d'un spectacle ingénieux, sage, épuré, tel enfin qu'est la Scène Françoisé. C'est à la Police à défendre les pièces qui sortent des bornes de l'honnête & de la décence : la Conscience n'entre ici pour rien.

Vous me dites, *la Promenade*. Mais la promenade est impraticable la moitié de l'année, pendant les courts jours & les frimats ou durant les grandes chaleurs. Elle fatigue d'ailleurs l'homme appliqué aux travaux du corps. Vous me dites, *la Conversation*. Mais

\* \* 2

jamais

## A V A N T - P R O P O S .

jamais conversation ne s'est soutenue trois heures de suite, sans quelque diversion ou sans ennui. Jamais conversation n'a été si longue, sans rouler sur la Critique de la Religion, ou sur celle du Gouvernement, ou sur la Bagatelle, ou sur le prochain. Ce passe-tems est-il plus innocent que notre Spectacle? Je ne parle ni du Jeu, ni de la boisson, ni du Cabaret, ni de mille amusemens pernicieux qui s'élèveroient infailliblement sur les ruines du Théâtre.

Ces vérités ont été reconnues par tous les peuples, & je défie qu'on cite une Nation policée, ancienne ou moderne, chés laquelle on ne découvre point les traces de l'établissement d'un Spectacle. La voix du peuple est quelquefois la voix de Dieu, & le Peuple Romain faisoit un raisonnement plus juste & plus politique, qu'il ne le croyoit peut-être lui-même, quand il demandoit à haute voix au Sénat *du Pain & des Spectacles*. (\*).

Les Esprits subalternes ont toujours de petits scrupules. Ils entrevoient toujours de petits inconvéniens dans les grandes choses. Mais il est surprenant de voir que de beaux Esprits alleguent des raisons, pour condamner le Théâtre, qu'on passeroit à peine à des Capucins. Depouillés leur stile de ces déclamations, & vous verrez que je n'exagère point.

Qui

(\*)

*Duas tantum res anxius optat  
Panem & Circenses — —*

JUVENAL.

## A V A N T - P R O P O S.

Qui ne fait que les Etabliffemens les plus respectables ont leurs inconvéniens ! S'il étoit permis de tirer , pour un Sujet tel que celui-ci , un argument d'une institution sacrée , je dirois par exemple que la Messe de Minuit donne souvent lieu à bien des irrégularités , favorise bien des intrigues amoureuses &c. Faudroit-il abolir pour cela la Messe de minuit , ou blâmer ce saint Institut de l'Eglise ? Il se glisse , j'en conviens , dans les meilleures Pièces Dramatiques quelquefois des traits un peu libres , des expressions un peu hardies , des équivoques trop peu gâzées. Mais ce léger abus est-il seul au Théâtre ? Ne le trouve-t-on pas tout autant dans nos Romans , dans nos Chansons , dans nos Poësies & quelquefois même dans des ouvrages historiques , dans des livres sérieux ? N'ai-je pas en main des Sermons qui n'en sont pas exempts ? Ravira-t-on aux Citoyens , d'ailleurs sages , l'occasion de rire d'une équivoque plaifante , d'une saillie un peu libertine sans indécence ? En poussant ce raisonnement aussi loin qu'il peut aller , je me fais fort de prouver , que si l'Opinion contre les Spectacles pouvoit être malheureusement goûtée par les Souverains , & que si l'on venoit encore à défendre tous les livres un peu scabreux , mais écrits avec esprit , on parviendroit à faire d'une Nation gaie , vive , ingénieuse & aimable , telle qu'est la France , une Nation austère , dure & féroce ; ou



## A V A N T - P R O P O S .

bien un peuple d'hypocondres, de Quackers & d'imbéciles.

De ces Réflexions naturelles, je crois pouvoir tirer les Conséquences suivantes..

1. Que je ne conçois pas quel mal il puisse y avoir que des gens, bien & décemment vêtus, récitent avec grace des vers, faits par les plus beaux Génies du Monde, sur des planches élevées à trois piés de terre.

2. Que le Théâtre épure à la fois les mœurs, le goût & le Langage.

3. Qu'un travail noble en lui-même, qui tend à l'utilité publique & qui fait honneur à l'esprit humain, ne sauroit exciter des remords dans une conscience, qui n'est pas en guerre ouverte avec la raison.

4. Que de bonnes pièces Dramatiques peuvent porter le nom de leurs Auteurs tout aussi bien à la Posterité & peut-être plus sûrement que les autres productions de l'esprit; & que les Sophocle, les Plaute, les Ténence, les Racine, les Molière font encore aujourd'hui les délices des honnêtes gens.

5. Que tout Gouvernement sage doit blâmer ceux, qui cherchent à décourager les plus beaux Génies de travailler pour le Théâtre; d'où il résulteroit que, bien loin de perfectionner un Art, si beau & si utile au Genre Humain, nous retomberions dans la barbarie des mauvaises pièces anciennes.

6. Que le goût du Siècle pour les Paradoxes,

## A. V. A N T - P R O P O S .

doxes, la manie de paroître un homme singulier, l'envie de produire du nouveau, de faire montre d'un esprit extraordinaire, le desir de se pousser dans l'Eglise, de plaire aux Cordons-bleus de l'Autel, la perspective des bénéfices, ———— mais tirons le rideau sur les Motifs secrets, qui peuvent conduire la plume des auteurs. Il ne nous est permis que de jurer de leurs productions. Tout ce que je leur demande en revanche, c'est de ne point me ranger dans la Classe des Critiques de profession, des gens du bel air, des Demi-Raisonneurs, où Mr. G . . . met un peu trop hardiment tous ceux, qui ne peuvent approuver sa dernière démarche, ni adopter son nouveau sentiment sur le Théâtre. Il me semble que je lui parle raison & avec tout le sérieux convenable à la recherche de la Vérité. Je serois bien fâché de railler un Auteur charmant, pour lequel j'ai d'ailleurs tant d'estime.

J'ai dit autre part les raisons qui me font préférer la Prose aux Vers pour le genre comique. J'ai concilié, dans ces Pièces avec mes raisons, ma paresse & peut-être mon incapacité. Mais n'aurois-je pas mieux fait de ne les écrire, ni en Vers ni en Prose? Oui, sans doute.

PIE-

## PIECES CONTENUES,

dans le Premier Volume.

1. *l'Épître Dédicatoire.*
2. *l'Avant-propos.*
3. *Le Tableau de la Cour en V. Actes.*
4. *Emilie ou le Triomphe du Mérite en V. Actes.*
5. *l'Etat du Mariage en I. Acte.*

Et dans le Second Volume.

1. *La Matrone ou la Fausse Veuve en V. Actes.*
2. *Les Allemands à Paris en V. Actes.*
3. *Le Mystérieux en V. Actes.*

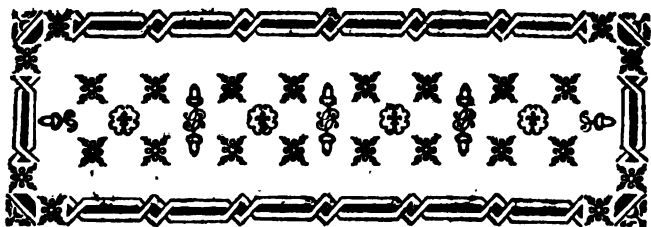
L E

TABLEAU DE LA COUR  
C O M É D I E

en Cinq Actes.

*Les Grands hommes, Colbert, sont mauvais Courtisans*  
MOLIERE.





Vraisemblablement cette Comédie sera peu goûtée en France, si jamais elle y passe. C'est une Critique, non pas de la Cour de Versailles, mais de quelques Cours d'Allemagne &c. Aussi la pièce a-t-elle été d'abord écrite en langue Allemande & sans dessein de la faire jamais imprimer. Mais comme il en a paru une édition tout à fait défigurée, l'Auteur qui en a rougi, s'est vu dans la nécessité d'en présenter une au public qui fut moins defectueuse. Il a retouché sa pièce, l'a mise en cinq Actes & l'a traduite en François. Elle appartient donc foncièrement au Théâtre Allemand, & cette considération suffit pour justifier le plan qu'on s'est proposé, d'exposer sur la Scène le Tableau d'une Cour germanique. Croiroit-on les mœurs françoises seules susceptibles de critique & seules capables de fournir matière à des plaisanteries dramatiques? L'Erreur seroit singulière. Le Théâtre Allemand doit, ce me semble, avoir naturellement pour objet de corriger les vices & les ridicules des Allemands, tout comme le Théâtre Anglois attaque ceux de sa Nation. Introduire sur la Scène Allemande une Coquette, une fausse dévote, une mère jalouse de sa fille, un petit-maître dans le goût françois, seroit aussi mal-à-propos, que d'écrire à Constantinople une satire contre les mœurs Portugaises. Peut-être même ne fera-t-on pas fâché en France d'avoir quelque idée des faiblesses & des bizarreries Allemandes, quand ce ne seroit que par un simple motif de curiosité.



## *A C T E U R S*

**LE VICOMTE DE BOUSCARASSE**, un des Grands  
Officiers de la Cour.

**ERASTE**, son fils, Amant d'Eliante.

**LA BARONNE DE HAUTESOURCE**, Vieille  
Douairière demeurant à la Cour.

**ELIANTE**, sa fille, aimée d'Erasfe.

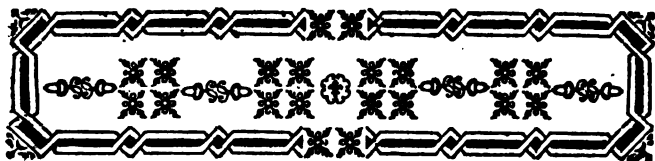
**LE CHEVALIER DE LA FAVEUR**, jeune Courti-  
san, parent du Vicomte.

**ARTEMISE**, fille d'honneur, Cousine d'Eliante.

**DUVALLON**, vieux Valet de Chambre du Vicomte.

**L'ABBE' POMPON**, Aumônier de la Cour.

*La Scène est à \* \* \* dans une Salle du Chateau  
laquelle communique aux differens appartemens  
de ceux qui sont domiciliés à la Cour.*



L E  
TABLEAU DE LA COUR  
C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE (\*), DUVALLOIN.

L E V I C O M T E :



tems ! O mœurs ! hélas ! dans quelle dépravation notre Cour est tombée ! Non , je n'en puis revenir , je n'ai pu fermer l'oeil de toute la nuit : l'incongruité d'hier m'a roulé dans la tête. Oh , cela va trop loin ! On en ressentira tôt ou tard les funestes conséquences.

D U.

(\*) *En deshabillé fort riche , mais d'un goût antique , assis à côté d'une table sur laquelle on voit un grand livre & une Sonnette.*



## D U V A L L O N.

Eh ! quoi Monseigneur ? Qu'est-il arrivé ? Je l'avois bien dit. Cette maudite Monarchie universelle . . .

## L E V I C O M T E.

Il s'agit de bien autre chose que de Monarchie universelle. Quand elle existeroit , les rangs y seroient peut-être mieux observés , & l'on n'y verroit pas des scandales pareils à celui dont j'ai été le triste témoin.

## D U V A L L O N.

Quel scandale , Monseigneur ? Son Altesse auroit-elle entrepris quelque voyage , quelque expédition sans sa fauconerie ?

## L E V I C O M T E.

Non , mon cher Duvalon , non. Vous savés que le Mariage de notre Princesse a occasionné la fête qui s'est donnée hier au soir. Mais , que cette fête ressembloit peu à celles de notre ancienne Cour ! Jadis il n'étoit permis qu'aux Grands officiers , qu'au Chancelier , qu'aux Ministres , qu'aux Dames qui ont les grandes entrées de danser à un bal de Cérémonie ; mais maintenant tout est confondu , j'ai vu les plus jeunes filles d'honneur préférées aux Matrones les plus respectables & voltiger dans la Salle avec une effronterie sans égale. Quelle indécence !

## D U V A L L O N.

Eh ! n'est-ce que cela Monseigneur ? Ces anciens bals n'en étoient pas plus animés pour cela ,  
&c

& cérémonie à part , la Danse est faite pour la jeunesse . . . Je croyois qu'il s'agissoit du Traité d'alliance que le Schach Thamas Couli-Kan a , dit-on , fait avec le Roi Theodore de Corse , & qui m'a déjà coûté plus d'une insomnie.

## L E V I C O M T E.

Vous avés toujours la rage de politiquer Monsieur Duvalon ! Cela vous rend morne & rébarbatif. C'est un vilain ton que vous communiqués à toute la maison & surtout à mon fils , qui s'enfonce aussi dans les spéculations . . .

## D U V A L L O N.

Votre fils , Monseigneur , est un jeune homme aimable au fond , quoi qu'à la vérité il ne fasse pas plus de cas des instructions salutaires que je voudrois lui donner par fois que des neiges qui tombent en Laponie. Il en rit , & marmotte entre ses dents des paroles qui pourroient bien vouloir dire , vieux Radoteur ou quelque chose de pis . . . Mais Votre Grandeur oublie que l'Etat Major de la Cour doit s'assembler aujourd'hui pour délibérer . . .

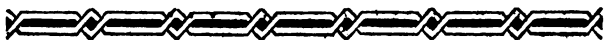
## L E V I C O M T E.

Je n'ai garde d'oublier cette conférence. Il ne s'agit pas moins que d'y mettre en délibération des changemens importans , qu'un homme de tête a proposés pour les pas , les réverences & les genûflexions qu'on fait en s'approchant du Souverain , de fixer l'usage des robes de Cour , des habits d'appartement & des Mantilles , & d'examiner si la vraie marque de respect consiste à faire flotter les cheveux , ou à les nouer d'un ruban. Je prévois de furieux débats.

Monseigneur voudroit-il s'habiller pour aller à cette conférence ?

LE VICOMTE.

Oui. Qu'on fasse entrer mes Domestiques qui sont de service aujourd'hui, & qu'en même tems on appelle mon fils. J'ai à lui parler. Il pourra assister à mon grand lever. (\*)



## SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE, DUVALLON.

LE VICOMTE.

**M**on fils, vous êtes-vous présenté ce matin à la toilette de la Grande Chambelane ? C'est une femme qui a un credit immense à la Cour, qui tient à tout, & qui peut ou servir ou nuire infiniment, sans que même il y paroisse.

ERASTE.

Une affaire importante m'a empêché d'y aller aujourd'hui.

LE

(\*) Duvallon dit un mot dans la Couliſſe. Quatre Domestiques paroissent, portant chacun une pièce de l'habillement & s'approchent selon leur rang fort respectueusement de Duvallon, qui à son tour habille le Vicomte avec beaucoup de Cérémonie. Il y a ici bien du jeu de théâtre. Pendant que cette Scène se passe Eraste arrive.

## L E V I C O M T E.

Rien n'est plus important que la fortune. Eraste, vous négligez la vôtre. Vous ne ferez jamais bon Courtisan & c'est ce qui m'afflige. Non, je ne reconnois pas mon sang à la tiédeur que vous faites paroître pour vous pousser.

E R A S T E , *embarrassé* (\*)

Pardonnés, mon Pere, . . .

## L E V I C O M T E.

Dites-moi naturellement de quel œil vous envisagés la Cour. Quelle idée en avés-vous ?

E R A S T E.

Daignés me dispenser de cet aveu. Je me suis accoutumé, peut-être de trop bonne heure, à réfléchir sur tout ce que je vois. La nature m'a donné d'ailleurs un cœur franc & sincère, & d'un autre côté je dois respecter les opinions d'un père.

## L E V I C O M T E.

Non, parlés-moi sans déguisement : Vous ne sauriez me donner une plus grande marque de confiance, & de plus je vous l'ordonne,

E R A S T E,

En ce cas je ne sai qu'obéir ; mais pardonnés à ma franchise. Je me représente la Cour comme un jardin magnifique placé sur le sommet d'une montagne escarpée. Mille mortels cherchent à y mon-

(\*) Ici le Vicomte est habillé & les Laquais sortent.

monter , mais la plupart restent en chemin. La Vanité en garde l'entrée , & l'encensoir à la main elle étourdit les novices par une fumée , qui les empêche de voir les précipices dont ce lieu éblouissant est environné. Cette meme fumée y donne aux objets les plus frivoles un air de gravité & conduit enfin le Courtisan à travers mille dangers & mille pièges , que lui tend la Jalousie , jusqu'au temple de la Faveur , placé à l'extrémité du jardin & desservi par la Politique.

### LE VICOMTE.

Ah mon fils ! cela est trop poétique. Je n'entens pas ce jargon. Parlé-moi d'un ton plus naturel.

### ERASTE.

Vous le voulés , mon Pere . . . Je remarque qu'en arrivant à la Cour on commence par être la dupe de ceux qui nous environnent , & qu'on finit par s'en venger trop cruellement sur tout ce qui se trouve dans notre chemin.

### LE VICOMTE.

Eh ! c'est ce qu'on appelle se former ; c'est prendre l'esprit de la Cour.

### ERASTE.

Le mérite du Courtisan réside souvent plus dans ses jarrets & dans son estomac que dans sa tête ; & servir à la Cour veut dire se tenir sur ses jambes , manger , boire , dormir , promener sa figure , dire des quolibets , rire de ceux des autres , & participer aux plaisirs du Souverain. L'oisiveté y devient une occupation , & ce genre de service obtient

obtient au bout de quelques années les memes recompenses que les travaux les plus utiles à l'Etat . . .

## L E V I C O M T E.

Quel langage impertinent ! que de fausses idées ! Est-ce là le fruit de vos études & de votre commerce avec ces prétendus sàvans ? Ces chimeres vous font négliger les devoirs les plus essentiels de votre état. Vous ignorez, je gage, si le Prince a été hier de bonne humeur ou non ; vous faites trop rarement votre Cour aux Ministres , vous n'avez aucune assiduité auprès des femmes. Vous ne savez pas ce qu'elles peuvent à la Cour. Malheur à qui leur déplaît ! Comment est-il possible qu'avec ce train de vie là vous fassiez votre fortune ? Et quand vous sauriés toute une bibliothèque par cœur , que vous en reviendra-t-il si vous n'êtes point protégé ?

## E R A S T E.

Le but des connoissances que je cherche à acquérir est, de travailler à ma fortune en me rendant utile au Prince.

## L E V I C O M T E. ♥

Un Courtisan agréable est de tous les sujets le plus utile & personne ne réussit mieux à la Cour qu'un homme qui possède le charme d'être superficiel. Si vous voulés lire , étudiés des ouvrages qui ayent du rapport à votre metier. Tenés, voilà un livre qui renferme plus d'esprit que tous les anciens & les modernes.

ERASTE.

## E R A S T E.

Quel livre, mon Père?

## L E V I C O M T E.

C'est le Ceremonial de l'ancienne Maison des Agilolfingiens. Il est rare & instructif. Duvallon nous en lira un seul petit chapitre que j'ai marqué.

## D U V A L L O N ,

*à part après avoir pris le livre.*

Au diantre soit la lecture ! Encore si c'étoit le Corps diplomatique.

*Il tire ses lunettes, les met sur le nez & feuillette le livre.*

Voyons donc de quoi il s'agit?

*il lit.*

„ Titre. Véritable Etiquette ; loyales & hono-  
 „ rables Coûtumes , & superlatives Ceremonies  
 „ usitées en la moult haulte & sérénissime Maison  
 „ des Princes Agilolfingiens.

L E V I C O M T E , *l'interrompant.*

Mon Enfant, lorsqu'on prononce des mots aussi respectables, il convient de faire la révérence. (\*)

D U V A L L O N , *continuant de lire.*

„ Chapitre premier. Comme quoi nul Roïaume  
 „ ou Etat ne sauroit subsister, ni se tenir en vi-  
 „ gueur sans Etiquette.

L E

(\*) Tous les trois tirent une grande révérence.

## L E V I C O M T E.

Ce n'est point cela.

D U V A L L O N , *lisant encore.*

„ Chapitre deux. Des plats & mangeailles que  
 „ les Officiers de bouche doivent à un Prince ou  
 „ Princesse de la Maison alors qu'ils sont décédés,  
 „ depuis le jour de leur mort jusqu'à celui de leur  
 „ enterrement, pour leur reveiller l'appétit . . .  
 „ Chapitre trois. Dans le quel on donne un Al-  
 „ manac contenant ce que mon gracieux Seigneur  
 „ doit faire à un chacun jour de l'armée; joint  
 „ illec le Reglement pragmatique pour les heures  
 „ où mon dit Seigneur doit se lever, manger,  
 „ boire, se promener, visiter sa moult chère &  
 „ féale Epouse, ma noble & haulte Dame la Du-  
 „ chesse &c.

L E V I C O M T E , *lui prenant le livre.*

Ne nous ennuye pas plus long-tems avec tes  
 rubriques. (\*) Tiens voilà un Chapitre excellent,  
 lis.

D U V A L L O N , *lit.*

„ Chapitre XXIV. Reglement moult nécessaire  
 „ touchant le rang qu'un chacun des dits Servi-  
 „ teurs de Monseigneur doit tenir en sa dite Cour,  
 „ depuis le Maire de Son Palais jusqu'à ses Mar-  
 „ mitons inclusivement: item de la subordination  
 „ de chacun d'iceux . . . Tout ainsi comme l'on  
 „ voit au Firmament maintes Planètes, Astres &  
 „ Etoiles de grandeur & éclat divers, lesquelles  
 „ cir-

(\*) *Après avoir feuilleté.*



„ circulent par dessus nos têtes avec tant d'ordre,  
 „ que l'on voit, pour ainsi parler, les petites ceder  
 „ aux grandes dans leur course respective ; sem-  
 „ blablement dans la Cour d'un Prince souverain,  
 „ il est honnête & salutaire que tous les Astres &  
 „ Satellites qui entourent le soleil de la Majesté,  
 „ fassent ramentevoir sans cesse à leur esprit la  
 „ subordination qui doit régner en tous leurs no-  
 „ bles faits & gestes. (\*)

LE VICOMTE,  
*s'apercevant que son fils s'ennuie.*

Je vois bien, mon fils, que vous n'êtes pas d'humeur aujourd'hui d'écouter d'aussi sages leçons ; mais j'ai à vous entretenir d'une matière qui vous fera plus de plaisir. Sortés, Duvallon, & serrés ce livre avec soin. (†) . . . J'ai des vues pour votre établissement . . . Il s'agit de la démarche la plus importante de votre vie . . . J'ai voulu vous parler (§) . . . Mais non, cela ne se peut maintenant . . . Remettons la chose. . . .

ERASTE.

De grace, mon Père, expliquez-vous.

LE VICOMTE.

Non, il faut que je me rende à la conférence & que je passe auparavant chés la femme de chambre favorite de la Princesse, pour voir s'il n'a pas été question de moi à la toilette. On m'a fait hier un accueil à la glace. Ah ! je pourrais être sacrifié tout net, si je n'y prenois garde.

ERASTE.

(\*) *Eraste bâille & fait des démonstrations d'ennui.*

(†) *Duvallon sort.*

(§) *Il rêve.*

## E R A S T E.

Mon cher Pere , vous venés d'exciter la curiosité & le trouble dans mon ame. Il seroit cruel de me laisser dans cet état.

## L E V I C O M T E.

A tantôt , mon fils. Tout ce que j'ai à vous dire en ce moment c'est de vous habiller le mieux que vous pouvés , & cela pour cause. Vous n'avez jamais l'air Seigneur , c'est ce qui me désole. Un toupet mal arrangé , des boucles de cheveux en désordre , un habit de mauvais goût , un air maussade enfin , fait plus de tort à un jeune courtisan qu'on ne croiroit ; & au bout du compte c'est contre le respect . . . c'est contre le respect . . . c'est contre le respect.

*Il sort.*

E R A S T E , *seul.*

Se seroit-il aperçu de la passion que j'ai pour Eliante ? . . . Consentiroit-il ? . . . Il me vient une idée. Le Chevalier de la Faveur a toute la confiance de mon père. Faisons lui connoître mes sentimens par son canal . . . Je risque beaucoup à la verité. Il est d'un caractère singulier , homme de Cour parfait , mais léger , & à l'envie de dire un bon mot , il sacrifieroit le meilleur de ses amis. Mais n'importe : il n'y a que lui qui puisse me tirer d'embarras. Auffibien faut-il toujours que les grandes choses soient mises en mouvement ou par des écervelés ou par des aventuriers. Les gens sensés donnent trop peu au hazard. . . .

SCENE



## S C E N E . III.

ERASTE , LE CHEVALIER  
DE LA FAVEUR.

ERASTE.

Qu'avez - vous Chevalier ? Quel air consterné . . .

LE CHEVALIER.

Je viens de passer un bien mauvais quart d'heure. Tous mes créanciers se sont donnés le mot pour faire une sortie sur moi ce matin. Peste, que mon Antichambre étoit brillante ! Il a fallu amadouër un de ces Arabes, donner de l'espérance à l'autre, quereller un troisième, renvoyer un quatrième à coups de pieds dans le ventre, & ainsi du reste. Cela ne laisse pas que de fatiguer l'esprit.

ERASTE.

Voilà les fruits de la vie de Cour.

LE CHEVALIER.

Entre autres un certain Israélite, Archi-fripon de son métier, a osé me relancer jusques dans la rue pour une bagatelle de cent pistoles, ou environ, que je lui dois. J'ai envie de les lui compter sur le dos.

ERASTE.

## E R A S T E.

Que je serois charmé , Chevalier , si je pouvois vous tirer de peine en ce moment. Mais je viens d'acheter à l'insçu de mon père une petite bibliothèque & ma bourse est épuisée. Cependant . . .

L E C H E V A L I E R , *riant.*

Ah ! mon Cousin , l'embarras n'est pas grand. Ces marauts-là ont l'heureux don d'attendre. C'est un plaisir d'avoir des créanciers & des femmes à qui vous causés des insomnies. Sans dettes & sans maîtresses la vie seroit insipide ; personne ne se souviendrait que vous êtes au monde.

## E R A S T E.

Je n'examinerai pas si cette façon de penser est généreuse ou équitable. J'ai à vous entretenir d'une affaire de la dernière importance & dont la réussite depend en grande partie de vos soins officieux.

## L E C H E V A L I E R.

Je me flatte que vous ne doutés ni de mon zèle , ni de ma sincère amitié.

## E R A S T E.

J'en doute si peu que je vai vous parler avec une entière confiance. J'adore cette jeune Eliante qui vient de paroître à la Cour. Vous savés que j'ai fait mes études dans la même ville où elle a été élevée. Les occasions assez fréquentes de nous voir , une certaine sympathie contractée par les liaisons & les jeux innocens de la plus tendre jeunesse , un rapport heureux de caractères , d'humeurs & d'inclinations , alluma dans nos cœurs une

B

ten-

tendresse mutuelle. La feuerité avec laquelle j'examinai son mérite & ses vertus ne servit qu'à accorder de plus en plus mon amour avec ma raison. J'osai lui en faire l'aveu, & elle voulût bien me témoigner quelque retour.

### LE CHEVALIER.

Eh, morbleu ! il faut l'épouser. Quel obstacle y rencontrés - vous ?

### ERASTE.

Mon père vient de jeter le trouble dans mon ame en me faisant soupçonner qu'il pense à m'établir par un mariage. Comme il n'y a pas d'apparence que ce soit précisément avec Eliante, jugés de mon inquiétude.

### LE CHEVALIER.

On se marie pour soi, je pense, & non pour ses parens. Il faut refuser net tout autre engagement.

### ERASTE.

Ah ! je n'ai pas le courage d'être rebelle à ses volontés ; mais vous, Chevalier, qui avés toute la confiance de mon père & le plus grand ascendant sur son esprit, voudriés - vous bien sonder ses desseins & lui faire goûter mes raisons ? Employés votre heureux talent de persuader, intéressés sa tendresse paternelle, priés, conjurés. . . .

### LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Moncher Eraste, une confidence en vaut une autre. Vous adorés Eliante & moi je brûle pour Artemise.

ERASTE.

## E R A S T E.

Pour Artemise ?

## L E C H E V A L I E R.

Je l'aime à cause de la singularité de son caractère. Elle entend parfaitement bien le manège de la Cour, & c'est ce qu'il me faut. Mais un obstacle s'oppose à notre bonheur. J'ai des dettes & fort peu de cet ingrédient qui est un assaisonnement si nécessaire au ménage.

E R A S T E , *à part.*

Je le vois venir . . . Est-ce là cette amitié si pure & si désintéressée ?

*au Chevalier.*

Chevalier, si vos soins me rendent heureux, si j'épouse Eliante, mes biens suffiront pour subvenir à vos besoins. J'aurai la satisfaction de pouvoir vous marquer ma reconnaissance en contribuant à votre bonheur.

## L E C H E V A L I E R.

Vous êtes un homme tout adorable, tout divin. En vérité ce n'est pas l'intérêt qui me guide, & si j'accepte vos offres généreuses, ce ne sera que pour éterniser la gloire du succès de ma négociation.

E R A S T E.

Et pour vous rappeler ma gratitude. Je me repose sur vos soins & sur votre discrétion.

## LE CHEVALIER.

Sans vanité, jamais Courtisan ne fût plus discret que moi, & quant à mon Zèle vous l'excités par la noblesse de vos procédés. Je vais travailler incessamment pour vous. En amour tout dépend du moment. Si je ne me trompe vous concluerés le Roman dès ce soir.

ERASTE, *sortant.*

Je vous quitte. Tout mon bonheur est entre vos mains.

LE CHEVALIER, *seul.*

Vivent les gens d'esprit ! les Courtisans sont assés mal payés par tout ; cependant leur état a des ressources. Heureux qui fait les employer ! Mais voici l'adorable Artemise.



## SCENE IV.

ARTEMISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**E**h ! bon jour, charmante Reine ! On a raison de dire que les beautés sont journalières. Vous êtes aujourd'hui vis à vis du parfait. Venus n'étoit pas si belle en sortant de l'onde.

ARTE-

## A R T E M I S E.

Vous voulés me persiffler , Chevalier. Je ne suis rien moins qu'élégante aujourd'hui. Ma parure se ressent de mon humeur.

## L E C H E V A L I E R.

Quoi , Divine Artemise ? Vous a-t-on donné du chagrin ? Quelqu'un vous a-t-il offensée ? Si c'est un Cavalier , je me coupe la gorge avec lui. Est-ce une femme ? Nous avons d'autres armes. Je suis satyrique en Diable, & je fais lancer des traits qui pulverisent la réputation la mieux établie.

## A R T E M I S E.

C'est tout autre chose. J'ai eu mille petits déboires capables de faire tourner la tête à une fille d'honneur.

## L E C H E V A L I E R ,

*se jettant à ses pieds.*

De grace , belle Artemise , faites-m'en confidence. Je vous servirai de mon sang.

## A R T E M I S E.

Ma femme de chambre a eu ce matin les doigts enforcés. Je suis coëffée comme une folle. Mon tailleur est un autre imbécile ; il m'a apporté mon nouveau corps de robe , qu'il m'a fait monter jusqu'au menton. Il croit travailler pour Hortense. Chacun a ses raisons & chacun fait valoir ses avantages. Pourquoi cacher ses épaules quand elles ont de l'agrément ?



## LE CHEVALIER.

Que ce traître de tailleur me dérobe de beautés !  
C'est un voleur de charmes !

## ARTEMISE.

Je viens de rencontrer Hortense. Elle étoit parée comme une Déesse. J'ignore d'où elle peut avoir eu une aigrette de brillans que je lui ai vûe & une garniture de dentelles toute neuve. J'eus honte de marcher à ses cotés, un frisson me saisit, & je suis sûre que ce soir à la cour il n'y en aura que pour elle.

## LE CHEVALIER.

Que vous importe, mon Adorable ? Tous mes regards seront pour vous.

ARTEMISE, *soupirant.*

Ah ! Cependant. . . .

## LE CHEVALIER.

Et que servent à Hortense les plus beaux ajustemens ? Elle n'en fait point tirer parti ; son air provincial ne la quittera jamais . . . Mais il faut que je vous divertisse. Vous allés mourir de rire, ha, ha, ha ! Erasme se donne les airs d'être amoureux,

## ARTEMISE.

Ah Ciel ! Et de qui ?

## LE CHEVALIER.

D'Eliahte. Il a dessein de l'épouser & m'a chargé d'en faire la proposition à son père.

ARTE-

## A R T E M I S E.

Vous n'en ferés rien j'espère. Ce couple , tout mauffade qu'il est , pourroit devenir très dangereux par son union.

## L E C H E V A L I E R.

Erafte à la verité n'est pas fans mérite, mais c'est un mérite trop peu bruiant pour faire fortune; c'est de ces mérites que la Cour ne méprise point, mais qu'elle oublie & ne recompense jamais. Il faut du brillant pour parvenir.

## A R T E M I S E.

Tout merite m'allarme. Eliante est moins à craindre. Quoi qu'elle ait de la beauté & des vertus , le Ciel lui a refusé le talent de faire usage de fes charmes. Elle manque de cette volubilité de langue, de ces manières de cour, de ces airs de Duchesses, qui enlèvent, qui enchantent.

## L E C H E V A L I E R.

Ah! quand je considère Eliante à coté de nos Dames d'atour, quelle difference! C'est vouloir comparer une perdrix nourrie sur le paillier avec des perdrix rouges.

## A R T E M I S E.

Vous aimés le parfum. Vous êtes toujours plaifant, Chevalier!

## L E C H E V A L I E R.

Il ne s'agit pas cependant de plaifanter. Vous venés de me mettre martel en tête. Ce mariage commence à m'inquiéter. Si deux Maisons aussi

puissantes à cette cour venoient à s'unir par un semblable lien, nous ferions tous subjugués. Eraste pourroit prétendre à tout. . . .

### A R T E M I S E.

Eliante feroit bientôt une nouvelle Idole devant laquelle il faudroit flechir le genouil. . . .

### L E C H E V A L I E R , *revant,*

On peut être ami, mais il ne faut pas cesser d'être prudent . . . Je crois, Mademoiselle, qu'il est de notre intérêt de traverser ces amours.

### A R T E M I S E.

Je le pense ainsi que vous, mais je doute que nous y réussissions.

### L E C H E V A L I E R.

Faisons du moins tous nos efforts pour bien brouiller les cartes . . . Si nous parvenons à faire échouer le projet de mariage, tant mieux; sinon, nous saurons nous attribuer tout le mérite du succès. Eraste ne nous en aura que plus d'obligations à mesure que nous ferons naître sous main des difficultés, & sa reconnoissance nous fournilra les moyens de penser à notre propre établissement. Enfin, nous en tirerons parti de manière ou d'autre.

### A R T E M I S E.

C'est bien penser. Mais ne craignés-vous point que nos amans s'apperçoivent du tour que nous allons leur jouer? S'ils venoient à découvrir notre projet, nous perdriens leur confiance.

## L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas assés neuf à la Cour pour agir par moi-même. Je fais tailler les flèches & les faire décocher par un autre. Vous connoissés l'Abbé Pompon ?

## A R T E M I S E.

Si je le connois ! C'est le plus habile négociateur du monde pour les affaires de famille. Il fait se glisser avec la plus grande adresse dans les Maisons & s'emparer de la confiance de ceux qui les habitent, Personne n'est plus propre que lui pour rassurer une conscience timorée. C'est son metier. Il n'y a pas long tems que ma Tante, la Baronne, l'a pris pour son Directeur.

## L E C H E V A L I E R.

Tant mieux ! C'est l'homme qu'il nous faut, Quand il leve un oeil au Ciel, il n'en tourne pas moins l'autre vers la terre, & lorsqu'il panche sa tête sur une épaule en croisant les mains sur son estomac, vous le prendriés pour un Saint, n'est-ce pas ?

## A R T E M I S E.

Oui, mais je fais que ces mains croisées cachent toujours quelque petite intrigue qu'il a dans le cœur.

## L E C H E V A L I E R.

Je vais lui parler de ce pas, & j'emploierai son adresse pour parvenir à notre but. Permet-

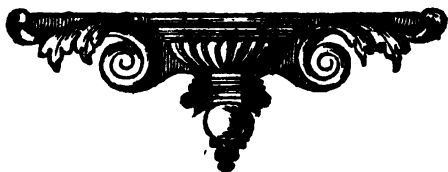
## 26 LE TABLEAU DE LA COUR COMEDIE.

tés, belle Artemise, que je vous quitte un instant. Je reviendrai bientôt vous rendre compte du succès de cette visite. Nous concerterons ensuite le reste ensemble.

A R T E M I S E.

A Dieu Chevalier, à revoir!

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.



## A C T E II.

### SCENE PREMIERE. (\*)

LE VICOMTE, ARTEMISE,  
LE CHEVALIER.

LE VICOMTE,  
*continuant une conversation.*

**C**ui, Chevalier, je vous l'ai dit, & je le repète, je veux établir la gloire de mon nom, & je n'aurai point de repos que je ne voye cette Cour reprendre son ancien air de dignité.

LE CHEVALIER.

Et par où Votre Excellence veut-elle commencer sa réforme?

LE VICOMTE.

Je vois des abus en tout, mais rien ne me choque tant que la façon de se coëffer de nos jeunes Cour-

(\*) Il y a deux fauteuils sur le théâtre. En entrant le Vicomte & Artemise font beaucoup de reverences & de Cérémonies. Artemise à la fin passe la première & prend la droite.

Courtisans. N'est-ce pas manquer essentiellement à son Prince que de lui montrer les oreilles ? Que signifient là ces quatre cheveux frisés en ailes de chauve-fouris , & ce petit sachet noir qui vous pend entre les épaules ? J'aime à vous voir habillé régulièrement, paré même ; mais cet air aigrefin est-il fait pour la Cour ? O , Ciel ! quand je pense au tems passé , au tems où nos pages portoient de grandes & belles peruques quarrées ! . . .

### A R T E M I S E.

C'est une mode qu'il faudroit faire revivre. Rien n'aura l'air si respectable que de voir une table de Prince entourée d'une trentaine de vastes peruques. Cela va meme donner une occupation à la docte Posterité & dans quelques centaines d'années on se disputera sur les vieux portraits , de quel animal étoit la toison qu'on portoit sur la tête dans notre siècle.

### L E C H E V A L I E R.

Vous vous moqués. Ce seroit s'affubler de la toison du belier avec tous ses ornemens. Mais à propos d'ornemens ; parlons un peu de Monsieur votre fils & de son mariage.

### A R T E M I S E.

Oui, Monsieur le Vicomte, qu'en pensés-vous ? Approuvés-vous son dessein ?

### L E V I C O M T E , *à part.*

Il n'est pas besoin de dire tout ce qu'on pense. *à Artemise.* Mais qu'est-ce qui l'empêche de m'en parler lui-même ?

ARTE-

## A R T E M I S E.

Sa timidité.

## L E V I C O M T E.

Sa timidité ! Oui , c'est là son défaut. Que la fausse honte sied mal à un homme de cour ! Une noble hardiesse doit le distinguer du vulgaire ... (\*) Au reste le choix d'Erasme n'est pas si mauvais. La Baronne de Hautesource est une femme de mérite qui connoît à fond la cour , alliée à tout ce qu'il y a de gens en place. Pour s'élever , il faut entrer dans une famille accreditée. On est sûr d'avoir des partisans qui vous prônent & qui forment des cabales en votre faveur ... (†) La seule chose que j'y trouve , c'est qu'Eliante depuis la mort de son pere a été élevée en Province. J'aurois voulu donner à mon fils une femme qui auroit pu le détourner de son goût pour l'étude , en l'entraînant dans le tourbillon du grand monde.

## L E C H E V A L I E R ,

*tournant la tête & appercevant Erasme qui arrive.*

Ah ! Monsieur , on fait tout ce que l'on veut d'une jeune personne comme Eliante. Si Mademoiselle se chargeoit de la dresser , vous la verriez bientôt digne d'une Alliance comme la vôtre.

(\*) *Il rêve.*

(†) *Il rêve encore.*





## S C E N E II.

ARTEMISE , LE VICOMTE ,  
LE CHEVALIER, ERASTE. (\*)

## L E V I C O M T E .

**V**ous venés fort à propos , mon fils. Mademoiselle & Monsieur se sont acquittés de leur commission ; ils viennent de m'expliquer votre dessein. Eliante, je le fai, a ses seize quartiers & du bien. C'est tout ce qu'il faut pour rendre un mariage heureux. Cependant avant que de consentir à votre union il est nécessaire que je connoisse cette jeune Demoiselle un peu plus particulièrement. Depuis son retour je ne l'ai vüe que dans la foule, sans presque la remarquer. Je vais lui faire visite tout à l'heure. Elle en sera flattée & je sonderai le terrain. Je tacherai même de la trouver seule, pour mieux développer son caractère. Mais, mon fils, il est dans l'ordre que vous alliés chés la Baronne sa mère. Tachés de gagner cette Dame respectable. Soyés insinuant . . . Vous voilà affés bien mis. Je vous enverrai encore un flacon d'eau sans pareille pour vous parfumer.

(\*) *Il est paré.*

ERASTE,

# C O M E D I E.

91

E R A S T E ,  
*baisant la main de son Père.*

Que ne dois-je pas, mon père, à vos bontés ?  
Ma reconnoissance n'a point de bornes. Il est des instans dans la vie où l'homme est véritablement heureux. Vos procédés généreux me le font éprouver en ce moment.

L E V I C O M T E.

Ne perdons point de tems. Allons travailler à la réussite de votre dessein. Mademoiselle Artemise & le Chevalier seconderont nos efforts.

L E C H E V A L I E R ,  
*frappant Eraste sur l'épaule.*

Va, mon ami, tu entreras dans l'ordre des Epoux ; je t'en reponds. Dépêche toi seulement. Se marier & se jeter dans la rivière sont des résolutions auxquelles il ne faut pas réfléchir & qui veulent être exécutées brusquement.

*Le Vicomte & Eraste sortent.*



## S C E N E III.

ARTEMISE, LE CHEVALIER.

A R T E M I S E.

**B**elle réflexion pour un homme qui me propose le mariage !

L E

## LE CHEVALIER.

Ah! charmante Artemise, j'espère que vous sâvez distinguer les faillies de l'esprit d'avec les sentimens du cœur. C'etoit un mot plaissant que je n'ai pu retenir, non plus qu'un éternuement.

## ARTEMISE.

Je vous le pardonne; mais à condition que vous ne bouderez plus quand par hazard je ferai à des cavaliers étrangers un accueil qui, tout innocent qu'il soit, effarouche votre délicatesse.

## LE CHEVALIER.

Vous me croyés plus susceptible de jalousie que je ne suis, & de vôtre côté, vous serieés bien dupe, si vous croyiés tout de bon retenir dans vos filets un de ces oiseaux de passage.

## ARTEMISE, à part.

Je ne le fai que trop. *au Chevalier.* Et vous le serieés bien d'avantage si vous preniés pour affaires de cœur toutes ces petites agaceries innocentes qu'une Dame d'honneur est obligée par état de faire aux nouveaux débarqués pour les desennuier & pour les engager à chanter dans d'autres Cours les éloges de la nôtre.

## LE CHEVALIER.

Oùï, c'est la marotte des voyageurs. Ils ne sont enchantés d'un païs, d'une cour, que quand ils croient y avoir laissé une conquête qui se desespère de leur départ. Pauvres Innocens! dès qu'ils ont le dos tourné, c'est notre tour; nous reparoiſsons  
sur

sur la scène avec plus d'éclat que jamais. Cette variation perpétuelle empêche que nos amours ne tombent en langueur, & procure à une fille habile la gloire d'avoir enchainé à ses pieds des esclaves de toutes Nations.

A R T E M I S E.

Chevalier! que vous joués un beau rôle dans les intervalles de ces adorations passagères!

L E C H E V A L I E R.

Adorable fille d'honneur! suis-je maintenant en semestre?

A R T E M I S E.

Oui, & ce semestre durera long tems:

L E C H E V A L I E R ,  
*se jettant à ses pieds.*

Et moi je vous jure en revanche l'amour le plus sincère qu'on ait vû à la Cour depuis un siècle. (\*)

L E C H E V A L I E R , *Continuant.*

Ne songeons qu'à ferrer de si beaux nœuds, en continuant à traverser l'hymen de nos amans trahis. L'Abbé Pompon va nous seconder. Il est très bien intentionné. Je lui ai donné ses instructions & ses pleins-pouvoirs. Il étudie son rôle & ne tardera pas à le bien jouer.

A R T E M I S E.

Mais pourquoi m'avez-vous engagée à proposer  
au

(\*) *Artemise le relève.*

au vicomte le mariage de son fils & d'Eliante ? Je me suis prêtée à cette démarche sans avoir eu le tems de vous en demander la raison.

### LE CHEVALIER.

Erafte lui-même, ou quelque autre ne l'auroit-il pas fait sans nous ? Ne faut-il pas que nous paroiffions devoués à fes interets, pour l'être d'autant plus aux nôtres ? Laiffés-moi le foin d'exécuter mon plan. Je cours y travailler encore.

### ARTEMISE.

Et moi je profiterai de votre absence pour m'acquitter de quelques vifites. Vous favés qu'il y a toujours à la Cour quelque vieille idole enfumée qu'il faut encenser.

### LE CHEVALIER, *fortant.*

Je vous quitte donc ; mais je vous laiffe mon cœur en ôtage.

### ARTEMISE.

Si l'on pouvoit marier Eliante en Province pour l'éloigner de la Cour ! Il eft toujours prudent d'écarter, quand on peut, une beauté trop avantageufe.

SCÈNE



## S C E N E IV.

LA BARONNE, ELIANTE,  
ARTEMISE.

LA BARONNE,  
*à part dans le fond.*

Où! la fâcheuse rencontre! Aurai-je donc toujours cette extravagante devant les yeux? . . .  
*à Artemise avec vivacité* . . . Eh, ma chère Artemise; quel bonheur amène si matin la meilleure de mes amies en ce lieu? (\*)

ARTEMISE.

Un heureux pressentiment de vous y trouver, Madame.

LA BARONNE.

Toilette déjà faite . . . mise comme une poupée . . . d'une régularité! Cela charme. Approchés Eliante, prenez exemple de Mademoiselle.

ARTEMISE.

Je me suis cependant beaucoup pressée : en moins de deux heures j'ai été comme vous me voyés. J'avois dessein de vous rendre mes devoirs & de m'acquiter d'une commission . . .

(\*) Elle l'embrasse.

## L A B A R O N N E.

Voilà ce qui s'appelle une attention obligeante. Voilà, Eliante, des façons & des manières que vous ne sauriez prendre qu'à la Cour.

## E L I A N T E.

Mademoiselle est naturellement polie.

## L A B A R O N N E.

Par la réception gracieuse qu'on vous a faite ici, vous devez juger du ton qui y règne.

## E L I A N T E.

Je ne faurois que me louer de l'accueil que m'y ont fait ceux qui sont véritablement grands, mais je suis peu satisfaite des procédés de ceux qui affectent de l'être.

## L A B A R O N N E.

Expliqués - vous, ma fille.

## E L I A N T E.

Lorsque je fus présentée l'autre jour à la Cour, l'abord d'une Princesse aussi respectable que la nôtre, m'avoit émue. Je me retirai dans l'embrasure d'une fenêtre pour me remettre du trouble où j'étois.

ARTEMISE, *à part & riant.*

Ha, ha, ha ! Ne voilà-t'il pas ma provinciale ?

ELI-

## E L I A N T E.

On ne me laissa pas le tems de calmer mes esprits. Les jeunes Cavaliers s'approchèrent de moi en foule, en gambadant & avec un air de familiarité . . .

L A B A R O N N E.

Eh! C'est ce qu'on appelle l'air aisé de la Cour.

E L I A N T E,

Ils me parurent plaisans, & je m'en ferois divertie, si je n'avois crû voir la dissimulation peinte sur leur front, & s'ils n'avoient mis ma modestie à une cruelle épreuve par les fades louanges qu'ils donnèrent à ma beauté & à mon mérite.

L A B A R O N N E,

C'étoit un effet de leur politesse,

E L I A N T E.

Mais à peine eurent-ils le dos tourné que j'aperçus du changement dans leurs gestes & les mots que je compris me firent juger que leur langage changeoit de même. Je fus critiquée depuis les pieds jusqu'à la tête. Un d'entre eux dit assés haut, Messieurs elle a du moins le pied joli, & comme j'ai la fureur des petits pieds, je me charge d'éduquer cette petite personne . . .

L A B A R O N N E.

Bagatelles, ma chere fille, bagatelles! La critique environne tous les Souverains, & c'est elle précisément qui sert à polir les gens de Cour. Vous



ne tarderés pas à vous vanger sur d'autres de celle qu'on a faite de vous. Vous entrés dans une carrière où je puis vous servir de guide, & je vous donnerai désormais quatre règles par jour.

E L I A N T E.

J'écouterai avec reconnaissance celles qu'il vous plaira me donner aujourd'hui.

L A B A R O N N E.

Ne dites jamais du mal des Grands. Ne vous liés qu'avec ceux qui sont en faveur. Ne faites votre devoir que médiocrement bien, pour ne point exciter la jalousie. Ne pensés jamais tout haut.

A R T E M I S E.

Cette seule leçon vaut tout un livre de morale. Oui, les Princes n'étant accoutumés à voir les hommes que couverts d'un beau masque, ils s'en dégoutent dès que ceux-ci se montrent sous leurs véritables traits. Mais Madame, pour en revenir à la commission dont je suis chargée.

L A B A R O N N E.

Et de quoi s'agit-il, ma chère amie?

A R T E M I S E.

Les charmes de Mademoiselle Eliante ont plus de pouvoir qu'elle ne pense; Un Cavalier assés aimable en est épris. On m'a conjurée de sonder vos intentions sur le succès qu'il peut espérer de ses vœux. Je n'ai pu refuser.

ELI.

E L I A N T E , *à part.*

Dieu, qu'entens-je ?

L A B A R O N N E , *souriant.*

Mais ayant tout, il faut savoir qui c'est.

A R T E M I S E , *d'un ton bas.*

Entre nous soit dit, c'est . . . Erasfe.

E L I A N T E , *à part.*

Je suis perduë.

L A B A R O N N E .

Le fils du Vicomte ! C'est un grand parti. La chose mérite réflexion.

A R T E M I S E .

Oui, car tout a deux faces dans la vie. Quoi qu'il en soit, le père & le fils sont prêts à vous en faire la demande dans les formes.

L A B A R O N N E .

Mon aimable Artemise, faites leur sentir que j'aurai l'honneur de les attendre. Je serai charmée de connoître Erasfe. Je me souviens qu'on me l'a présenté dans l'antichambre & que je lui ai même fait compliment sur sa figure, sur ses manières & sur son esprit, mais sans presque le regarder . . . . Là de ces complimens ordinaires que nous sommes obligés de faire machinalement à tant de gens qui passent devant nos yeux comme les objets dans une lanterne magique.

## A R T E M I S E.

Peut-être gagnera-t-il à être connu plus particulièrement de vous ? Que fait-on ?

## L A B A R O N N E.

En attendant, mes Enfans, il faut que je vous laisse ensemble. Un Envoyé s'est fait annoncer chés moi pour me parler d'affaires, & vous savez qu'on aime aussi à établir sa réputation dans les Cours étrangères. D'ailleurs j'attends une certaine revendeuse à la toilette qui vient me dire tous les jours jusqu'aux moindres bagatelles qui se passent dans chaque maison ; C'est ce qui me fournit matière à entretenir agréablement la Princesse & à me soutenir dans sa faveur. A Dieu donc.



## S C E N E V.

ELIANTE, ARTEMISE.

E L I A N T E.

A peine suis-je rentrée dans le fein de ma famille, à peine ai-je paru à la Cour, qu'on veut m'en faire sortir.

A R T E M I S E.

Que voulés-vous ? C'est le sort des filles d'honneur. Nous croyons obtenir la plus grande félicité de l'Univers lorsque nous entrons à la Cour, mais bientôt nous regardons comme un beaucoup plus grand bonheur encore d'en sortir par le mariage.

ELI-

E L I A N T E.

Hélas ! ma mere ignore qu'Erasme me soit connu , que j'ai été liée avec lui dès mon enfance dans la meme ville de Province où nous fumes élevés l'un & l'autre , que je n'ai pû m'empêcher de rendre justice à son mérite & . . .

A R T E M I S E.

Gardés-vous bien de faire une pareille confiance à toute autre qu'à moi. Si vous sentés le moindre goût pour Erasme , ne lui en faites l'aveu qu'à la dernière extrémité. Ce seroit lui donner trop d'avantage sur vous. Je vous permets de jeter sur lui à propos quelque tendre regard , là . . . (\*), de lui faire une mine gracieuse , de le distinguer dans la foule ; mais dans toutes ces petites faveurs l'art doit toujours agir plus que la nature.

E L I A N T E.

Ah ! Laissez-moi ignorer toute ma vie ces vaines subtilités des Courtisans.

A R T E M I S E.

J'apperois le Vicomte. Ferme, Machère, soutenez le choc.

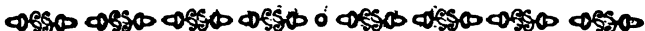
E L I A N T E.

Ne m'abandonnés pas.

A R T E M I S E.

Non ; mais je vais me placer à l'écart pour laisser un libre cours à l'éloquence de votre Beau-père.

(\*) Elle minaude en cet endroit.



## S C E N E VI.

ELIANTE, LE VICOMTE,  
ARTEMISE, à l'écart.

LE VICOMTE;  
*d'un air avantageux & faisant des révérences.*

Permettés Mademoiselle, qu'un ancien Ami de feu votre père, & un serviteur dévoué de votre maison, vous présente ses devoirs.

ELIANTE.

Monsieur, vous me faites infiniment d'honneur.

LE VICOMTE.

Ces qualités semblent justifier le désir que j'ai de connoître de près une aimable personne qui va faire l'ornement de notre cour.

ELIANTE.

Je ne dois qu'à vos bontés un compliment si flatteur. Je n'ai pas l'honneur d'être assés connue de vous, pour le mériter d'ailleurs.

LE VICOMTE.

Ah, Mademoiselle, nous autres Courtisans de la vieille roche, nous avons le coup d'oeil infailible. Nous savons apprécier le mérite des gens presque sans les connoître, sur la simple physionomie.

ELIAN-

## E L I A N T E.

Que votre Grandeur ait la bonté de s'affcoir. (\*)

L E V I C O M T E , *à part.*

Elle est un peu trop sans façon. *à Eliante.* Ah! le digne père que vous aviez Mademoiselle. Il y a passé quarante ans que nous fûmes ensemble, à l'Academie des Nobles. C'etoit un dégourdi. Si vous saviés les tours que nous avons joués à nos Pédans de Régens, aux jolies Demoiselles du quartier, & à tous ceux qui venoient dans notre chemin, cela vous feroit mourir de rire. N'avez-vous jamais ouï parler de nos petites fredaines?

E L I A N T E , *embarrassée.*

Non, Monsieur; mais on m'a beaucoup parlé de votre sagesse & de vos vertus.

L E V I C O M T E.

Oh! cela vous plait à dire. Vous savés que chaque âge a ses écarts comme ses bienséances. Fui Monsieur votre père & moi, nous avons poussé la jeunesse un peu avant dans l'âge de la raison; mais cela n'a servi qu'à nous faire mieux parvenir à la Cour. Au reste je suis enchanté de voir revivre un Ami si parfait dans une fille si accomplie.

E L I A N T E.

L'Amitié que vous avés eue pour le père, vous fait sans doute illusion sur le mérite de la fille.

L E

(\*) Le Vicomte offre la droite à Eliante, qui l'accepte après quelques complimens. Il y a ici du jeu de théâtre convenable au sujet.

LE VICOMTE, *à part*,

Ma foi, mon fils est de bon goût.

ELIANTE.

Cependant, Monsieur, comme il n'y a rien au monde qui me soit plus flatteur que votre approbation, je mettrai toute ma gloire à m'en rendre digne.

LE VICOMTE.

Mais, en vérité voilà un complement dans le vrai stile de la cour... *à part*. Quelle taille! quels yeux! quel morceau délicat!... *à Eliante*. Mademoiselle votre politesse acheve de gagner les cœurs que votre beauté enchante,

ELIANTE.

On m'a toujours dit dans la Province que les Courtisans sont dans l'habitude de prodiguer ces fortes d'éloges à toutes les Dames. Je voudrois pouvoir me persuader de la sincérité de ceux que vous me donnés, & cela pour plus d'une raison.

LE VICOMTE, *à part*.

Diable, lui plairois-je?... *à Eliante*. Non, Mademoiselle, je vous proteste sur ma foi que les graces de votre esprit me paroissent répondre aux charmes de votre figure, & que le sort d'un cavalier à qui vous donnerés votre main sera bien digne d'envie. *à part*... Quelle étrange émotion je commence à sentir!

ELI-

## E L I A N T E.

Monsieur , vous connoissés trop le monde pour ignorer que les agrémens de la figure , dont quelques fois on est ébloui au premier coup d'oeil , peuvent dis paroître à l'examen , & que dans une seule entrevüe il est impossible de démêler assés bien les qualités de l'esprit & du coeur d'une personne pour les envisager comme des gages assurés de la félicité d'un mariage.

## L E V I C O M T E.

Jeune & belle Eliante , vous raisonnés mieux que toutes nos vieilles médailles de Cour.

## E L I A N T E.

De grace , épargnés des Dames respectables & ne bleffés point ma modestie.

L E V I C O M T E , *à part.*

Ma foi , il me prend un battement de coeur chaque fois que je veux ouvrir la bouche . . . *à Eliante* . . C'est une verité trop connue que la conformité d'humeur & de sentimens produit d'heureux mariages. Je ne veux pas vous dire des lieux-communs , mais je crois devoir vous donner un conseil que vous né recevrés pas de tout le monde.

## E L I A N T E.

Qui est ?

L E



## LE VICOMTE.

Qui est de choisir un Epoux revenû des égaremens de la jeunesse & dont l'esprit mur & raffiné s'accorde avec la solidité de votre caractère . .  
*à part.* Je commence tout de bon à devenir amoureux de cette aimable Enfant.

ELIANTE , *à part.*

A quoi veut-il en venir avec ce préambule extraordinaire ? *au Vicomte* . . Monsieur, je ne m'attendois pas en effet à un semblable conseil de votre part.

LE VICOMTE , *à part.*

Il n'y a honte qui tienne , il faut franchir le mot . . *à Eliante* . . . Adorable Eliante ! Je ne saurois vous cacher plus long tems l'objet de ma visite. Ce n'est pas sans raison que j'ai fait tomber la conversation sur le mariage. J'ai voulu sonder votre cœur , & je serois charmé de le trouver dans des dispositions favorables . . .

ELIANTE.

Je ne disconviens pas que Monsieur votre fils . . .

LE VICOMTE,  
*l'interrompant & se levant.*

Mon fils ! Il n'a rien à faire dans tout ceci. Il n'est non plus question de lui que du grand Mogol.

ELIANTE , *se levant aussi.*

Dieu, qu'entends-je ?

LE

## L E V I C O M T E.

Mais, Mademoiselle, par quel hazard avés-vous pû penser à mon fils?

E L I A N T E.

Je croyois que vous ne pouviés parler que pour lui.

L E V I C O M T E.

Il est jeune, & n'a sa tête encore meublée que du fatras des livres; au lieu qu'une Dame douée de tant de raison que vous, doit être accompagnée d'un Epoux qui a vieilli dans le grand monde. Erasme d'ailleurs n'a aucun emploi qui puisse vous donner de réliet & vous seriés confondue dans la foule des femmes qui ne sont qu'à la suite de la Cour. Vous pouvés prétendre à un grand titre, à un rang élevé, qui vous procure le tabouret, qui vous autorise d'avoir des pages pour vous porter la robe.

E L I A N T E.

Tous ces discours sont des énigmes pour moi. Je n'aspire point à ces honneurs prématurés, à ces distinctions de cour, frivoles en elles-mêmes, & déplacées jusqu'au ridicule, lorsqu'on les brigue de trop bonne heure.

L E V I C O M T E, à part.

Elle est presque trop sensée. Monsieur mon fils, je vous demande pardon, mais vous n'en croquerés que d'une dent.

E L I-

ELIANTE.

Plait-il!

LE VICOMTE.

Vous obtiendriez cependant ces honneurs malgré vous & sans que personne puisse s'en formaliser, si vous vouliez donner votre cœur à un certain galant homme qui vous adore.

ELIANTE.

Hélas, Monsieur, j'ai un cœur rebelle, qui n'obéit pas toujours aux argumens. Mais, de grace, nommés-moi celui pour qui vous le demandés, afin que je puisse consulter mon inclination.

LE VICOMTE, *vivement.*

Ah, charmante Eliante, je vous aime trop, pour vous proposer un autre Epoux que moi-même.

ELIANTE.

O Ciel!

LE VICOMTE.

Oui, ma Reine; & cet amour n'est pas l'écart d'une bouillante jeunesse, mais un feu pur que vos divins appas viennent d'allumer dans un cœur que l'âge autorise à se déterminer soudainement. Je ne pense qu'à faire votre bonheur, & je vous offre mon rang, ma fortune, mon Excellence, avec ma main.

ARTE-

A R T E M I S E,  
à part au fond du théâtre.

Paroissions. Ce tendre entretien iroit plus loin que mes vûes ne le permettent. (\*) Monsieur, ai-je bien compris? . . .

L E V I C O M T E,  
surpris & décontenancé.

C'est le démon qui l'amène; j'étois en si bon train . . . à *Artemise*. Vous venés fort à propos, Mademoiselle, pour tenir compagnie à cette aimable personne. Mon devoir m'appelle auprès du Prince. Je vous laisse.

(Il fait beaucoup de réverences & dit en sortant  
bas à *Eliante*.)

Réfléchissés, trop aimable *Eliante*, à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Je viendrai prendre tantôt de votre belle bouche une réponse favorable.

E L I A N T E, à *Artemise*.

Avés-vous tout entendû?

A R T E M I S E.

Il ne m'est pas échappé le moindre mot. Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

(\*) Elle se montre.

# LE TABLEAU DE LA COUR COMEDIE.

## E L I A N T E.

Et moi je suis dans une agitation plus facile à concevoir qu'à exprimer. Passons dans mon cabinet & réfléchissons aux moyens de détourner le malheur qui me menace.

## FIN DU SECOND ACTE.



## ACTE III.



## A C T E III.

### SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, DUVALLOH.

LE VICOMTE.

**M**ais, ne diroit-on pas, Monsieur Duvalloh, que c'est pour vous que je veux me marier?

D U V A L L O N.

Monseigneur, je ne dis point cela. Mais il y a tant d'années que je vous sers, que sous votre bon plaisir je gouverne la maison, & maintenant une jeune Dame qui n'y entendra rien va déranger tous mes plans, chicaner mes comptes, rogner mes petits revenans-bons. Ah! je ne puis y penser sans verser des larmes. (\*)

LE VICOMTE.

Je plains votre sort, mais il n'en sera ni plus ni moins. L'Amour à mon âge n'écoute point de semblables raisons. Je suis plus curieux de voir ce que dira mon fils; mais je saurai l'en faire démordre.

(\*) *Il pleure.*

dre. Il n'y a que les raisonnemens de la Cour qui m'inquiètent. Ce sont toujours les plus ridicules peronnages, qui trouvent le plus à redire à la conduite d'autrui; mais leur critique ne laisse pas que de faire souvent impression sur l'esprit des Grands. Hélas! que la politique & l'amour sont difficiles à concilier!



## SCENE II.

LE VICOMTE, ERASTE,  
DUVALLON.

ERASTE.

**L'**Impatience où je suis de savoir le succès de votre démarche, a précipité mon retour.

DUVALLON, *à part.*

On dit que l'Amour prête ses ailes aux amans.

ERASTE.

Je n'ai à la vérité aucun sujet de douter d'une réponse favorable, connoissant toute la tendresse qu'Eliante a pour moi.

LE VICOMTE.

Pour vous? Elle vous aimeroit donc, à ce que vous dites. Et moi, je crois que vous vous trompés très fort, Monsieur mon fils.

ERASTE.

E R A S T E.

Ciel! qu'entends-je?

L E V I C O M T E.

Voilà comme vous êtes , vous autres jeunes gens. Une femme n'a qu'à vous regarder fixement entre deux yeux, vous la croyés d'abord éprise de vos charmes. Si par hazard elle vous sourit, ah! pour le coup il n'y a plus de doute; vous êtes furs de sa conquête. Cette manie épidémique, qui prend sa source dans l'amour propre, a t-elle aussi gagné votre esprit, mon pauvre Eraste?

E R A S T E.

Je demeure immobile. Dieu, seroit-il possible qu'Eliante vous eût témoigné de l'aversion pour moi?

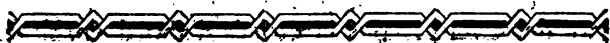
L E V I C O M T E.

Il ne faut pas tomber dans les extrêmes. Il y a loin de l'aversion à l'amour. Eliante m'a paru fort indifferente à votre égard; & d'ailleurs, à vous parler naturellement, vous êtes encore trop jeune pour vous captiver sous le joug de l'hymen. Vous n'avez pas seulement fait vos voyages, & j'ai dessein de vous envoyer à Paris. Ce pais fourmille de femmes galantes, qui ont le talent de faire oublier à un jeune homme les belles passions contractées dans sa patrie. Vous y prendrés ce petit air françois, si imposant vis à vis des hommes, & si triomphant auprès de nos Dames. Un tailleur de Paris vous fera plus de bien qu'un Philosophe d'Athènes, & je ne vous laisserai manquer de rien pour vous y procurer mille agrémens. Vous vo-



yés , mon fils , jusqu'où s'étendent mes bontés , mais je veux être obéi. Je vous laisse , vous pouvez faire les préparatifs nécessaires pour votre voyage.

*Il sort brusquement.*



### S C È N E III.

ERASTE , LE CHEVALIER ,  
DU VALLON.

*(Eraste & Duvallon restent immobiles & gardent le silence jusqu'à ce que le Chevalier arrive.)*

LE CHEVALIER.

**E**h bien , comment vont les amours ? . . . Mais quoi ? Je vous vois l'air bien sombre !

ERASTE , *agité.*

Ah ! Chevalier tout est perdu ; mon père ne consent plus à mon mariage ; je viens de lui parler.

LE CHEVALIER.

Quel conte ! Allés , je me charge de lui arracher , bongré , malgré , ce consentement. Laissez-moi faire , je le ferai donner au Diable.

ERASTE.

## E R A S T E.

Et pour comble de malheur mon père m'apprend qu'Elisante est changée à mon égard, qu'elle n'a plus pour moi que de l'indifférence.

D U V A L L O N , *à part.*

Je fais bien où git le lièvre, moi. Mais, chut . . . pour cause.

L E C H E V A L I E R.

Voilà qui seroit singulier : mais la chose ne se peut pas. Ce sera tout au plus un caprice de la petite personne.

E R A S T E.

Après un pareil trait, fîés-vous aux femmes.

D U V A L L O N ,

*à part, tandis que les autres rêvent.*

Voici un beau coup à faire. Je rendrai service à Erasle, j'empêcherai le Vicomte de faire une extravagance, j'obvierrai à l'introduction d'une nouvelle Maîtresse dans la Maison, & j'en tirerai mon pot de vin.

L E C H E V A L I E R ,

*d'un ton ironique.*

Vos soupçons sont peut-être les plus injustes du monde : qui fait si la timidité d'Elisante.

D 4

ERASTE,

ERASTE , *avec transport.*

La timidité même est un crime en cette occasion. Au moment qu'il ne tenoit qu'à elle de faire mon bonheur, son amour n'est pas allés fort pour triompher d'une fausse honte!

LE CHEVALIER.

Cette fausse honte, en effet, donne matière à penser. Un amour véritable délie ordinairement la langue aux filles les plus timides. Eliante auroit-elle quelque autre passion dans le cœur?

ERASTE.

Je fuis au desespoir.

DUVALLON.

Vous me faites pitié Monsieur, & je voudrois que mon petit ministère pût vous être utile. Vous sçavez que je vous ai été attaché dès votre enfance, quoi que vous m'ayés fait bien de petites espiègles.

LE CHEVALIER,  
*bas à Eraste.*

Ne vous fies pas à ce vieux rodrigue . . . *Haut* . . . Ecoutons ce que dira Monsieur Duvallon; c'est un homme de bon conseil. Son experience, ses longs services . . .

DUVALLON, *l'interrompant.*

Ne l'ont pas enrichi. Je suis toujours un pauvre Hère.

ERASTE.

## E R A S T E.

Je ferois fâché de vous corrompre pour nuire aux interets de mon père; mais si vous pûvès me rendre service dans cette affaire, sans trahir votre devoir, je vous en récompenserai généreusement.

## D U V A L L O N.

Je vous en remercie d'avance . . . C'est donner doublement que de donner vite.

ERASTE , *lui donnant quelques Louis.*

Tenés, voilà des arrhes.

DUVALLON , *faisant des façons.*

Ah , Monsieur ! Voilà qui est trop gracieux . . . Mais , on ne peut rien vous refuser . . . Or donc , puis que me voilà votre enrollé , je dois vous conseiller de ne point perdre de tems pour demander Eliante à sa mère.

## L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas de cet avis. On gâte tout lorsqu'on veut se satisfaire trop promptement.

## D U V A L L O N.

J'ai cependant de fort bonnes raisons pour donner cet avis à Monsieur. Vous pûvès avoir les vôtres pour lui donner des conseils differens.

E R A S T E , *révant.*

Mais . . .

D 5

DU-

## DU VALLON.

Ne m'en demandez pas d'avantage. Hâtes-vous, partez comme un éclair.

ERASTE,

*après avoir encore un peu revê.*

Allés donc m'annoncer chés elle. Voici son appartement.

DU VALLON,

*y allant dit à part.*

Il ne faut pas donner au Chevalier le tems de frapper son coup. Mais toute mon aubaine itoit a vau-l'eau, si je disois ce que je sai.

LE CHEVALIER,

*à Eraste après que Duvalon est parti.*

Vous choisissés-là un postillon d'amour bien éclopé.

ERASTE.

Quel instant terrible ! Je flotte entre la crainte & l'esperance. Que lui dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Vous vous fiés-donc à un Domestique de Monsieur votre père ? . . . Mais , que vois-je ? Je crois, en honneur que voici la Baronne que arrive , . . . Oui , c'est-elle. Courage mon Cousin. Vous en avés besoin pour aller à cet assaut.

SCENE IV.



## S C E N E IV.

LA BARONNE, ERASTE,  
LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Duvalon vient de m'annoncer votre visite. Mais, Messieurs, permettez que je l'accepte dans ce salon. C'est un endroit neutre, un azile contre la médisance.

LE CHEVALIER.

Reflexion admirable ! Mais excès de faveur de la part d'une Dame de votre rang.

LA BARONNE.

Vous savez que la Cour est la pépinière des mauvaises langues. J'ai toujours fait scrupule de recevoir de jeunes Cavaliers dans mon appartement. La situation d'une veuve est si délicate.

LE CHEVALIER,

Vous avez bien raison Madame. Une Dame qui réunit autant de qualités aimables que vous, doit craindre les incartades d'un Adorateur indiscret.

LA BARONNE.

Le Chevalier badine toujours avec esprit.

LE

## LE CHEVALIER.

Vous avés d'ailleurs une fille charmante , & c'est une marchandise de difficile garde à la cour.

## LA BARONNE.

Pour charmante, je n'en fai rien : mais je vous avoüe qu'une femme qui n'est pas tout à fait sur le retour, se trouve bien embarrassée d'une grande fille. On ne fait qu'en faire. On n'en voudroit pas paroître la mère aux yeux de tout le monde ; on n'en sauroit prendre aucun soin en public, sans compromettre les droits qu'on peut encore avoir à plaire.

## LE CHEVALIER.

Le meilleur est de s'en défaire par un bon mariage . . . *à part* . . Faisons nous un merite de mettre les choses en train, puis qu'il n'y a pas moyen de l'empêcher. Nous saurons ensuite brouiller les cartes.

## LA BARONNE.

Ah ! l'on ne trouve pas de maris comme on veut. Les hommes d'aujourd'hui sont muets quand il s'agit de parler d'hymen.

## LE CHEVALIER.

Mais Madame, que diriez-vous, si je vous avertissois que voilà un galant homme que l'amour amène à vos pieds, qu'il a une déclaration à vous faire ?

## L A B A R O N N E.

Une déclaration , Chevalier , une déclaration !  
A moi ? . . . *à part.* Ce jeune homme est d'une  
jolie figure . . . . *au Chevalier.* Mais Monsieur  
a-t-il besoin d'un interprète pour m'expliquer ses  
tendres sentimens ?

## L E C H E V A L I E R.

Le langage de la Cour ne lui est pas encore fa-  
milier.

## L A B A R O N N E.

Eh ! s'il est vrai que des riens , revetus des gra-  
ces de l'expression , deviennent des sentences dans  
la bouche d'un Courtisan , on ne doit pas craindre  
de mal parler , lorsqu'on a de si bonnes choses à  
dire.

## E R A S T E.

Votre présence , Madame , inspire tant de res-  
pect , que ma retenüe naturelle . . .

## L A B A R O N N E.

Cela est fort respectueux , Monsieur. Le respect  
se mesure ordinairement sur l'âge. Que me dirés-  
vous quand j'aurai soixante ans ?

L E C H E V A L I E R , *ironiquement.*

Il aura le tems d'y réfléchir : il y a encore si  
loin. En attendant vous pouvés lui passer cette  
expression dans une première visite. Je vous re-  
ponds qu'il se familiarisera . . .

L A



LA BARONNE

*Avec moi? . . Elle minaude.* Ah! pourvu qu'il n'oublie point ce qu'il doit à ma qualité. . . . Au reste, ce que j'en dis n'est que pour son bien. Un jeune Cavalier d'une physionomie aussi prévenante, doit prendre des manières aisées, des façons libres qui le fassent sentir son homme de condition. . . .  
*à part.* Il y a une certaine élégance dans la figure de ce jeune homme. . . .

ERASTE.

Ah, Madame, si j'avois le bonheur de vous approcher souvent, je perdrais peut-être cet air gêné, cette contrainte dans les manières, que la Cour ne sauroit souffrir.

LA BARONNE.

Vivent les femmes pour former les jeunes gens!

ERASTE.

Vos conseils, vos leçons pourroient m'être d'un grand secours, & je vous promets toute la docilité, toute la soumission possibles.

LA BARONNE.

Ah! petit homme, vous pourriez vous passionner pour votre Gouvernante.

LE CHEVALIER, *à part*

Que Diable veut dire ceci?

LA

## L A B A R O N N E.

Mais il est certain que vous pourriez tomber dans de plus mauvaises mains.

## E R A S T E.

Oui, Madame, vraiment; & si je l'osois, je vous confierois volontiers le reste de mon éducation. Je sentirois vivement l'excès de vos bontés, & ces faveurs . . .

## L A B A R O N N E.

Ah! ne me parlés point de faveurs!

## L E C H E V A L I E R, à part.

Parbleu, elle en devient amoureuse. Je crois qu'elle voudroit l'escamoter à sa fille.

## E R A S T E.

Je ne vous demande, Madame, cette faveur que pour vous en témoigner une reconnaissance éternelle.

## L A B A R O N N E.

Le compliment est honnête: il auroit falû l'animer un peu plus. Le ton & les gestes donnent la vraie vivacité à l'expression.

## E R A S T E.

L'objet de ma visite . . .

## L A B A R O N N E.

Si par bonté de cœur je vous prends pour mon élève, n'allez pas croire au moins . . .

ERASTE.

## ERASTE.

Ah! qui pourroit, Madame. . . .

## LA BARONNE.

Vous n'en tirerez aucune conséquence qui puisse diminuer votre estime pour moi; car je prétends au moins. . . .

LE CHEVALIER, *à part.*

Morbleu cela va trop loin. Rompons les chiens. Empechons qu'il ne nomme Eliante.

## LA BARONNE.

Au reste, il faudra commencer par bannir la contrainte de notre commerce.

LE CHEVALIER,  
*tirant sa montre.*

Mon Cousin, voici l'heure de la Cour qui sonne; il faudra nous y rendre.

## LA BARONNE.

Est-il déjà si tard? C'est dommage.

## LE CHEVALIER.

Je suis fâché d'interrompre un si doux entretien; mais vous savés Madame . . .

## LA BARONNE.

Oui, je sai que faire la Cour est le plus essentiel de tous les devoirs. Allés Eraste, nous continuerons la conversation une autre fois.

ERASTE.

## E R A S T E .

Daignés agréer mes hommages , & accordés.  
moi , Madame ; la permission de revenir bientôt.

## L A B A R O N N E .

Volontiers , volontiers.

## L E C H E V A L I E R .

*à demi bas à Eraste.*

C'est l'usage en cette Cour de baiser la main aux  
Dames en sortant. (\*)



## S C E N E V.

L A B A R O N N E , *seule.*

Que les lèvres d'un amant sont douces ! Le petit fripon appuioit . . . Mais voyons , quelle fraude innocente pourrions nous employer pour paroître encore plus aimable à ses yeux lorsqu'il reviendra tantôt : . . . *elle tire son miroir & minaudé* . . . Mon rouge n'est pas bien mis . . . Ce blanc est trop plâtré . . . Il faut trois petites veines bleües à la temple . . . Les sourcils un peu plus foncés . . . Et un postillon près de cet assassin là . . . Je suis charmée d'avoir reçu ce pot de pomade à la bergamotte. Tout servira. Que ne fait-on point pour apprivoiser ces petits animaux là ? Mais voici ma fille.

(\*) *La Baronne tend amoureuxment la main à Eraste , qui la baise. & sort avec le Chevalier.*



## S C E N E VI.

LA BARONNE, ELIANTE.

LA BARONNE.

**A**rtemise avoit raison de nous prévenir sur la visite d'Erasme. Il sort d'ici.

ELIANTE.

Il vous aura sans doute expliqué ses intentions pour moi.

LA BARONNE.

Pour vous? Il ne m'en a pas dit un seul mot.

ELIANTE.

Qu'entends-je?

LA BARONNE.

Oui, je vous jure que votre nom n'est pas sorti de sa bouche; & si je devine bien son cœur est pris ailleurs.

ELIANTE.

Ailleurs? . . . *à part.* Quel coup de foudre! Je suis au desespoir.

LA BARONNE.

Quoi? Cette nouvelle a-t-elle quelque chose de si mortifiant pour vous? Vous tarde-t-il d'être entre les bras d'un Epoux? Fille bien apprise dissimule toujours ce désir. Fi donc, il y a une espèce d'indécence dans ce que vous faites.

ELIAN-

## E L I A N T E.

Hélas! Madame, je ne me plains point. Je fais que la bienfiance hypocrite ôte encore cette consolation aux infortunées.

LA BARONNE, *d'un ton radouci.*

Ma pauvre Eliante, je pense à votre bonheur plus que vous ne croyés. Je ne veux pas que le Ciel m'ait donné une fille si aimable & si docile pour rien. Je prétends par votre mariage relever tout d'un coup la gloire & la fortune de la maison de Hautefource. Eh, que dites-vous à cela?

E L I A N T E.

Que je ne comprends rien à cette énigme.

L A B A R O N N E.

Je vais donc m'expliquer. Je fais à n'en pouvoir douter que le Marquis de Critognac est amoureux de vous. Or, vous n'ignorez pas que c'est le favori déclaré de notre Prince. Je remuerai Ciel & terre pour vous faire obtenir ce parti. (\*) Mais, il ne faut pas gémir lorsqu'on vous communique les bonnes intentions qu'on a. Vous n'avez aucune idée, à ce que je vois, d'un favori, ni des avantages attachés à un tel hymen. Que vous allés être flattée! Comme on briguera vos bonnes grâces! Comme on va ramper devant vous!

(\*) *Eliante soupire & repand quelques larmes.*

## E L I A N T E.

Quel pénible métier, quel bonheur fragile que celui d'un Favori! Un mot, & souvent une contenance peut causer sa chute. S'il voit à ses pieds la foule aveugle ou intéressée, il tombe à son tour dans un abaissement affreux, lors qu'obligé de sacrifier au Prince sa liberté, sa raison, son sentiment, il s'affervit à des complaisances qui dégradent l'ame de sa noblesse.

## L A B A R O N N E.

Dans quel livre impertinent avés-vous lu ce mauvais raisonnement? (\*) Je ne voudrais pas pour beaucoup qu'on nous eût entendus. Mais vous avés beau dire, je n'en démordrai pas; vous aurés un favori, & vous n'avés qu'à vous y préparer. (†)

E L I A N T E , *seule.*

Erasme! Erasme! vous êtes donc inconstant? Non. Dans le moment que ma raison vous condamne, mon cœur vous justifie. Je vous aime trop pour pouvoir vous trouver coupable. Vaine illusion! Hélas, nous excusons trop facilement ceux que nous voudrions voir innocens. Mais, Ciel! le voici.

(\*) Elle regarde autour d'elle.

(†) La Baronne sort.

SCENE



## S C E N E VII.

ELIANTE, ERASTE, (\*)

E L I A N T E , à part.

Dieu! Je vois à son air qu'il est perfide.

E R A S T E , à part.

Ma disgrâce est certaine.

E L I A N T E,

Il ne s'attendoit pas à me trouver ici.

E R A S T E.

Hier nos yeux se rencontroient déjà de loin.  
Aujourd'hui elle évite mes regards, elle parle tout  
bas.

E L I A N T E,

Ma présence l'embarasse. Son cœur lui fait des  
reproches. Effet ordinaire de l'ingratitude.

E R A S T E.

J'ai le sort d'un fâcheux. J'arrive mal à propos.  
Peut-être attend-elle mon rival. Ayons du moins  
la triste satisfaction de lui être importun.

ELIAN-

(\*) Qui entre d'un air triste & rêveur & s'éloigne  
d'Eliaute.



ELIANTE,

Peut-on changer en un jour ?

ERASTE.

Donnons-nous le plaisir de la confondre.

ELIANTE.

Voyons quel prétexte il pourra prendre pour se justifier.

ERASTE.

Commençons par feindre.

ELIANTE.

Diffimulons. (\*) Eh! Monsieur, vous voilà ?

ERASTE.

Mademoiselle ?

ELIANTE, d'un ton ironique.

Après m'avoir privée pendant un jour entier de votre présence, quel hazard me procure le bonheur de vous voir ?

ERASTE, feignant de vouloir sortir.

Pardon, Mademoiselle ! Je cherchois ici Eliante, mais ce n'est point vous. A cet air, à ce ton, à ce langage je ne reconnois point Eliante.

ELIANTE.

La visite sera courte à ce que je vois.

ERAS-

(\*) Eraste touffe.

E R A S T E. *piqué.*

Je crains qu'elle ne vous gêne : je ne m'aperçois que trop, que je suis incommode.

E L I A N T E.

Si à mon tour je ne reconnois pas Erasste, je reconnois du moins en vous le jeune Courtisan. Vous en prenés à merveille les maximes. Vous avés consacré sans doute la matinée à la toilette de quelque Beauté nouvelle. Une petite visite en passant suffit pour les anciennes connoissances. Après tout, rien n'est plus ennuiant que de voir toujours les mêmes visages. On a épuisé ce qu'on avoit à leur dire.

E R A S T E.

Prétexte ordinaire, discours bien étudié d'une volage qui veut rompre avec bienséance.

E L I A N T E.

Erasste, ménagés l'honnêteté de mes sentimens. Ne cherchez point à m'échapper par une réflexion capable de blesser ma délicatesse.

E R A S T E.

Est-ce blesser la délicatesse d'une Dame de cour que de lui supposer un peu de legereté? Je crois, qu'en ce moment même vous attendés compagnie, & que vous destinés ces précieux instans à un mortel plus fortuné que moi. Son bonheur me faisant juger de son mérite, je serai charmé de faire sa connoissance.

E L I A N T E.

Ne suffit-il donc pas, Monsieur, de me donner les preuves les plus fortes de votre inconstance; faut-il encore y ajouter l'outrage des soupçons?

E R A S T E.

Quoi, Mademoiselle? Est-ce moi qui ai des soupçons mal fondés? Est-ce moi qui suis inconstant? Sur quoi fondés-vous cet injuste reproche?

E L I A N T E.

Sur l'évidence . . . Mais, qu'est-ce qui peut de mon côté me faire paroître criminelle à vos yeux?

E R A S T E.

Vos procédés. Non contente de m'avoir effacé de votre cœur; vous y placés un rival heureux . . .

E L I A N T E.

Supposé que ces conjectures injurieuses fussent fondées, que vous importe? Je n'aurois donné qu'un cœur dont vous dédaignés la possession.

E R A S T E.

Moi Eliante!

E L I A N T E.

Oui, vous Monsieur. Je m'étois flattée en vain que vous n'imiteriez pas ces hommes à la mode qui mettent une vaine gloire à attacher tous les jours quelque cœur novice à leur char de triomphe.

ERASTE.

## E R A S T E.

Que vos crayons sont noirs ! & qu'ils peignent mal une ame comme la mienne ! Non , elle est animée de plus nobles sentimens. Un excès de fidelité est peut être sa plus grande foiblesse. Mais plus mon cœur aime , plus il sent vivement les traits de la jalousie.

## E L I A N T E.

Une pareille sensibilité est flatteuse pour celle qui fait l'objet d'un si tendre amour. Les Coquettes seules se plaignent de la jalousie de leurs amans ; les femmes qui aiment de bonne foi en sont charmées.

## E R A S T E.

Eliante ! si vous aviez conservé un reste de bonté pour moi , si vous m'étiez fidèle , mes inquiétudes & mes alarmes ne vous paroistroient donc pas criminelles ?

## E L I A N T E.

Eraсте ! si vous n'aviez pas changé , mon cœur goûteroit un repos dont il est privé . . . Mais que trouvez-vous de reprehensible dans ma conduite ?

## E R A S T E.

Mon père m'a plongé le poignard dans le sein , en me faisant confidence des dispositions peu favorables pour moi dans lesquelles il vous a trouvée , & votre mère a achevé de me desesperer.

## E L I A N T E.

Cessés de feindre. C'est de ma mère que je fais, combien vous avés fait paroître d'indifférence pour notre hymen.

## E R A S T E.

Quel fâcheux mystère est caché sous tant de faux rapports? Eliante, seroit-il possible que vous sentissiez encore pour moi ces tendres mouvemens que j'ai osé appercevoir en vous depuis notre première jeunesse, & qui ont toujours fait le seul bonheur de ma vie?

## E L I A N T E.

Si j'étois persuadée de votre fidélité, je ne ferois aucun scrupule de vous réitérer l'aveu de mes sentimens.

E R A S T E, *prenant sa main.*

Ah! donnez cette consolation à l'amant le plus tendre & le plus affligé.

E L I A N T E, *d'un ton doux.*

Erasle, faut-il vous dire, que vous êtes aimé?

E R A S T E, *se jettant à ses pieds.*

Généreuse Eliante, si mes injustes soupçons ont excité votre colère, la sincérité de mon repentir mérite la parden de cette offense. La douleur & la confusion me réduisent au silence, mais je ne quitterai point vos genoux que je n'aye obtenu ma grace, que vous n'ayies dit, Erasle, tout est pardonné.

ELI-

E L I A N T E , *le relevant.*

Est bien tout l'est cher Erasfe, tout est oublié.

E R A S T E.

Quel instant fortuné!

E L I A N T E , *lui donnant la main.*

En vous rendant mon cœur, assurés moi en échange qu'aucun événement fâcheux ne sera capable d'alterer désormais votre tendresse pour moi.

E R A S T E.

Je vous jure une fidélité éternelle. Tous les obstacles, tous les malheurs rassemblés n'empêcheront pas notre union.

E L I A N T E.

Mais d'où peut provenir l'opposition de nos parens?

E R A S T E.

Helas ! L'obéissance que je dois à mon père m'attache à ses volontés, autant que mon amour me lie à vous. Parens trop cruels, que vous nous préparés de pleurs ! Eliante, armons nous de constance, l'amour vaincra tous les obstacles.

SCENE



## S C E N E VIII.

ELIANTE, ERASTE, ARTEMI-  
SE, LE CHEVALIER, L'ABBE'  
P O M P O N.

A R T E M I S E.

**T**out ce que vous nous dites-là me paroîtroit in-  
croyable, Monsieur l'Abbé, si je ne l'appre-  
nois d'une bouche aussi respectable que la vôtre.

L' A B B E', *d'un ton emphatique.*

Hélas! Madame, je suis un pêcheur comme un  
autre; mais en faisant des efforts pour conserver  
mon ame pure au milieu d'un siècle pervers & des  
séductions de la Cour, je n'irai point inventer un  
Roman pour vous en imposer.

E R A S T E, *au Chevalier.*

Que nous veut Monsieur l'Abbé Pompon dans  
ce moment critique?

LE CHEVALIER, *à Eraste.*

Ce galant homme est instruit de vos amours &  
de vos desseins plus que vous ne croyés. Il est  
venu m'en faire confidence, sachant combien j'ai  
l'honneur d'être de vos amis, & mon zèle pour  
vos interets m'a engagé à le persuader de se ren-  
dre lui-même ici, pour vous parler & vous offrir  
son ministère.

ELI-

ELIANTE, *qui entend les derniers mots.*

Son Ministère ? Hélas , Monsieur, je l'en dispense. Quelle que soit ma tendresse pour Erasme & la rigueur de nos parens, je ne me déterminerai jamais à leur desobeir , à leur causer du chagrin, & encore moins à contracter un hymen clandestin par le ministère de Monsieur l'Abbé.

L' A B B É.

Mademoiselle, mes mains sont trop pures pour que je veuille les prêter à une action qui offenseroit le ciel & causeroit du scandale à toute la Cour : Un tout autre soin m'amène vers vous. Je ne viens point pour ferret, mais pour dissoudre des nœuds illégitimes.

E R A S T E.

Expliquez-vous, Monsieur ?

L' A B B É.

Daignés prêter attention à mes paroles. J'ai appris avec douleur, que malgré les prières que je ne cesse de faire pour le troupeau qui m'est confié, un certain Démon, très connu parmi nous sous le nom de Charbon d'impureté, s'est introduit dans cette Cour, & s'y est emparé de deux familles entières; que non content d'avoir allumé dans votre cœur & dans celui d'Erasme un amour mutuel & tout mondain, il a su triompher aussi de la chasteté de Madame la Baronne votre mere, en lui inspirant une passion véhémente pour ce meme Erasme votre amant; & qu'enfin il exerce son empire sur Monsieur le Vicomte son père qui est



est enflammé d'un desir charnel pour vous , & devient le Rival de son propre fils ; que Madame votre Mère a formé le dessein bizarre d'épouser votre amant , & que Monsieur le Vicomte veut vous enlever , Monsieur , l'objet de votre tendresse , pour la mettre dans son lit. . .

E L I A N T E.

Ah , cessés Monsieur. Dispensez - vous de m'apprendre une si funeste nouvelle. J'en avois déjà deviné la moitié.

E R A S T E.

Et moi l'autre. . . Vous m'en voyés au desespoir.

E L I A N T E.

Faut-il que je sois réduite à avouer en présence de M. l'Abbé la douleur mortelle que me cause la passion extraordinaire de nos parens ?

L' A B B E'.

Hélas ! L'Aiguillon de la chair peut-il blesser , peut-il envenimer à ce point une ame aussi pure que la vôtre ?

A R T E M I S E.

Ils me font pitié. Vos consolations , Monsieur l'Abbé , peuvent seules calmer le chagrin de ces amans infortunés , & vos conseils salutaires les conduire à bon port.

L' A B B E'.

L' A B B E'.

On ne fauroit extirper les passions tout à coup dans le cœur humain ; mais on y déracine, on éteint cette ivraie en la privant de ses suc's nourriciers. Refusés l'aliment à votre amour, & vous le verrez mourir.

E R A S T E.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

L' A B B E'.

Langage d'un amant & langage qui offense le Ciel ! C'est ce même Ciel qui m'inspire le conseil que je dois vous donner. La retraite est le seul parti qui vous convienne, Mademoiselle. Les murs sacrés d'un Couvent mettront à couvert votre innocence.

E L I A N T E.

Je saurai la conserver dans le monde, & le mérite en fera plus grand.

L' A B B E'.

Ne vous y fies pas. . . Et quant à vous, Monsieur, je crois qu'il conviendrait que vous affectassiez d'avoir conçu quelque inclination pour Madame la Baronne. Depuis que je dirige la conscience de mes ouailles, j'ai observé, que quand le Démon de l'amour s'est tapi dans le cœur d'une Dame surannée, rien ne peut l'en faire sortir. Le seul remède est de le flatter, de le caresser, & de l'expulser par de bonnes manières.

ERASTE.

## E R A S T E.

Enseignes-moi donc l'art de feindre , donne-moi une ame capable d'employer la ruse pour tromper.

## L' A B B E'.

Il n'est pas défendu d'employer une petite dissimulation pour opérer un grand bien. Tous nos Casuistes sont d'accord sur ce point.

## L E C H E V A L I E R.

Ne voilà-t-il pas de ses scrupules déplacés. Je n'ai jamais vu les gens à grands sentimens heureux. Un petit stratagème peut faire votre affaire aujourd'hui. Un homme raisonnable peut-il balancer en pareil cas ?

## E R A S T E.

Que je jouerai mal le rôle que vous me proposez !

## L E C H E V A L I E R.

Joués toujours. On ne fera pas si difficile. Les contre sens seront mis sur le compte de votre peu d'expérience, & à ce jeu les apprentifs réussissent mieux que les Maîtres.

## E L I A N T E.

Quelque ennemie que je sois de la dissimulation, je crois cependant, que si vous pouviez flatter le goût de ma mère, feindre quelque attachement pour elle & nous rendre heureux par cette complaisance, il n'y auroit rien de coupable dans une conduite dictée par la prudence. Mais dans toutes vos démarches ne me perdés jamais de vûe.

## E R A S T E.

Ces raisons, sage Eliante, triomphent de mes scrupules. Je me rends à vos conseils.

A R T E M I S E , *à part.*

Bon. Il donne dans le panneau. Voilà toujours autant de gagné.

L' A B B E' , *à Eliante.*

Mais vous, Mademoiselle, n'embrasserés-vous pas le parti du Couvent? La chair sera-t-elle toujours rebelle à mes exhortations?

## E L I A N T E.

La Cour même sera ma retraite. J'éviterai autant qu'il me sera possible de voir Eraste, aussi bien que son père, & j'attendrai du tems le succès de mes vœux.

F

L'ABBE'.

## 82 LE TABLEAU DE LA COUR COMEDIE.

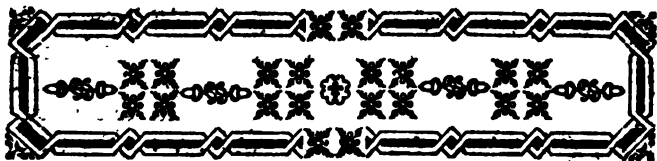
L' A B B E'.

Vase d'argile ! Roseau foible plié par les orages  
des passions ! Je vous servirai d'appui & de bou-  
clier. Je suivrai de l'œil toutes vos démarches,  
& je viendrai vous prêter un bras secourable au  
moment où je vous verrai broncher.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE IV.



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

ELIANTE, DUVALLOŃ,

*qui est suivi de quatre Laquais portant une corbeille.*

ELIANTE.

**L**aissés, laissés. Il ne me convient point d'accepter des présens de sa part.

DUVALLOŃ, *bas à Eliante.*

De grace, Mademoiselle, cachés mieux votre jeu, & laissés-moi m'acquitter de ma commission devant ces valets. (\*) . . . Madame, le Vicomte mon Maître, qui est épris de vos charmes tout puissants, m'a député vers vous en qualité de son Plénipotentiaire pour vous assurer de sa haute estime, pour vous demander une prompte entrevue & pour être le porteur de ces présens, qu'il vous offre comme des arrhes de sa tendresse. La lettre de créance dont je suis muni, (†) vous ex-  
pli-

(\*) Il contrefait l'Ambassadeur, tirant plusieurs révérences & mettant ensuite son Chapeau avec grace, après quoi il continue son discours.

(†) Il lui remet une grande Pancarte.

pliquera plus particulièrement les sentimens de Monseigneur & Maître. Quant à moi, Madame, il ne me reste qu'à désirer que ni ma personne, ni l'objet de ma mission ne vous soient desagréables, (\*) & que votre générosité . . .

E L I A N T E.

Je vous prie, Monsieur Duvalon, finissés cette harangue. Votre éloquence m'ennuie, (*à part*) autant que le sujet de l'Ambassade.

D U V A L L O N.

Mais Madame, daignés au moins jeter un regard favorable sur ce poulet.

E L I A N T E, *lit.*

Pour assiéger de votre cœur	Des bombes dont la force est
L'Inexpugnable citadelle,	telle
Duvalon mon bras droit fidèle	Qu'en embrasant votre froideur,
De mon amour l'Ambassadeur	J'espère à la place rebelle
Va vous lancer, Beauté cruelle	D'Aller attacher le Mineur.

D U V A L L O N.

Eh bien, ne voilà-t-il pas de la plus fine galanterie de la vieille Cour?

E L I A N T E.

J'y reconnois & l'ancien Militaire & le vieux Courtisan.

(\*) Il ôte le chapeau & le tend.

DU-

## D U V A L L O N.

Mais, ce n'est pas le tout. Permettéz que nous passions en revue les présens que Monseigneur le Vicomte vous destine.

E L I A N T E , *à part.*

Autre ennui auquel il faudra se prêter . . . Mais ne pourriés-vous pas me dire ce que cette corbeille contient ?

## D U V A L L O N.

Facilement Madame, puis qu'en voici l'inventaire . . . *il lit.* . . . Liste des effets dont M. le Vicomte fait donation à la Reine de son cœur, comme un hommage qu'il rend à ses charmes . . . Primo, Une grande & belle coëffure de point de la Reine, garnie de ruban feuille morte & or & parsemée de grenades & de perles. Cette pièce est fort précieuse à cause de son Antiquité, étant un *fidei-commis* de famille, & mérite d'être portée sans y faire de changement . . . 2. Une cassette artistement travaillée & qui renferme plus de cinquante préservatifs & autres remèdes desquels on s'est servi avec succès contre la peste qui ravagea le païs l'an de grace 1597 . . . 3. Un Écrin contenant plusieurs pierres précieuses de différente grosseur, prêtes à être taillées . . . 4. Une montre carrée de vermeil, fort grande & travaillée en bas relief . . . 5. Un bois de cerf à soixante cors, dont la bête a été tuée par M. le Vicomte dans son Parc, où il a la haute chasse . . . 6. Une Courte-pointe de Satin aurore sur laquelle est brodé son arbre Généalogique, selon les plus exactes règles du blazon: Meuble fort utile en ménage &



sous lequel Monsieur le Vicomte se flatte de créer une nombreuse famille , tous vrais enfans de qualité . . . 7 . . .

E L I A N T E,

Arrêtés, Duvallon , nous examinerons le reste à loisir. Faites, je vous prie, transporter toutes ces belles choses dans mon cabinet, car je n'ose-  
rois desobliger Monsieur le Vicomte par un refus.

DUVALLON , *d'un ton emphatique & faisant  
signe de la main aux Laquais.*

Vous pouvez maintenant partir en liberté. (\*)...  
Dieu merci nous voilà seuls.

E L I A N T E,

Votre Maître me tûe avec sa galanterie romanesque, ses vers & ses présens.

D U V A L L O N.

Ah, Mademoiselle, la galanterie & les présens sont de lui, mais pour les vers, peste, c'est bien un autre qui les a faits.

E L I A N T E,

Et qui en est l'Auteur ?

D U V A L L O N.

Entre nous soit dit, c'est le Seigneur Panurge,

E L I A N T E.

Comment, Panurge, le premier Bouffon de la Cour ?

D U-

(\*) *Les Laquais emportent la corbeille.*

## D U V A L L O N .

Lui-même ; & c'est son chef d'œuvre. Ah, Mademoiselle, si vous le connoissiez à fond, c'est un grand esprit. Il fait les plus jolis tours du monde. Il se bat quelquefois contre l'ours blanc de Monseigneur. Il peut boire un fœu de vin dans un seul repas, & manger à proportion. Rien n'est plus plaisant que de lui voir faire le loup-garou & jouer de la gibecière. Souvent d'un seul mot il terrasse les courtisans les plus madrés & tout cela amuse Monseigneur, on ne peut pas mieux. C'est une vraie ressource pour son Altesse.

## E L I A N T E .

Voilà en effet des talens admirables, & des plaisanteries dignes de faire l'amusement d'un grand Prince . . . Mais encore un coup, Monsieur Duval lon allés reporter à votre Maître ses présens & ses vers. Vous savez que j'ai autant de répugnance pour lui que de tendresse pour son fils. Vous êtes instruit de tout, & votre bon cœur vous attache à nos intérêts.

## D U V A L L O N .

C'est précisément pour cette raison que je vous conseille de les garder. Ne contrariés jamais les caprices d'un homme agé. Il est inflexible si vous le heurtés de front, & se plie à votre gré si vous avés l'adresse de gagner du tems. L'amour d'un vieillard est précisément un feu de paille, qui s'éteint bientôt faute de vraie nourriture. Je connois d'ailleurs mon Maître. Idolâtre de la faveur de son Prince, il est capable de lui sacrifier tou-

tes ses passions, & pour peu qu'Erafte trouve moyen de parler au Ministre, & de le faire entrer dans ses vuës, un mot de fa part arrangera tout au gré de vos défirs,

E L I A N T E.

Vous parlés comme un Oracle.

D U V A L L O N.

Oh, Dame, j'ai blanchi à la Cour & j'ai appris à en connoître le manège. Gens de mon métier ne font pas auffi fimples qu'on les croit.

E L I A N T E.

Mais que dira M. l'Abbé, à qui je viens de promettre que j'éviterai M<sup>r</sup>. le Vicomte?

D U V A L L O N.

M. l'Abbé Pompon? Je fai qu'il s'est auffi déjà intrigué dans cette affaire. Mais fiés - vous y! C'est l'organe d'Artemife & du Chevalier, vos plus grand ennemis. Je connois leurs vuës & je découvre leurs menées. J'ai porté Erafte fur mes bras, & je l'aimerai toute ma vie. Je vais dès ce pas lui dire tout ce que je fai.

E L I A N T E.

Je fuis charmée de trouver tant de fageffe & de vertu dans l'ame d'un ancien Domestique. Que d'obligations ne vous ai-je point?

D U V A L L O N.

J'entends touffer de loin M. le Vicomte. Il veut vous faire une vifite. Je profiterai de ce tems  
pour

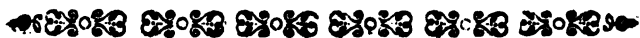
pour reveler tout à Eraſte, & lui donner des conſeils. Pour vous Mademoiſelle, faites vous quelque effort, & feignés, je vous en conjure, de prêter l'oreille aux tendres propoſitions de mon vieux Maître.

## E L I A N T E.

Il faut, malgré que j'en aye m'entendre à vos conſeils. Je n'ai pas le tems d'imaginer moi-même des expediens.

## D U V A L L O N.

Je vois déjà mon vieux Maître qui s'approche armé de toute ſa galanterie. Il a mis ſon rouge & ſes mouches. Je me ſauve pour travailler à vos interets.



## S C E N E . I I.

ELIANTE, LE VICOMTE, *fort ajuſté.*

LE VICOMTE, *riant.*

Je lis dans vos yeux, ma Reine, que mon fort eſt digne d'envie.

## E L I A N T E.

Je ſuis forcée, malgré moi, de vous témoigner  
... que je ne vous hais point.

F 5 . . . . . L E

## LE VICOMTE.

Vous m'aimés plus que vous ne pensés. Je l'ai bien prédit, & j'aurois parié ma noblesse, que, toutes réflexions faites, votre indifférence ne tiendrait pas contre mon artillerie.

## ELIANTE.

Les bontés dont votre Excellence m'honore . . .

## LE VICOMTE.

De grace, ma belle Enfant, épargnés le mot d'Excellence. (\*) Grace à Dieu ce titre m'est dû, & j'y suis tellement accoutumé que dans toute autre bouche que la vôtre, le ~~vous~~ auroit un son bien plat à mes oreilles ; mais je dois m'attendre à des Epithetes plus douces de la part de ma chere Eliante.

## ELIANTE.

Il m'en coûte pour oublier les égards qui vous font dus.

## LE VICOMTE.

Timidité ravissante que celle d'une jeune & tendre beauté qui va être à nous !

## ELIANTE.

Auprès d'une Personne de votre rang & de votre mérite, il est difficile de convertir les noms qui doivent marquer le respect, en termes qui expriment la tendresse. Avec un jeune homme tel qu'Erasme ou se met plus à son aise.

LE

(\*) Il se bouffit.

## L E V I C O M T E.

Ah! Mademoiselle! en m'épousant vous goûterés néanmoins un bonheur bien plus pur que celui dont vous jouiriez avec un mari si jeune!

E L I A N T E.

Hélas! je l'ignore.

L E V I C O M T E.

Avant les nûces il vous aimera, il vous obsèdera jusqu'à la fatigue. Les premiers jours du mariage, où la nouveauté du titre d'Epoux flate, les caresses iront leur train; mais bientôt il pensera que l'amour conjugal est sifflé par la bonne compagnie, que pour en éviter le ridicule il faut s'attacher à quelque autre Dame; ce nouvel engagement l'éloignera de vous, & par raison de bienséance, votre mariage deviendra froid, pour ne pas dire, infortuné.

E L I A N T E.

A ce portrait je reconnois un mariage de cour, & c'est pour cette raison . . .

L E V I C O M T E , *l'interrompant.*

Ah! vous ne risqués rien en donnant votre main à un Courtisan tel que moi. Je suis une exception vivante de la règle.

E L I A N T E , *à part.*

De la règle du bon sens . . . *au Vicomte* . . . Je ne doute point que par les bonnes manières qui vous sont si naturelles, vous ne tachiez de me rendre heureuse.

L E

## LE VICOMTE.

Que cela est dit merveilleusement, divine Eliante, & que notre union sera douce ! Quel plaisir n'aurons nous pas à élever nos enfans , pourvû que le Ciel nous en donne ! Si nos fils me ressemblent, ils seront meilleurs Courtisans qu'Erasme, je vous en reponds.

## ELIANTE.

Mais Monsieur, je ne vois pas que notre mariage soit entièrement réglé.

LE VICOMTE , *à part.*

Je crois qu'elle commence à s'impatientser , à languir . . . bon signe ! . . . *à Eliante* . . . Mon petit ange il n'y manque que votre consentement.

## ELIANTE.

Avés vous donc obtenu celui de ma Mère ?

## LE VICOMTE.

Si j'étois aussi sûr de votre cœur que je le suis de l'agrément de Madame la Baronne, je me croirois le plus heureux mortel de la terre. Elle sera enchantée d'une Alliance qui va réunir deux maisons aussi puissantes que les nôtres ; & cette union sera cimentée par nos tendres caresses. C'est une Dame qui connoit ses interets & la Cour. Je vais lui faire la demande dans les formes. Il ne faut jamais manquer au Cérémonial . . . Au reste j'ai osé vous envoyer quelques bagatelles . . .

ELI-

E L I A N T E.

Souffrés Monsieur, que je vous en temoigne ma reconnoissance.

L E V I C O M T E.

Cela n'en vaut pas la peine. Ce ne sont que les avant coureurs des présens que je vous destine. Permettés que j'y ajoute cette bague.

E L I A N T E,  
*embarrassée & regardant la bague.*

Elle est belle . . . C'est un brillant de la première eau.

L E V I C O M T E.

Vos yeux, ma Reine, sont mille fois plus brillans. Ils rallument en moi tout le feu de la jeunesse. C'est comme si je n'avois que trente ans. De grace ne laissés pas bruler en vain une si belle flâme. Acceptés cette bague, & qu'elle soit le sceau de notre hymen.

E L I A N T E , à part.

Il faut finir ce que j'ai commencé & continuer à feindre, puis qu'on le veut, mais je crains que cette Comédie n'ait des suites facheuses . . . *au Vicomte* . . . J'accepte la bague par ce que je n'ai rien à vous refuser, mais sans m'engager par là, & à condition Monsieur, que vous ne presserés pas la conclusion de notre mariage. Après ce que je viens de faire, je ne puis pas même soutenir votre présence. (\*)

L E

(\*) *Elle veut s'en aller.*



LE VICOMTE, *l'arrêtant.*

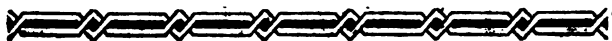
Un petit baiser, ma Divine, à compte des milliers que l'hymen me destine.

ELIANTE.

Arretés Monsieur le Vicomte, votre ardeur vous emporte. (\*)

LE VICOMTE, *seul.*

O pudeur adorable! Par ma foi, celle fille est un chef d'œuvre de la Nature. Qu'il fera beau la voir dans mes bras!



### SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE.

Ah! voici notre Chevalier. D'où venés-vous, mon cher?

LE CHEVALIER.

Pouvés-vous me faire une pareille question? ... De l'Antichambre.

LE VICOMTE.

A cette noble assiduité je reconnois mon parent. Embrassés-moi, digne Ami . . . C'est une belle chose que l'Antichambre! Une école de politesse.

LE

(\*) Elle sort.

## L E C H E V A L I E R.

Oui, mais aussi un tribunal sévère, où les foiblesses & les ridicules des humains sont examinés & condamnés sans appel.

## L E V I C O M T E.

En rapportés-vous quelque nouvelle importante?

## L E C H E V A L I E R.

Plusieurs. Il est arrivé un étranger dont on vante beaucoup l'esprit, la figure & les manières. On craint qu'il ne parvienne à se faire connoître du Prince, à l'amuser, & à lui plaire.

## L E V I C O M T E.

Diable! un Etranger! Un homme pareil pourroit se trouver tôt ou tard dans notre chemin & nous nuire,

## L E C H E V A L I E R.

Un courtisan doit prévoir les malheurs de loin, & les prévenir. Comme il n'y a guère de mortel au monde qui n'ait quelque côté foible, il ne s'agit que de le découvrir, & de l'exposer au grand jour. Le défaut le plus léger suffit pour donner le plus grand ridicule lorsqu'il est adroitement relevé. Je ferai bientôt connoissance avec ce nouveau débarqué, & vous verrez beau jeu. Veuille le Ciel qu'il ait quelque travers!

## L E V I C O M T E.

Je m'en rapporte bien à vous, mon aimable Chevalier. Mais y a-t-il encore quelque autre nouvelle?

L E

LE CHEVALIER.

Il en court une fort étrange sur votre fujet.

LE VICOMTE.

Sur mon fujet? Comment?

LE CHEVALIER.

On dit . . . ma foi j'ai honte de vous en parler . . . On dit que vous vous mariés.

LE VICOMTE.

Eh, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Mais voyés donc.

LE CHEVALIER.

Quoi? à votre âge! se marier!

LE VICOMTE.

Comment, à mon âge! C'est l'âge où tout homme raisonnable devroit prendre ce parti, où la maturité de l'esprit nous rend capables de faire un choix sensé.

LE CHEVALIER.

Le mariage n'est pas, je pense, une affaire uniquement d'esprit.

LE VICOMTE.

Je vous entends: mais sâchés que je me porte bien &amp; que je n'ai point ruiné ma santé par une vie libertine, telle qu'en mènent les jeunes gens d'aujourd'hui.

LE

## LE CHEVALIER.

Encor, si vous aviez jetté les yeux sur quelque ancienne Douairière passée, mais on dit que c'est Eliante.

## LE VICOMTE.

On dit bien. C'est une jeune plante que je veux cultiver de ma main. Mon fils avoit levé le lièvre, il le couchoit en joue, & zeste je l'ai pris, moi.

## LE CHEVALIER.

Mais, mon cher Papa, que dira la Cour?

## LE VICOMTE.

Que m'importe? Agissés bien, agissés mal, la Cour y trouve toujours à redire.

## LE CHEVALIER.

Voilà un blasphème que j'entends sortir pour la première fois de votre bouche. En qualité de parent & de serviteur, souffrés que je vous prédise les maux que vous vous préparés.

## LE VICOMTE.

Je vous vois venir. Mais, comme homme de cour, vous saurés du moins dorer la pilule.

## LE CHEVALIER.

D'abord vous favés que le proverbe dit,

Un vieux époux de femme de vingt ans  
Ne manque point ni d'amis ni d'enfans.

Je ne sai si je m'explique?

G

LE

## LE VICOMTE.

Je vous comprends si bien que je vous tiens quitte de tous les autres argumens. Un regard de la tendre & fidele Eliante les détruit tous. Je vole vers elle pour calmer les inquietudes que votre Rhétorique me donne. (*Il sort*)

LE CHEVALIER, *seul*.

Elle vous en donnera encore bien d'autres, Monsieur le Vicomte. Je vous connois trop. Vous êtes flatté d'avoir une grande considération à la Cour. On vous prendra par votre foible, on vous accablera de railleries. Les mariages les mieux assortis fournissent matière à gloser : que ne font pas les ridicules !



## SCENE IV.

LE CHEVALIER, ERASTE,  
DUVALLON.

ERASTE,  
*qui a entendu les dernières paroles du Chevalier.*

**E**t pourquoi donc, Chevalier, m'encouragez-vous à affecter de l'amour pour la Baronne ?

LE CHEVALIER.

Vous ai-je jamais conseillé de l'épouser ? Je suis trop de vos amis.

D U

DUVALLON, *d'un ton ironique.*

Quel bonheur d'en avoir de si sincères à la Cour!

LE CHEVALIER.

Mais si vous ne flatés pas sa passion, vous en ferés une cruelle ennemie & adieu vos desseins sur sa fille.

ERASTE.

Hélas!

DUVALLON.

C'est précisément ce que je viens de dire à Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous êtes donc aussi de mon avis, Monsieur Duvallon?

DUVALLON.

Il m'est bien glorieux que mes idées se rencontrent avec celles d'un Seigneur de la Cour aussi clair voyant.

LE CHEVALIER.

Vous me flatés. Mais, Moncher Duvallon, il y a long tems que vous vivés aussi à la Cour, vous en connoissés la carté, vous savés que les Dames ne s'y piquent pas d'une constance éternelle en amour . . .

DUVALLON.

Fi donc. La constance est une vertu roturière.

G 2

LE

## LE CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle Eliante a donc une façon de penser tout à fait noble à cet égard.

## ERASTE.

Eliante! Comment donc?

## LE CHEVALIER.

Ce n'est pas, moncher Ami, pour vous mettre martel en tête que je vais vous rendre compte d'une Scene entre elle & Monsieur votre père, dont je viens d'être témoin, & qui vraisemblablement ne vous auroit pas amusé si vous aviez été aux écoutes à ma place. Je vous suis trop attaché pour souffrir que vous en foyés la dupe.

ERASTE, *inquiét.*

Expliqués-vous, Chevalier?

## LE CHEVALIER.

Non contente de prêter l'oreille aux douceurs les moins équivoques de M. le Vicomte, elle y a répondu sur un ton qui sembloit promettre au bon homme l'accomplissement de ses vœux & de ses esperances.

DUVALLON, *bas à Eraste.*

Tranquiliſés vous: c'est l'effet de mes exhortations.

## LE CHEVALIER.

Enfin, soit dit entre nous, elle a accepté une bague de sa part.

## ERASTE.

E R A S T E.

Une bague ! Oh, c'en est trop !

L E C H E V A L I E R.

C'est bien à regret que je me vois forcé de vous communiquer une découverte si fatale à votre repos. Mais vous voyés la force de mon amitié.

D U V A L L O N, *bas à Eraste.*

Feignés d'en être allarmé, pour cause.

E R A S T E,

Vous me voyés dans une inquiétude cruelle. Mais, Chevalier, n'avez vous pas trouvé encore l'occasion de parler à mon père ?

L E C H E V A L I E R.

Oui, tout à l'heure ; & je crois avoir donné une furieuse secousse à son projet amoureux : au moins m'a-t-il quitté d'un air si consterné que vous l'eussiez pris pour un Courtisan qui vient d'avaler une mercuriale de la part de son maître.

E R A S T E.

Je le plains. S'il vouloit donc ouvrir les yeux sur sa foiblesse !

D U V A L L O N.

En voici bien d'une autre. J'appерçois la Baronne. C'est elle que je crains le plus. L'amour tient dans le cœur d'une Dame surannée comme la rouille dans une vieille carabine. Allons ferme, Monsieur, soutenés le choc.

G 3

SCENE





## S C E N E , V.

LA BARONNE, *fort parée*, ERASTE,  
LE CHEVALIER, DUVALLOIN. (\*)

L A B A R O N N E,  
*les saluant d'un air affectueux.*

Messieurs, je suis votre servante . . . Comment se porte Erasste depuis tantot ?

E R A S T E.

Fort bien, Madame, & tout prêt à vous rendre mes hommages.

L A B A R O N N E.

Oui, de ces hommages communs que vous autres méchans petits hommes rendés à tout le beau-sexe. Je n'aime point à être confonduë dans la foule.

L E C H E V A L I E R.

Ah Madame, tout homme de bon sens vous en exceptera.

L A B A R O N N E.

Vous êtes bien poli, Monsieur le Chevalier, mais j'ai mes raisons pour lui faire ce reproche.

ERASTE.

(\*) Erasste & le Chevalier s'avancent vers la Baronne & lui font des reverences respectueuses.

E R A S T E.

A moi, Madame, un reproche? Et par quoi le méritai-je?

L A B A R O N N E.

Petit volage, vous en contés à plus d'une belle.

E R A S T E.

A plus d'une belle? Vous vous trompés Madame.

L A B A R O N N E.

Non; on dit que vous voulés cueillir une orange à peine mure, qu'il ne tient qu'à vous d'avoir l'orange, mais que vous le refusés.

E R A S T E.

Je ne comprends rien à votre comparaison.

L A B A R O N N E.

Vous faut-il mettre le nez dessus? Quel novice! Préfererés-vous une fille jeune & volage à une tendre mère? Cet aveu me fait rougir (\*).

E R A S T E.

Quoi, Madame, vous auriez dit que mon cœur est épris d'Eliante?

D U V A L L O N, *le tirant par l'habit.*

Monsieur, vous gâtes tout.

(\*) Elle met son éventail devant les yeux.

## LA BARONNE.

Où, petit Papillon, on m'assure que vous caressés toutes les fleurs; mais vous avez le goût dépravé. Vous vous attachez à un petit bouton de rose. Ce ne sont que les fleurs épanouies qui fournissent les sucs épurés.

## ERASTE.

Nouvelle énigme pour moi.

## LA BARONNE.

La bienséance m'empêche de m'expliquer plus clairement. Il faudra vous envoyer à l'école.

## ERASTE.

J'aimerois bien Madame, à m'instruire dans une école telle que la vôtre.

## LA BARONNE, à part.

Il faut enhardir ces jeunes gens. C'est le fort ordinaire d'une femme qui a vécu. à Eraste . . . Vous ne sentez donc aucune répugnance à mettre votre éducation entre mes mains, vous me promettez de la docilité, de l'attachement, de . . .

nom emp sib no ERASTE.

Plus que cela.

## LA BARONNE.

Plus que cela! O Ciel! Il ne reste donc plus que l'amour.

ERASTE.

ERASTE, *à part.*

Mon cœur me dit que je ne dois pas la tromper, mais la présence de mes guides m'empêche de reculer. Je ne puis posséder Eliante qu'à ce prix!

LA BARONNE.

Que dites-vous? votre timidité vous fait parler trop bas. J'ai l'oreille un peu dure, & dans une affaire comme celle-ci, le trop de modestie ne mène à rien.

ERASTE, *à part.*

On me fait violence! . . . *à la Baronne* . . . Je disois à peu près . . .

LA BARONNE.

Cet à peu près ne vaut rien.

ERASTE.

Je disois donc . . . Madame . . . que je sens . . . que mon cœur est susceptible d'amour & de tendresse . . .

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Pour moi! Bon; voilà comme il faut parler . . . Cet aveu ingénû a fait rougir le petit homme, mais la rougeur lui sied bien. Il a un tein de lis & de roses.

ERASTE, *à part.*

Je joue ici un sot personnage.

L A B A R O N N E.

Je vous crois trop sincère pour vouloir me tromper.

E R A S T E.

La seule pensée en seroit criminelle. Si je vous aime Madame, l'hymen seul pourra rendre cet amour excusable.

L A B A R O N N E.

Oui, quand vous saurez ce que je vauz, vous m'aimerez passionément. Une femme de mon âge est si reconnoissante de tout ce qu'un jeune mari fait pour elle, & cette reconnoissance est si animée . . .

E R A S T E.

Je ferai les plus grands efforts pour donner de la vivacité à mes sentimens, & vous témoigner toute ma vie . . .

L A B A R O N N E, *tirant son portrait.*

T'enés, mon cher Erasme, acceptés mon portrait. Je me flatte qu'il vous fera plaisir. Voilà précisément comme j'étois faite autrefois. A quelques petits agrémens accessloires près, je n'ai pas beaucoup changé. Tout l'essentiel y est encore.

E R A S T E, *lui baise la main,  
qu'elle lui passe sur la joue.*

Je vous rends mille graces de ce présent magnifique.

L A B A R O N N E.

C'est un vrai fatin que sa peau.

L E

LE CHEVALIER, *à part.*

Il est tems que je commence à arrêter ces folles amours, dont les progrès pourroient aller au delà de mon but . . . *à la Baronne* . . . Voilà donc un mariage réglé?

LA BARONNE.

Mais vraiment. J'espère que personne n'y mettra obstacle.

LE CHEVALIER, *riant.*

Mais sur ce pié là, Mademoiselle votre fille aura désormais à la Cour le rang sur Madame sa Mère.

LA BARONNE, *inquiète.*

Et pourquoi cela Chevalier? Expliqués-vous.

LE CHEVALIER.

Ignorés-vous donc qu'Eliante s'est promise en secrêt avec le vieux Vicomte?

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Quelle témérité! Ma fille s'est promise à mon inscû? C'est un Monstre.

LE CHEVALIER.

Il y a dequoi frémir, quand on pense aux suites funestes qui resulteront de ce double mariage.

LA

LA BARONNE , *révante.*

Oui . . . ma fille me joue là un tour cruel ;  
mais un couvent me vengera.

LE CHEVALIER.

Remède après coup !

LA BARONNE.

Messieurs, de grace , retirés-vous pour un instant. J'ai besoin d'un peu de solitude pour rappeler mes sens égarés & pour réfléchir à ma vengeance.

ERASTE.

Adieu donc , Madame.

LA BARONNE.

Eraсте revenés bientôt ; pour cause . . . (\*) . . .  
Si je pouvois trouver Artemise . . . Mais , la voici.



## SCENE VI.

LA BARONNE , ARTEMISE.

LA BARONNE.

**V**ous ne pouviés arriver plus à propos , ma chere Amie. Vous savés qu'Eraсте aimoit ma fille,

(\*) *Eraсте , Le Chevalier & Duvallon sortent.*

filles, mais la raison lui est venuë, & c'est pour moi qu'il soupire maintenant. Mais vous ne savés pas, que les delices que l'amour me prepare sont empoisonnés par Eliante.

A R T E M I S E.

Oui, je sai tout. Le Vicomte s'est promis avec Eliante. Cette aventure est deja dans la bouche de plus de cent personnes. Pour l'amour de votre reputation, empechés que la chose n'aille plus loin.

L A B A R O N N E.

Comment faire pour cela?

A R T E M I S E.

Rompre les deux mariages. Jamais les maisons de Haute-source & de Boufcaraffe ne doivent être unies par l'hymen.

L A B A R O N N E.

Ma chere Artemise, je n'ai pas besoin de Gouvernante. Votre proposition n'est point acceptable.

A R T E M I S E.

Sacrifiés donc votre gloire, votre rang & votre fortune à cette nouvelle passion. Enfoncés-vous dans les procès, ruïnés-vous mutuellement. Si une fois la justice se mêle de vos affaires, adieu votre repos & vos biens.

L A B A R O N N E.

Que vous me causés de tourmens! Mais je vois notre aumonier. Ses consolations pourront porter le calme dans mon esprit.

SCENE





## S C E N E VII.

LA BARONNE, ARTEMISE,  
L'ABBE' POMPON.

L' A B B E'.

Que la paix de l'ame & la fanté du corps vous  
accompagnent sans cesse.

L A B A R O N N E.

Soyés le bien venû M. l'Abbé. Que votre pré-  
sence m'est bien agréable en ce moment!

L' A B B E'.

Hélas ! la charge des ames des gens de cour  
est une charge bien pénible. Comme bon Pa-  
steur je revois souvent mon troupeau , je visite  
mes oûailles, & je leur donne de tems en tems  
un coup de houlette.

L A B A R O N N E.

Vous avés perdu un peu de cet embonpoint ,  
de cet air de prospérité qui vous alloit si bien.

L' A B B E'.

Les jeûnes & les veilles fatiguent le corps. Je  
donne peu de soin à entretenir cette machine vile  
& périssable, mais je cherche à nourrir mon esprit.

ARTE-

## A R T E M I S E.

On dit que vous passés beaucoup d'heures en méditations.

L' A B B E'.

Même en contemplation & en extase. C'est dans ces momens que j'ai quelquefois des visions qui me servent à remettre dans le bon chemin des brebis égarées. Cette nuit, par exemple, il m'est arrivé quelque chose de singulier, & c'est en partie ce qui m'amène auprès de vous, Madame.

L A B A R O N N E.

Vous m'effrayés, M. l'Abbé. Racontés - moi, de grace, cette singularité.

L' A B B E'.

M'étant levé selon ma coutume entre minuit & une heure pour vaquer à des devoirs pieux, j'entendis par trois fois une voix qui me cria: *Abbé Pompon, Apôtre de la Cour!*

A R T E M I S E.

O Ciel! Ne crûtes-vous pas que c'étoit un Démon qui venoit vous emporter?

L' A B B E'.

Une conscience aussi pure que la mienne n'est pas si craintive (\*). Je levai mes yeux, & je crus voir devant moi le fantôme de feu Monsieur votre Epoux.

L A

(\*) *A la Baronne.*

A R T E M I S E.

Monsieur l'Abbé met de l'onction dans tout ce qu'il dit.

L A B A R O N N E.

Je voudrois qu'il eût gardé son onction pour une meilleure occasion. Il semble que les morts & les vivans , m'envient le bonheur d'épouser le plus charmant petit-homme du monde.

U N L A Q U A I S, *entre.*

Mes Dames, on a servi la Collation.

L A B A R O N N E.

Allons goûter Mademoiselle, par desespoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE V.



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, ERASTE,  
ARTEMISE.

LA BARONNE.

**V**ous le voyés, moncher Eraste, pour peu que nous tardions à conclure notre hymen, la Cour & l'Enfer même s'en melera pour y porter obstacle. Il faut donc prendre toat à l'heure votre plus bel équipage, & aller par toute la ville notifier à nos parens, à nos amis & aux personnes en place, cette heureuse union.

ERASTE, *embarrassé.*

Mais . . . Madame . . . je pense à faire la liste . . . Cela est-il d'une nécessité si indispensable?

LA BARONNE.

Oui, mon cher. C'est un usage dû à la politesse de la vieille Cour, & dont il ne faut pas se départir.

H 2

ERASTE.

## E R A S T E.

La vieille Cour se livroit trop, ce me semble, à ces politesses froides & gênantes qui ne semblent être fondées que sur l'habitude.

## L A B A R O N N E.

Vous me paroissés un peu indolent sur l'article de notre mariage. J'ai quelque sujet de plainte à cet égard. Mon premier mari étoit avant les nœces d'une assiduité charmante. Il ne me quittoit point pendant le jour, & la nuit il soupiroit sous mes fenêtres. Ces soupirs étoient accompagnés d'une belle Sérénade. Ah! cela étoit édifiant.

## A R T E M I S E.

Mais Madame vous parlez toujours de votre mariage comme d'une chose assurée, & vous oubliez que l'engagement de votre fille peut rompre tous vos desseins.

## L A B A R O N N E.

Je cherche à m'étourdir là dessus. C'est ce que j'y puis de mieux; j'ai cependant, fait ordonner à ma fille de se rendre ici. Je vais lui chanter sa gamè comme il faut.

## E R A S T E.

De grâces Madame, ne la maltraitez pas. Je voudrais lui éviter ce chagrin.

## L A B A R O N N E.

Elle m'en donne de bien plus cuifants. L'unique consolation qui me reste c'est vous, mon aimable Eraste. Si vous êtes toujours tendre & fidèle, il me fera deus de souffrir pour vous. (\*)



## S C E N E II.

LA BARONNE, ERASTE, ARTEMISE,  
LE VICOMTE, ELIANTE.

LE VICOMTE,

*au fond du théâtre, tenant la main d'Eliante;*

Que vois-je? Eraste lui baise la main sans qu'elle s'en défende. Elle paroît même y prendre plaisir. (†) Madame que veut dire ceci? En vérité vous avés trop de bontés pour mon fils. Je vous en demande mille pardons. La jeunesse est audacieuse. Il s'oublie,

L A B A R O N N E.

Nullement, Monsieur le Vicomte, nullement. Si vous appellés cela s'oublier, je prévois qu'il s'oubliera bien plus encore.

L E

(\*) La Baronne lui tend amoureusement la main, qu'Eraste baise d'un air respectueux. Au même instant le Vicomte paroît avec Eliante.

(†) Il s'avance vers la Baronne.

## LE VICOMTE

Quelle énigme est ceci?

LA BARONNE.

Une énigme facile à deviner. Votre fils m'a  
dore; il m'a proposé le mariage; je l'épouse.

LE VICOMTE.

Je suis pectifié . . . Madame! avec le profond  
respect que je vous dois , cela est impossible, de  
toute impossibilité. Jamais je ne pourrai donner  
mon consentement à cet hymen.

LA BARONNE,

*piquée & ironiquement.*

Il est des gens qui croient avoir le privilège ex-  
clusif de séduire les enfans d'autrui.

LE VICOMTE.

J'ignore ce que vous prétendés dire par le mot  
de séduire, mais sur votre réflexion peut porter.

LA BARONNE, *vivement.*

Monsieur le Vicomte! on fait de vos nouvelles.  
Ne venez-vous pas de contracter un engagement  
clandestin avec ma fille? Mais laissez moi faire,  
je saurai rompre toutes vos mesures.

LA

LE VICOMTE.

De grace, Madame, modérez vous. N'oubli-  
ons jamais que nous sommes gens de cour, & que  
notre langage doit répondre à notre état.

LA

## L A B A R O N N E .

Il est vrai, Votre Excellence; mais les mots ne font pas de trop pour dire les choses. Comment pouvez-vous justifier l'action d'avoir ainsi suborné ma fille?

## L E V I C O M T E .

Encore une expression choquante! Nous étions venus, Mademoiselle votre fille & moi, pour demander votre agrément & votre benediction.

## L A B A R O N N E .

Mon agrément! ma benediction! Ah, j'aime-  
rois mieux mourir . . .

## L E V I C O M T E .

Rien ne peut donc fléchir votre couroux?

## L A B A R O N N E .

Non.

## L E V I C O M T E .

En ce cas souffrés, Madame, que je vous déclare à mon tour, que je désapprouve souverainement les liaisons que mon fils vient de contracter avec vous, que vos promesses de mariage sont nulles, & que je lui défends de certaines familiarités indécentes . . .

## L A B A R O N N E .

Vous abasourdiés le petit homme . . . à Elian-  
te . . . Quant à vous ma fille, je saurai vous faire ressentir toute mon indignation. Vous êtes donc bien pressée. Les rides d'un amant ne sont pas fort propres à justifier le choix qu'on en fait.



## LE VICOMTE.

J'ai bien d'autres reproches à faire à Eraste ? Il est mon fils unique , il devrait perpétuer ma race , & le voilà qui m'en ôte tout espoir , qui va laisser éteindre une ancienne Maison , si je n'en prends le soin moi-même.

## LA BARONNE.

La société y perdra beaucoup.

## LE VICOMTE.

Orça Eraste , raisonnons. Je vais tâcher de vous tirer de votre égarement par des arguments solides . . .

ERASTE , *l'interrompant.*

Mon père , avant de parler , daignés m'accorder un moment d'audience. Permettéz que je justifie ma conduite.

## LE VICOMTE.

Eraste , le devoir réduit un fils au silence , quand son père lui parle,

## ERASTE.

Cette raison m'engage à vous faire remarquer que vous allés être demain mon Gendre , & que je puis sans blesser le respect qui vous est dû , anticiper de vingt-quatre heures les droits de Beau-père.

## LE VICOMTE.

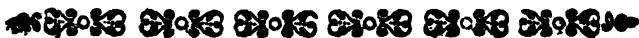
Il a morbleu raison. Il est aujourd'hui mon fils & demain je l'appellerai Monsieur mon père. Il est vrai que cela seroit fort ridicule, AR-

## A R T E M I S E.

Et vous Madame, par la même raison, en épousant Erasme, vous donnerés non seulement à votre fille l'autorité d'une Belle mère sur vous; mais l'étiquette veut aussi que vous cédies le pas à la Cour à l'Épouse de Monsieur le Vicomte.

## L A B A R O N N E.

Oh, cela ne se peut point. Nous parlerons au Grand Maître des Cérémonies. C'est le premier homme de l'Europe pour décider ces points importants.



## S C E N E III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.  
LE CHEVALIER, L'ABBÉ POMPON.

## L E C H E V A L I E R.

Eh bien! ne l'avois-je pas prédit? Votre mariage a éclaté; la Cour en retentit. J'en prends à témoin M. l'Abbé que voilà,

## L' A B B É,

Oui, il me revient de tout côté, que les desirs terrestres & charnels qui sont si communs chez les Enfants du Siècle, ont aussi répandu leur venin dans le cœur de Votre Excellence, ainsi que dans

H 5

celui

celui de Madame la Baronne, de manière que l'un & l'autre vous ayez une tentation de vous unir avec ces jeunes personnes ici présentes.

LE VICOMTE.

Mais, qu'en dit-on, l'approuve-t-on ?

LE CHEVALIER.

L'approuver ? Eh , vous n'y pensés pas. Cette aventure est peinte des couleurs les plus noires. On l'affaïsonne de mille traits qui en rendent le récit comique, & les suites fâcheuses.

L'ABBÉ.

Je suis déjà venu tantôt porter la trompette de mon ministère dans le cœur de Madame ; je lui ai rendu compte de l'apparition que j'ai eue à ce sujet ; je l'ai exhortée, j'ai tâché de la détourner, mais en vain, elle a régrimé contre l'aiguillon ..

LA BARONNE , *l'interrompant.*

Monsieur l'Abbé a de singulières expressions.

L'ABBÉ , *poursuit.*

Mais sachant que l'Esprit immonde & perturbateur s'est introduit dans cette famille pour y semer le trouble & la desunion, mon zèle m'a engagé à m'acheminer de nouveau vers vous , pour vous apporter ce beaume de paix, ce julep de concorde, cette panacée divine de réflexion, cette poudre si rare de bon sens, & ce sudorifique de grace dont la mixtion forme le spécifique souverain pour la guérison des maladies du cœur & de l'esprit.

LE

## L E V I C O M T E.

C'est la première fois que j'entends parler de ce remède. Mais puisque la Cour désapprouve nos mariages , & que le Ciel se declare aussi contre nous par la bouche de Monsieur l'Abbé, je serois tenté d'abandonner mon premier dessein. Mais le moyen quand on est retenu par deux aussi beaux yeux.

L' A B B É.

Ah, Monseigneur, c'est à de semblables tentations que doit résister une ame telle que la vôtre. Que je sois moi le type de votre fermeté. Lorsque Satan & ses pompes, la chair & ses convoitises viennent m'assaillir, c'est alors que je fais les plus vigoureux efforts pour leur résister, & les combats les plus vifs sont toujours suivis du triomphe le plus beau & de la plus suave béatitude.

L E V I C O M T E.

Vous en parlez bien à votre aise, M. l'Abbé. Voyez ces traits, votre resignation a-t-elle jamais été mise à pareille épreuve? . . . Adorable Eliante; je crois que vous seriez toute aussi inconsolable que moi, si je me voyois réduit à la dure nécessité de changer de résolution, & de m'obstiner au célibat?

E L I A N T E.

Je ferois tous mes efforts pour me consoler de ce malheur. Votre fils, votre image est le seul homme au monde qui pourroit me dédomager de votre perte . . . *à part* . . . Il m'est impossible de feindre plus long-tems. (\*)

L A

(\*) *Le Vicomte reste immobile.*

LA BARONNE, *riant.*

Ha, ha, ha. Son Excellence est prise pour dupe; elle n'est point aimée; elle enrage... à *Eraste*... Mais vous, petit homme, si quelque funeste accident vous arrachoit d'entre mes bras, sans doute que le chagrin vous mettroit au tombeau.

ERASTE.

Je tacherois de retrouver la mère dans la fille. Voyés ces beaux yeux. Ne portent-ils pas la consolation avec eux?

LA BARONNE.

Ame perfide! Le Ciel punira ta légèreté.

LE VICOMTE.

Ah! me voilà admirablement vengé.



SCENE IV. & Dernière.

LA BARONNE, ERASTE, ELIANTE,  
LE VICOMTE, ARTEMISE,  
L'ABBE' POMPON, DUVALLON.

DUVALLON, *portant une lettre.*

Un Domestique vient de me remettre la lettre que voici, & m'a chargé de la rendre en diligence à votre Grandeur.

LE

## L E V I C O M T E.

Elle vient de la part du Chancelier ; j'en connois les armes. Voyons de quoi il s'agit . . . le cœur me palpite. (\*)

„ Notre très gracieux Seigneur & Maître venant  
 „ d'être informé, que vous avés deffein, Monsieur  
 „ le Vicomte, de contracter un mariage avec la  
 „ fille unique de la Baronne de Hautelource, &  
 „ qu'en revanche cette Dame surannée prétend  
 „ épouser votre fils ; c'est par un effet de la sollici-  
 „ tude paternelle de Son Altesse pour ses bons &  
 „ loyaux sujets, qu'Elle m'a commandé de vous  
 „ faire savoir, qu'Elle ne verra pas avec plaisir la  
 „ conclusion de ce double mariage, mais qu'au  
 „ contraire il lui sera très agréable, si par une Al-  
 „ liance plus naturelle, vous voulés unir les deux  
 „ jeunes personnes. La présente n'étant à autre  
 „ fin que pour exécuter les ordres de Son Altesse,  
 „ je ne la ferai plus longue que pour vous assurer  
 „ de l'estime avec laquelle je suis, Monsieur, vo-  
 „ tre très humble & très affectionné serviteur

Dellitonville Chancelier.

Que la volonté de Monseigneur soit faite ! Hé-  
 las ! j'ai déjà remarqué que je ne suis pas bien en  
 cour ; mais je ne saurois deviner pourquoi ? Je suis  
 constamment assidû ; (†) je ne fais point scrupule  
 de prêter la main à mille petites choses ; je m'at-  
 tache toujours au parti qui domine ; dès qu'un  
 homme a déplû au Prince, j'aide à l'accabler . . .

(\*) Il ouvre la Lettre & lit.

(†) à demi bas à Artemise & au Chevalier.

ARTE.

## A R T E M I S E.

Voilà pourtant de quoi éterniser la fortune d'un Courtisan . .

## L E V I C O M T E.

Mais, je me rapelle une maudite circonstance. Mon ancien ami le Marquis de Trépignolle est en disgrâce. J'ai eu l'imprudence de lui adresser la parole en présence de tout le monde, & malheureusement je lui ferrai la main.

## L E C H E V A L I E R.

Demandés après cela quelle est la source de votre infortune? Monsieur le Vicomte, vous êtes un homme perdu, si vous ne réparez cette énorme faute en obéissant aux ordres de Son Altesse.

## L E V I C O M T E,

*à la Baronne après avoir un peu revé.*

Madame, je me vois contraint de changer mon projet. Mon Maître le veut, & mon repos le demande: mais le plus puissant motif qui me détermine à cette douloureuse démarche, c'est la découverte humiliante que je viens de faire, que nous ne sommes aimés, ni l'un ni l'autre.

## L A B A R O N N E.

Oui, c'est là le malheur. Le reste ne formoit que de médiocres difficultés. A la Cour on trouve remède à tout.

## L E V I C O M T E.

Je suis forcé de renoncer à tous les droits que j'avois sur Eliante.

LA BARONNE, à *Erasle*.

Amant volage, je vous rends la parole donnée. Il se présentera bientôt quelque jeune cavalier de meilleur goût, qui me vengera de votre infidélité.

L' A B B É.

Vous parlez là d'un ton de colère qui blesse les oreilles d'un Pasteur tout occupé du soin d'établir la concorde dans son bercail.

D U V A L L O N.

Me seroit-il permis de dire un mot ?

L E V I C O M T E.

Parlez, je me suis toujours bien trouvé de vos conseils.

D U V A L L O N.

Le meilleur moyen de retablir cette concorde dont parle M. l'Abbé, seroit ce me semble d'unir vos illustres Maisons par le mariage de vos enfans. Si j'ai bien compris, c'est une obligation que le Prince vous impose dans sa lettre.

L E C H E V A L I E R, *consterné à part.*

Ce vieux Reître va tout gâter. Je suis perdu . . .  
au *Vicomte* ne vous pressés pas, Monsieur . . . *bas*  
à l'*Abbé* . . . Parlez donc, Monsieur l'Abbé !

L' A B B É.



## L' A B B E'.

En rompant les deux mariages, vous satisfaites assés à la volonté du Ciel & aux ordres de votre maître. Il n'est pas necessaire encore de penser à l'union de vos Enfans. Les marier trop jeunes c'est ouvrir la porte aux mondanités, aux desirs charnels & peut-être aux chagrins de la vie. Laissez-moi faire, j'ai un pouvoir absolu sur l'esprit de Madame la Chancelière, & par son canal je ferai faire entendre à son Epoux . . . .

## D U V A L L O N.

Je ne ferois pas de cet avis moi. Baltasar Gracian, & tous les auteurs politiques que j'ai lûs dans le cabinet de M. le Vicomte, disent; qu'il ne faut jamais faire les choses à demi, ni marchander avec son maître.

## L E V I C O M T E.

Seroit-il vrai, belle Eliante, que vous aïés de l'inclination pour mon fils?

## E L I A N T E.

Je voudrois envain dissimuler le penchant que je sens pour lui. Ma bouche & mes yeux ont déjà trahi mon cœur.

## L A B A R O N N E.

Et vous, Erasme, se peut-il que vous aimiés ma fille?

## E R A S T E.

Je ne vis que pour elle, & sa possession est le seul bonheur où j'aspire.

I. E.

## L E V I C O M T E.

Hâtons nous donc, Madame, de conclure leur hymen.

L E C H E V A L I E R, *à part.*

Voilà un dénouement bien fatal à mes vûes. A quoi sert la prudence ?

L A B A R O N N E.

Puis que la chose n'est point à changer, je consens à tout. Vivés heureux, vivés contens, & aimés - vous aussi long-tems que des Epoux peuvent le faire à la Cour.

L E V I C O M T E.

Mes Enfans, recevés ma bénédiction ! Et vous, mon fils, promettés-moi de devenir meilleur Courtisan.

E R A S T E,

*embrassant les genoux de son père.*

Mon père, que ne vous dois-je point ? Mon cœur est si pénétré de reconnoissance que ma bouche s'efforce en vain de l'exprimer. Mon silence doit vous paroître plus éloquent que toutes les protestations.

E L I A N T E.

Que de bonheur dans un jour ! Non, jamais je n'oublierai tous vos bienfaits. Ils font la plus vive impression sur mon ame. (\*)

L E

(\*) *Ils S'embrassent tous quatre & Eraste donne la main à Eliante.*

LE CHEVALIER,

*bas à Artemise & à l'Abbé.*

Faisons bonne mine à mauvais jeu, & tachons de tirer parti d'un contretems même . . . à *Eraste & Eliante* . . . Couple fortuné, agréés mes félicitations.

ARTEMISE, *d'un air de contrainte.*

Et foyés assurés de la joie sincère que me cause cet heureux événement.

L'ABBÉ,

*s'approche aussi pour embrasser Eliante & Artemise, après quoi il dit en déclamant.*

Puisse cet hymen devenir pour vous une corne d'abondance source de toutes sortes de prospérités! Puisse votre bonheur être ferme & inaltérable comme le roc au milieu des vagues de la mer & votre lignée pousser des rejetons & se répandre par toute la terre jusqu'aux Régions inconnues! Mais dans le sein de la fortune, souvenés-vous toujours des besoins de ceux dont les vœux opèrent votre félicité.

LE CHEVALIER.

Je ne possède pas une éloquence aussi triomphante que Mr. l'Abbé, mais vous sçavez que personne ne prend plus de part à votre bonheur que moi, & c'est ce qui me rend curieux de savoir par quel canal le Prince a été instruit de tous vos desseins. D'où peut partir ce coup?

ERASTE.

## E R A S T E .

Surement point de vous, mon cher Chevalier, ni de M. l'Abbé. Mais quoi qu'il en puisse être, je sens toutes les obligations que je vous dois, du bien que vous m'avez fait, peut-être involontairement, & je ne tarderai point à vous témoigner ma reconnoissance. Vos sentimens pour Mademoiselle Artemise me sont connus, & je concourrai de tout mon pouvoir à seconder vos desseins. Rembourser le mal pour le bien me paroît digne d'un galant homme.

## L E C H E V A L I E R .

La maxime est noble & belle, mais elle n'est point applicable au cas où je me trouve vis à vis de vous.

## A R T E M I S E .

Il n'est pas tems d'éplucher cette affaire. Consacrons ces momens à la joie; & profitons, Chevalier, des procédés obligeans d'Erasme.

## L E C H E V A L I E R , à Artemise.

Vous avez raison, Madame; mais à propos, comment vont nos amours?

## A R T E M I S E .

Ce sont des amours de cour; vous en connoissez l'allure.

## L E C H E V A L I E R .

D'accord: mais les amours de cour aboutissent pourtant à la fin à quelque chose. Voici un bel exemple à fuir.

## A R T E M I S E .

Vous avez scû gagner mon coeur, disposés aussi de ma main.

# 181 LE TABLEAU DE LA COUR COMEDIE.

LE CHEVALIER, *au Vicomte & à la Baronne.*

Vous venés de faire une Action qui sera peut être la plus glorieuse de votre vie. Ne restés pas en si beau chemin. Artemise ma promis sa foi; daignés signer notre contrât à la suite de celui de vos Enfans. Nous épargnerons les fraix d'une double nôce.

LE VICOMTE.

J'y consens en qualité d'Oncle, & vous en félicite comme votre ami.

LA BARONNE.

Et moi je m'engage à établir Artemise dans son ménage.

DU VALLON,

*sur le devant du Théâtre, pendant que les autres sortent.*

Voilà donc tous nos desseins heureusement réus-  
sis & je garde l'intendance souveraine dans la mai-  
son. Je connois la générosité d'Erasme, il ne me  
laissera pas sans récompense . . . Mais plus j'y  
pense, plus la vie de Cour me paroît singulière.  
Enfanter des projets bizarres, les soutenir avec  
une fermeté apparente, au plus fort de l'entreprise  
sacrifier l'objet qu'on desire avec la plus grande  
ardeur, à la passion de pousser sa fortune, & de  
conserver la faveur; voilà ce qu'on voit arriver ici  
tous les jours. On n'a pas tort de dire, le Cour-  
tisan propose & le Prince dispose. C'est là le Ta-  
bleau de la Cour.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER

ACTE.

EMILIE

**E M I L I E**

**O U**

**LE TRIOMPHE**

**D U**

**M É R I T E**

**COMÉDIE**

**en Cinq Actes.**

THE HISTORY

OF

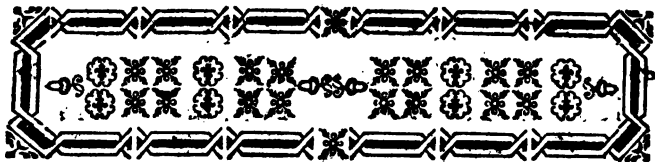
THE TRIUMPH

OF

THE HISTORY

OF THE

OF THE



On a essayé dans toute cette Pièce de réunir, s'il étoit possible, le comique avec le tendre & le touchant. On a tâché de donner aux caractères de Lisimon & d'Emilie quelques nuances sérieuses, de rendre leur situation intéressante & leur façon de penser également délicate & raisonnable; On se proposoit pour modèles Euphemon & Lise dans l'Enfant prodige. Mais au moment qu'on s'est vu près de tomber dans le ton tragique, pour s'en préserver on a vite égayé le sujet par un incident ou par une Scène vive & plaisante. Ce passage soudain du sérieux au comique, ne doit donc point être envisagé comme un défaut de réflexion, mais comme un plan, suivi à dessein. Il est cependant essentiel que dans la représentation les Rôles de Lisimon & d'Emilie soient joués par d'habiles Acteurs; sans quoi ils ne peuvent manquer de devenir froids, & de trop contraster avec les caractères vifs & plaisans. En general tout le succès des rôles tendres & pathétiques est entre les mains des Acteurs; & dépend de leurs talens, au lieu que le facétieux réussit presque de soi-même.





# ACTEURS

LISIMON.

MADAME LISIMON.

ANGELIQUE. } Leurs filles,  
ÉMILIE. }

VALERE.

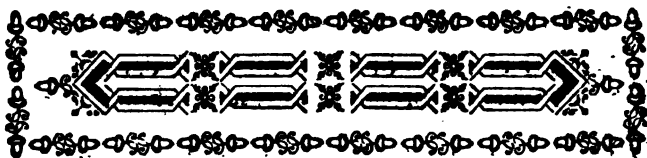
GERONTE.

LOUISON.

PASQUIN.

UN NOTAIRE.

*La Scène est à \* \* \* dans la Maison de Lisimon.*



E M I L I E

O U

LE TRIOMPHE DU MÉRITE.

C O M É D I E.



A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

MADAME LISIMON, VALERE.

M A D. L I S I M O N.

**T**outes vós subtilités ne m'en imposent point.  
Vous pouvés avoir vos raisons, mais j'ai les  
miennes, & je veux favoir où j'en suis.

V A L E R E.

Il faut donc . . .

I 5

MAD.

MAD. LISIMON, *l'interrompant.*

Vous déclarer. Si j'étois maîtresse dans la maison, je vous éviterois l'embarras du choix. Connoissant mieux mes filles que vous, je vous dirois tout uniment, tenés Monsieur, celle là vous convient, vous la prendrés ou vous dirés pourquoi. Mais ma complaisance fait que je suis ici sans autorité.

V A L E R E,

Pourquoi Madame ne voudrés vous pas agir avec moi aussi rondement que Monsieur Lisimon ?

M A D. L I S I M O N,

Parce que vous en abusés. De l'humeur dont je vous connois, huit jours après avoir épousé l'une des deux, vous serés fâché de n'avoir pas pris l'autre.

V A L E R E,

Peut-on trop réfléchir lors qu'il y va du bonheur de la vie!

M A D. L I S I M O N.

Et croyés vous mieux reussir avec vos reflexions? Desabusés-vous, mon pauvre Valere; Tant de gens qui ont fait fortune ou qui se sont mariés, n'auroient fait ni l'un ni l'autre, s'ils n'avoient voulu se determiner qu'à coup sur.

V A L E R E,

Eh! Madame puisque Monst. Lisimon m'a laissé le choix entre ses filles, permettés que j'en profite. Ce même choix, il est vrai, déchire aujourd'hui mon cœur, & le fait flotter entre les attraits d'Angelique & le mérite d'Emilie.

MAD,

MAD. LISIMON.

Je le crois bien, mes filles, sans vanité, en ont  
toutes deux.

VALERE.

J'en conviens ; mais je crains : . . .

MAD. LISIMON.

Quoi? . . .

VALERE.

Je crains . . .

MAD. LISIMON.

Déjà? . . . mais quelque crainte que ce soit,  
elle est desobligeante.

VALERE.

Non Madame, calmés vous. Je crains simple-  
ment d'éprouver cette métamorphose bizarre que  
je remarque dans les jeunes Epoux ; & qui change  
souvent l'amant le plus aimable en un fort triste  
mari.

MAD. LISIMON.

Passé pour cela ; mais ce changement peut vous  
arriver avec toutes les femmes.

VALERE.

Il semble que le mariage ait quelque chose par  
lui même qui rende l'humeur soucieuse, & dépouil-  
le un homme de ses agrements.

MAD.

## M A D. L I S I M O N.

Il le faut croire, & c'est apparemment ce qui fait qu'on voit tant d'aimables cavaliers devenir après la noce acariâtres, taciturnes, jaloux, a-vares, chicaneurs dans leurs ménages, frondeurs dans la société . . . mais quand on a ces scrupu-les-là, il ne faut point se marier.

## V A L E R E.

Pardonnés-moi Madame. Je ne vise pas à cette conclusion là : j'ai des principes bien différens. Le mariage est un tribut que la société nous demande ; & je veux le payer, mais ce ne sera que pour mettre mon cœur & mon esprit en repos. Comme tout y dépend de l'assortiment heureux des caractères, je cherche à approfondir l'humeur de vos deux filles, & à leur faire connoître la mienne. Il faut du tems pour cela. Combien Madame, m'en accordés-vous encore ?

## M A D. L I S I M O N.

Je ne vous donne pas d'ici à demain. Je n'ai eu que trop d'indulgence pour vos irrésolutions. Je deviens la fable de la ville ; & depuis que vous avés paru ici, je vois nos surveillantes du quartier nous lorgner de leurs fenêtres depuis le matin jusqu'au soir, & faire le plongeon dès qu'elles sont apperçues. Je crains leurs mauvaises langues.

## V A L E R E.

Faisons bien & méprisons la médifance.

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Mais non, ne la méprisons pas: franchement est-il prudent de vous loger plus long-tems chés nous? La bienfiance permet-elle d'enfermer le loup dans la bergerie? Qu'en pensera mon Oncle, lui qui est si délicat sur le chapitre du Qu'en-dira-t-on? Quelle mine allongée ne fera pas ma vieille Tante, qui avec son menton branlant marmotte toujours quelques moralités? Quelles gloses ne feront pas tous nos grands flandrins de Cousins, toutes nos bégueules de Cousines: Eh un mot, comme en mille, il faut Monsieur, ou quitter la maison, ou vous déclarer en trois heures de tems. Adieu.

*Elle sort.*

V A L E R E , *seul.*

Serons nous donc la victime éternelle des préjugés? Peut-on me faire un crime de ma prudence?



S C E N E II.

V A L E R E , L O U I S O N.

L O U I S O N ,

*à part dans le fonds du théâtre.*

**T**achons de lui tirer adroitement les vers du  
nés.

V A.

V A L E R E , *l'apercevant.*

Bon jour ma belle Enfant. Vous paroissés de bien bonne heure sur l'horizon. Quoi, déjà toute ajustée ?

L O U I S O N.

Ne le faut-il pas ? En verité Monsieur, je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel un Etre plus tarabusté, qu'une fille de chambre qui sert deux maîtresses, dont les humeurs & les goûts sont opposés, dont l'une n'aime que les pompons & l'autre que les livres.

V A L E R E.

Le contraste est grand en effet : vous êtes dans le cas apparemment ?

*d part.*

Faisons la jafer , pour cause.

L O U I S O N.

Je ne dis point cela tout à fait. Mais figurés-vous que l'une de ces Dames là-haut passe la moitié de sa vie dans un grand fauteuil vis-à-vis d'un miroir de toilette : j'ai l'honneur d'être la directrice de ses grâces, elle ne place pas une mouche sur laquelle je ne sois consultée. L'autre enfoncée dans la lecture m'excède par ses savantes fornettes. L'une m'oblige à remuer cinquante tiroirs par jour , pour trouver un ruban , un bouquet ; l'autre me fait trotter comme un barbet pour chercher quelque bouquin.

V A L E R E.

Vous en faites là des portraits passablement ridicules, Mademoiselle Louison.

LOUI.

## LOUISON.

Je ne vois point de ridicule à cela. Je ne fais que peindre d'après nature deux filles du monde & du bel air.

V A L E R E.

Quoi? du monde & du bel air?

LOUISON.

Oui, Monsieur, une Dame ne sauroit se faire remarquer, goûter, admirer dans le monde, si elle ne met tout ses soins à tirer parti ou de sa figure ou de son esprit. Mais il faut pousser cela un peu loin; ou n'est compté pour rien dans le monde, si l'on n'y fait pas quelque forte tentation.

V A L E R E.

Pourquoi donc vous plaindre de vos maitresses, si vous approuvés leur façon d'agir?

LOUISON.

Ces Demoiselles ont l'une & l'autre des vertus, des sentimens & des manières. Chacune est charmante dans son espèce. Il n'y a que le contraste de leurs inclinations qui me désole & qui me fera quitter un beau jour la partie, à moins que vous ne vouliez vous intéresser pour moi, & obtenir de M. Lisimon par votre credit qu'on me donne une compagne, & que je puisse m'attacher à l'une de ses filles.

V A-



V A L E R E , *à part.*

Bon , la voilà au point où je voulois l'avoir.  
*à Louison.* Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger , ma chère Louison. Mais , à laquelle de ces Dames aimeriez-vous tenir par préférence ?

L O U I S O N .

Eh , c'est là mon grand embarras. Je les aime toutes deux. Mais une suivante en s'engageant à une maîtresse , épouse ses goûts & contracte ses inclinations. L'exemple journalier rend le mal contagieux. Il s'agiroit donc de savoir , si je ferai mieux de donner dans le bel air ou dans l'étude , s'il me fera plus aisé de trouver un jour un mari , où petit-maître , ou bel-esprit ?

V A L E R E .

Ah , la graine des petits-maîtres est si volatile , le vent la sème par tout le monde. Mais , mon enfant , vous sçavez que je n'ai pas encore eu le tems de démêler le caractère de vos maîtresses. Vous qui les servez depuis long-tems , vous en devés savoir plus que moi. Il y a peu de héros , dit-on , qui le soient pour leurs valets de chambre ; y auroit-il une femme parfaite pour sa suivante ?

L O U I S O N .

Parfaite , non. Qui est-ce qui est parfait ? Je ne le suis pas seulement , moi. Mais aussi que feroit-on d'une femme parfaite ?

V. A.

## V A L E R E

Né me chicanés pas sur les expressions: Vous sentés bien qu'il s'agit de savoir si vous n'avez pas remarqué soit dans Angelique, soit dans Emilie quelque défaut essentiel. Si vous voulies m'en faire confidence, je pourrois comparer ces défauts & vous guider alors par mes conseils.

## L O U I S O N

Ah! Monsieur je n'ai pas les yeux assez bons pour remarquer les défauts essentiels. Je ne suis qu'une jeune fille; mais vous . . .

## V A L E R E

Et moi je n'ai pas l'art de lire dans le coeur des filles, pour deviner leur caractère. Adieu Louison. Parlés moi une autre fois avec plus de franchise.

## L O U I S O N

J'ai l'honneur d'être votre très humble servante. N'oubliez pas de grace mes intérêts auprès de Monsieur Lifimon:

*seule.*

Fin contre fin n'est pas bon, à faire doublure. Je crois qu'il vouloit me sonder, & j'avois précisément la même intention . . . Me voilà cependant assez embarrassée. Il est un certain Monsieur Geronte, qui tout fraîchement débarqué de la Chine, en a rapporté des millions, à ce qu'on dit. Je me flatte qu'il fera les yeux doux à mes maîtresses. Si tout alloit selon mes vœux, je voudrois qu'il pût épouser Angelique. Un Millionnaire & une femme qui aime la dépense, cela quadreroit

K

bien.

bien. Il y auroit bien là quelque revenant-bon pour la suivante. Il y a de quoi gagner avec ces Indiens; mais avec les jolis hommes, tels que Valère, on trouve peu de fortune à faire. En tout cas Valère pourroit s'accommoder d'Emilie.

\*\*\*

### S C E N E III.

EMILIE, LOUISON.

*Emilie se promène d'un air reveur & sans parler.  
Louison la suit.*

EMILIE, *rompant le silence.*

N'avez-vous pas vu mon Père ici?

LOUISON.

Non, Mademoiselle, Le bon-homme n'a pas encore paru. Il est sans doute cloué à son bureau vis à vis de Monsieur son fermier, revoyant ses vieux comptes, & . . .

EMILIE.

Vous vous émancipés sans cesse à plaisanter sur le sujet d'un homme auquel vous devez du respect & qui mérite toute ma vénération.

LOUISON.

On n'ose donc plus rire. Vous n'etes pas aujourd'hui de bonne humeur, Mademoiselle.

*Emilie continue à se promener.*

LOUI-

LOUISON, *à part, en tirant un livre.*

Voyons s'il n'y a pas moyen de l'égayer?

*Elle lit.*

*Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.*

EMILIE, *souriant.*

Qu'ils sont bien frappés, ces Caractères!

LOUISON.

Voulés-vous que j'en lise quelques pages, pour vous épanouir la ratte.

EMILIE.

Non pas maintenant. Un autre objet m'occupe, & d'ailleurs le goût que j'ai pour l'étude n'est pas une passion. Je lis quelquefois pour m'instruire, pour prévenir l'ennui, & pour n'être pas contrainte d'avoir recours à des frivolités.

LOUISON.

Tant mieux. Aussi bien ne suis-je pas trop d'humeur de lire, & tantôt ce Monsieur Valère m'a impatientée.

EMILIE, *vivement.*

Valère! Où l'avez-vous vu?

LOUISON.

Ici.

K 1

EMI

E M I L I E.

Eh, qu'y venoit-il faire si matin?

L O U I S O N.

Il y cherchoit apparemment Mademoiselle Angélique.

E M I L I E.

Quoi, ma sœur?

L O U I S O N.

Mais, je le juge ainsi. Tout le monde dit qu'il est venu pour l'épouser; &amp; en vérité, je doute qu'en la voyant il ait changé de dessein.

E M I L I E, *d'un ton piqué.*

Il vous a donc fait là-dessus quelque confidence?

L O U I S O N.

Lui, des confidences? Oh! non. Il est sur ces sortes de matières d'une réserve à désespérer.



## S C E N E IV.

EMILIE, ANGELIQUE, LOUISON.

E M I L I E, *à Angelique.*

Bon jour, ma sœur, comment vous portés-vous ce matin?

AN-

ANGELIQUE.

Assés bien, à la migraine près.

EMILIE.

Vous avés pourtant soupé de bon appetit hier au soir.

ANGELIQUE.

J'ai mangé par ennui, pour m'étourdir ; car au fonds le souper n'avoit rien d'élégant. Quelle façon maussade de servir ! Quel mauvais ton de conversation que celui de nos hôtes !

EMILIE.

Ils nous ont reçus avec tant de cordialité, qu'il faut bien avoir pour eux un peu d'indulgence.

ANGELIQUE.

C'est payer la cordialité un peu cher que de l'acheter aux dépens de la gaieté. Les bonnes gens gâtoient tout : ils y étoient eux-mêmes de trop.

EMILIE.

L'idée est plaisante ! Quoi, vous eussiez voulu envoyer souper nos hôtes par coeur ?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela tout à fait. Permis à eux de se jeter à corps perdu sur tous leurs plats ragouts, de sabler leur mauvais vin, pourvu que ce ne soit pas en gémissant sur la misère du tems. Ils devroient du moins nous honorer d'un profond silence.

L O U I S O N .

Sans vous interrompre, Mademoiselle, quelle robe & quelle coiffure mettrés-vous aujourd'hui?

A N G E L I Q U E .

Je n'y ai pas encore pensé. Vous êtes bien pressée . . . Un fauteuil, Affeyons nous, ma soeur.

*Louison apporte deux fauteuils & les Dames s'affeyent.*

E M I L I E .

Il est vrai, j'ai trouvé l'assortiment des conviés fort bizarre, mais je m'en suis divertie. Rapellés-vous Ariste étalant sa profonde science dans l'histoire qu'il a puisée au théâtre; Lisidor qui nous déclamoit des odes glacées de sa façon; l'Abbé, grand puriste, qui le reprenoit sur chaque phrase & déclaroit la guerre aux mots & aux paroles; mon Oncle, qui d'un ton de conquérant, saraané se ressouvenoit de ses bonnes fortunes du siècle passé; Araminté, qui d'un air dévot lançoit des brocards insipides sur la moitié des femmes de la ville . . .

A N G E L I Q U E .

Voilà un tableau tiré d'après nature. Continués ma soeur.

E M I L I E .

N'oublions pas que tout ce galimathias fut agréablement relevé par une demi-douzaine d'anciennes chansons basques que nous chanta d'une voix rauque & en nazillant le vieux Commandeur.

AN-

## ANGELIQUE, à Louison.

Mes noeuds,

LOUISON.

Les voici, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Comment? La petite navette! Mais, ma chère, tu sens bien qu'il n'y a plus moyen de travailler avec cette navette-là. Si quelqu'un entroit, cela me couvrirait de ridicule.

*Louison apporte une grande navette & Angelique fait des noeuds.*

EMILIE.

Les personnages insipides sont quelquefois des meubles nécessaires dans la société. Ils servent à notre amusement. On ne rit pas des gens sensés, & souvent je vois entrer dans un cercle avec plus de plaisir un sot, qui me donne matière à plaisanter, qu'un grand esprit qui n'excite que mon admiration.

ANGELIQUE.

Autre réflexion singulière! . . . mais le reste de la compagnie . . .

EMILIE.

Le reste de la compagnie nuançoit diversément ses ridicules. Si vous ne vouliez pas vous fâcher ma chère sœur, je vous communiquerois encore quelques observations que je fis hier au soir.



## ANGELIQUE.

Ah voyons, je vous prie.

EMILIE,

Vous avés quatre adorateurs à la fois, qui tous étoient jaloux l'un de l'autre. Cette jalousie s'exprimoit dans chacun d'eux d'une manière différente & bien comique pour un spectateur non intéressé. J'admirai votre jeu, votre art à amuser tous vos amoureux à la fois; un regard animé jetté sur l'un, un mot flatteur dit à l'autre, un fruit présenté d'un certain air au troisième, un éloge, une oëillade, un coup d'éventail donné à propos au quatrième & ainsi du reste . . .

ANGELIQUE, *piquée.*

On cherche quelquefois à se venger par la satire du peu d'impression qu'on fait sur les hommes.

EMILIE.

C'est une vengeance que tout le monde ne sauroit prendre, & la causticité est un défaut que le vulgaire reproche presque toujours aux gens d'esprit.

ANGELIQUE, *d'un ton plus doux.*

Brisons là dessus, Emilie. Je ne veux point disputer avec vous; mais aussi votre critique ne me fera pas changer le plan que je me suis formé. Le voici en deux mots: Je ne me sens aucune disposition à aimer personne sincèrement. S'il faut prendre un mari, ce sera pour avoir un établissement, un nom, un état. Peut-être l'estimerai-je; mais  
au

au reste je vivrai dans le monde, j'y déploierai tous les avantages que la nature peut m'avoir donnés du côté de la beauté, je ne ferai pas fâchée de me procurer des adorateurs, je me divertirai surtout à faire des jalouses, à enlever des amans aux coquettes, & je ne donnerai mon cœur à personne. C'est un plan de vie dont l'idée seule m'amuse.

L O U I S O N.

Il peut-être amusant: mais il est dangereux.

E M I L I E.

C'est le moyen de n'avoir pour amans que des dupes indignes du moindre retour. Un homme de mérite, qui n'a pas le cœur lâche, qui est capable de se sentir, tel par exemple, que Valère, voudroit-il se contenter d'une pareille façon d'agir? Le croyez-vous?

A N G E L I Q U E.

A propos de Valère, on dit qu'il en veut à une de nous deux, & que mon père lui a laissé le choix. Ainsi nous voilà rivales.

E M I L I E.

Il y auroit de la témérité à lutter contre vous, ma sœur,

A N G E L I Q U E.

Fort obligée du compliment. Mais, ma chère Emilie, quand même vous m'enleveriez cette conquête, je vous le pardonnerois. à *Louison*, Mon miroir!

K 1

EMI-

## E M I L I E.

Valère cependant n'est point un parti à mépriser. Il a du bien, de la naissance & du mérite.

*Louison apporte une petite table avec un miroir de toilette qu'elle place à côté d'Angelique.*

A N G E L I Q U E , *se mirant.*

J'en conviens; aussi est-ce le seul de mes foupirans que j'estime, mais je serois fâchée qu'il s'en aperçût, & du reste le monde est plein de gens qui ont les memes perfections que lui. Je crois, sans me flatter, qu'il me sera facile d'éviter le ridicule que le préjugé attache à l'état de vieille fille, au moment où je le voudrai . . . J'ai les yeux battus.

L O U I S O N.

Qui pourroit résister aux charmes d'une pareille figure? *à part.* Ne voit-on pas tous les jours que les hommes les plus fins sont la dupe d'une femme qui n'a qu'un génie ordinaire.

A N G E L I Q U E.

Mon rouge! mes mouches!

*Louison donne le rouge & les mouches.*

A N G E L I Q U E , *mettant un grand assasin.*

Celui là fera son effet, j'en suis sûre.

L O U I S O N.

Mesdames, le tems se passe: ne songerez-vous point à vous habiller?

ANGE-

ANGELIQUE, *se levant.*

Tu as raison, entrons dans mon cabinet.

LOUISON.

Mais que mettrés-vous?

ANGELIQUE, *prenant le miroir.*

A bien confiderer les choses, je crois que l'air sanguissant ne m'ira pas mal aujourd'hui. Je me coëfferai *en chou surmonté d'un lapin*, & je mettrai ma robe *cuiffée de nymphe*.

LOUISON.

Et demain, voulés-vous avoir l'air vif?

ANGELIQUE.

Oui, & vous me préparerés ma coëffure *en Rhinoceros*.

LOUISON.

Et vous, Mademoiselle Emilie?

EMILIE.

Je ne change pas mon air chaque jour. Me voilà habillée, & j'en suis charmée.

ANGELIQUE, *sortant.*

A Dieu, ma soeur. Jusqu'à tantôt.

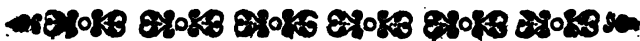
SCENE



## S C E N E V.

E M I L I E , *seule.*

**P**lus je m'examine, & plus je trouve de changement dans mon coeur. Je rougis du desordre que j'y sens régner. Toutes mes reflexions n'ont donc pû m'empêcher d'être sensible! Que la raison est foible quand on l'oppose au sentiment! Parce que Valère est aimable, faut-il que j'en sois touchée? Et qui fait si je n'aime pas un ingrat? Que deviendrai-je s'il préfère ma soeur?



## S C E N E VI.

E M I L I E , L I S I M O N ,

L I S I M O N .

**E**h! quoi, ma fille, je vous trouve seule? vous paroissés émue, vos yeux sont mouillés, qu'avez-vous?

E M I L I E .

Moi, mon père, hélas! rien.

L I S I M O N .

Si fait, si fait, je remarque depuis quelques jours que votre ame est fort agitée.

E M I L I E .

E M I L I E.

Peut-être ai-je l'esprit journalier sans le savoir.

L I S I M O N.

Non , ma chere Emilie. Je vous ai toujours trouvé l'ame sereine , & l'humeur égale. Vous m'en voyés charmé ; mais comme je vous ai donné dès l'enfance plus de marques de ma tendre amitié que de mon autorité paternelle , j'ai droit , ce me semble , d'attendre de votre part un retour de confiance , & de vous demander la cause du changement que j'observe.

E M I L I E.

Ah ! mon père ! Si j'avois quelque chagrin secret , je vous le découvrois . . . Ou je me le cache-rois à moi-même.

L I S I M O N.

C'est une défaite , mon Enfant. Votre inquiétude est peinte dans vos yeux.

E M I L I E.

Permettès donc qu'en vous quittant , je tâche de me calmer ; aussi bien mon maître de musique m'attend. Je prendrai ma leçon , & peut-être me trouverés-vous plus tranquille à mon retour.

L I S I M O N.

Chansons , que tout cela ! Non , je veux savoir le sujet de votre ennui ; & depuis que Valère . . .

EMI-

EMILIE, *avec vivacité.*

Valère! O Ciel! Valère ne fait rien à tout ceci. Pensés-vous que Valère soit capable de troubler la tranquillité de mon coeur?

LISIMON.

Là, là, tout doucement. Cette vivacité avec laquelle vous prononcés son nom, ne quadre pas trop bien avec l'indifférence que vous affectés.

EMILIE.

Ai-je donc dit quelque chose qui ne fut pas bien? Hélas! depuis quand, mon cher père, repandés-vous sur mes discours une amertume qui en corrompt l'innocence?

LISIMON.

Non, ma chère fille, vous n'avez rien dit que je puisse blâmer; mais votre ton a trahi vos sentimens. Je vois que Valère vous est odieux. Depuis son arrivée vous n'êtes plus la même. Ma tendresse pour vous me rend attentif à tout ce qui peut vous déplaire.

EMILIE.

Vous me donnés la mort en me parlant toujours de Valère.

LISIMON.

Je vais donc l'éloigner, puisque vous haïsés jusqu'à son nom.

EMI-

E M I L I E.

Mon cœur est incapable de haïr personne . . .  
Vous me devinés mal.

L I S I M O N.

Je vous connois mieux que vous ne croyés.  
Votre goût pour l'étude vous donne trop de pen-  
chant au célibat, & vous êtes allés clairvoyante  
pour remarquer que Valère n'est pas ici pour rien.

E M I L I E.

Mais, vous allés faire un affront cruel à ce jeu-  
ne homme, en le faisant fortir brusquement du lo-  
gis.

L I S I M O N, *à part.*

Ha, ha! je m'en doutois. *à Emilie.* Il faut bien  
que j'aye cette complaisance, puis qu'il vous dé-  
plaît. Votre soeur en fera fachée, & . . .

E M I L I E, *l'interrompant.*

Croyés-vous que ma soeur & Valère s'aiment?

L I S I M O N.

Je n'en fais rien, mais . . .

E M I L I E.

Et moi je n'en crois rien.

L I S I M O N.

Je vais vous confier tout le secret de l'affaire.  
Vous savés que les liens du sang m'attachent au pè-  
re



re de Valère, qui va laisser quelque jour une fortune éclatante à ce fils cheri dont l'éducation a fait l'objet de tous ses soins. Ce vieillard vénérable me demande depuis long-tems une de mes filles en mariage pour lui. La nature semble avoir formé ces nœuds, mais je n'ai pas voulu les serrer sans connoître Valère, & avant de savoir si votre goût ou celui d'Angelique seroit d'accord avec mon choix.

EMILIE, *à part.*

Ce discours me perce le cœur. Dieu, quelle situation!

LISIMON.

Il est venu. Son air, son esprit, ses talens, ses vertus m'ont charmé. Je lui laissois le choix entre votre soeur & vous. Mais, hélas! mon espoir est vain & ma joie s'évanouit. Angelique le traite avec indifférence, & vous le haïssez. Je le renvoye.

EMILIE, *repandant des larmes.*

Ah! Monsieur, qu'allés-vous faire!

LISIMON.

Vous obliger.

EMILIE, *se jettant à ses pieds.*

Non, mon père, vos bontés l'emportent sur le dessein que j'avois de me taire par modestie. Je serois indigne de votre tendresse si je continuois à vous dissimuler mes véritables sentimens. Mais, quel-aveu vais-je vous faire! J'en rougis, & mes larmes doivent vous prouver combien il m'en coûte.

LISI-

## L I S I M O N

Levés-vous, ma fille, & ne craignés point de répandre dans mon sein les secrets de votre ame.

## E M I L I E.

Il faut donc l'avouer ! . . . Oui mon père . . . j'aime Valère . . . Dieu qu'ai-je dit ? Pardonnés ! C'est une foiblesse dont je ne ferai jamais l'aveu qu'à vous seul au monde, & dont je déroberai surtout la connoissance à celui qui en est l'objet.

## L I S I M O N.

Venés, ma fille, venés embrasser un père à qui vous donnés la plus grande consolation qu'il pouvoit recevoir dans sa vieillesse.

## E M I L I E.

Vous calmés mon esprit, vous me rendés la vie. Mon coeur n'est donc point coupable à vos yeux ?

## L I S I M O N.

Tout au contraire, mon enfant. Un amour vertueux, fondé sur la raison, & appuyé des suffrages d'un père, ne peut que mériter l'approbation du monde & les faveurs du Ciel.

## E M I L I E.

Quel moment fortuné ! mais que je prévois encore d'obstacles à mon bonheur ! La beauté d'Angelique, la prédilection que ma mère a pour elle, l'incertitude du penchant de Valère, tout cela me fait trembler.

L

LISL

## L I S I M O N.

La plus grande difficulté est levée. Je connois maintenant tes sentimens & j'en suis satisfait. Déjà depuis long-tems mon cœur te préféroit & te destinoit à Valère. Ton aveu comble mes desirs. Le tems, mes soins, la raison & le Ciel feront le reste.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE V.



## A C T E II.

### SCENE PREMIERE.

LOUISON , PASQUIN.

L O U I S O N .

Quelle heureuse remontre !

P A S Q U I N .

Ainsi va le monde. Nous avons le plaisir des rencontres , nous autres voyageurs , mais je vous proteste , Mademoiselle Louison , que depuis le port de l'orient jusqu'à Congo je n'en ai point fait qui m'ait été si agréable.

L O U I S O N .

Que je vous examine un peu, Monsieur Pasquin. Vous n'avez pas beaucoup changé , hors le teint qui me paroît rembruni.

P A S Q U I N .

Ah ! c'est un brun que je ne troquerois pas contre le plus beau vermillon d'Europe. C'est un agrement de coloris que j'attrapai au troisieme degre de latitude à la hauteur de Madagascar , & qui sans vanité a fait tourner quelques têtes femelles à la Chine.

L 2

LOUI-

L O U I S O N .

Comment ? Les Dames chinoises donnent donc dans le bazané ?

P A S Q U I N .

Par ma foi, elles trouveroient nos Damoiseaux aux teints de lis & de roses bien fades. Mon Maître & moi au contraire nous étions vis à vis d'elles comme deux miroirs ardents qui faisoient fondre les glaces de leur indifférence. Mais il faut être discret dans ce monde.

L O U I S O N .

Mais ces bonnes fortunes font-elles aussi lucratives ? Comment vont les finances ? Revenez-vous riches ou gueux ?

P A S Q U I N .

Comment gueux ? Pour qui nous prenez-vous Mademoiselle Louison ? Si vous voyiez seulement les pacotilles que je rapporte . . . Mais dans le fonds cela n'est rien au prix des richesses de mon maître. J'ai eu le malheur d'aimer de bonne foi une certaine Mandarine, & vous savez que la bourse s'en trouve mal, quand on est assez sot que d'aimer tout de bon.

L O U I S O N .

Ainsi Monsieur Geronte n'a pas donné dans ces travers là ?

P A S Q U I N .

Non, il a réservé sa belle passion pour l'Europe. Aussi a-t-il rapporté de quoi acheter un royaume à Paris.

LOUI-

## L O U I S O N

Dont Monsieur Pasquin sera le Vice-Roi?

## P A S Q U I N.

Je parie que Mademoiselle Louison voudroit y être Vice-Reine. Je vous trouve assés aimable pour cela. Lorsque je partis, vous etiés à peu près à quatre pieds de terre, mais là ce qu'on appelle une jolie petite laidron . . .

## L O U I S O N.

Mais voyés donc le fat ! Une jolie petite laidron ? Ce sont là apparemment des douceurs maritimes.

## P A S Q U I N.

Pardon, mon enfant, ce n'est pas pour vous offenser. Je vous trouve en revanche bien embellie. Peste, quels yeux ! Quel teint ! Quelle bouche ! Quel ratelier ! quelles . . . Les plus laides guenuches deviennent souvent les plus jolies filles . . . belle Louison . . . Mais chut, voilà mon maître,





## S C E N E II.

GERONTE, *en habit fort riche, mais d'un goût bizarre*, LOUISON, PASQUIN.

GERONTE.

Monsieur Pasquin, Monsieur Pasquin, nous ne sommes pas ici à la chine, il me semble que vous vous émancipés, vous prenés de certains airs libres auprès de cette adorable . . . à *Louison*. C'est donc vous, Mademoiselle, dont la Renommée publie de toutes parts les perfections !

LOUISON.

La Renommée me fait trop d'honneur, & vous aussi Monsieur . . .

GERONTE.

Point du tout, Mademoiselle. Vos charmes sont au dessus de toutes les louanges. à *part à Pasquin*. Elle est parbleu charmante. Je lui trouve seulement les yeux un peu trop fendus.

LOUISON.

Et moi Monsieur, je trouve que le portrait que Pasquin m'a fait de votre mérite & de votre politesse est fort au dessous de la réalité.

GE-

## G E R O N T E.

Oh, Pasquin est un brave, il fait-mieux que personne combien j'ai été caressé par tout. Te souvient-il, Pasquin, de cette Princesse à Nanking qui pensa se bruler toute vive, parce que je ne voulus pas répondre à sa passion.

## P A S Q U I N.

Oui Monsieur, on pouvoit dire qu'elle étoit folle de vous.

## G E R O N T E.

Savés-vous que je suis homme à vous sacrifier une douzaine de ces Princeses-là, & que toute mon indifférence ne sauroit tenir contre vos attraits?

## L O U I S O N.

Voilà en vérité un amour bien subit.

## G E R O N T E.

Je reviens de la Chine, & nous avons été neuf mois en mer.

## L O U I S O N.

Notre modestie françoise repugne à ces fortes de déclarations soudaines.

## G E R O N T E.

Ah Mademoiselle, je rapporte de la chine quelques bagatelles qui seroient bien capables d'imposer silence à la modestie mutine d'une marquise Européenne.



P A S Q U I N.

Neuf mois en mer !

L O U I S O N , *à part.*

Oh ! je vois Madame Lisimon. Ce contretems  
détruit tous mes projets.



## S C E N E III.

MADAME LISIMON, GERONTE,  
LOUISON, PASQUIN.

G E R O N T E.

**M**adame, si je ne me trompe, j'ai l'honneur d'ad-  
mirer en vous la mère des Graces & des  
Charmes. Ainsi que les aromates exhalent au loin  
leurs parfums, de même le mérite de Mesdemoi-  
selles vos filles repand l'odeur de leur réputation  
par delà les deux tropiques ; & lors qu'on a le bon-  
heur de connoître ces Beautés en original, on voit  
que leur portrait n'est point flatté . . .

M A D. L I S I M O N.

Voilà qui est bien poli Monsieur ; mais dites  
moi , de grace , comment mes filles ont-elles  
l'honneur d'être connues de vous ?

GERON-

G E R O N T E , *à part.*

En voici bien d'une autre , ha , ha , ha ! je ne connois pas sa fille que voilà. *à Mad. Lisimon.* Graces au Ciel Madame , on ne prend pas la caracte en passant la Ligne.

MAD. LISIMON , *à Louison.*

Louison expliqués ce mystère ; auriés - vous présentée Monsieur à mes filles sans ma permission ?

L O U I S O N .

Madame , voici le mystère en deux mots. Monsieur me prend pour une de mes maitresses , & il ne m'a pas donné le tems de le détromper.

G E R O N T E .

Mais voyés donc . . .

L O U I S O N .

Pardonnés Monsieur , si . . .

G E R O N T E .

Il n'y a point de mal. Tranquilisés - vous , mon enfant. Je connois bien des maitresses qui ne sont pas si jolies que vous.

M A D. L I S I M O N .

Vous revenés d'un país où vous devés avoir vu de belles choses.

G E R O N T E .

Et , ce qui vaut mieux encore , rapporté.

L 5

MAD.

M A D. L I S I M O N.

C'est le país de la porcelaine. Vous en aures  
sans doute fait provision à la source.

G E R O N T E.

Sans exagérer, dequoi meubler tout un arsenal,

M A D. L I S I M O N,

J'ai la fureur des porcelaines, moi.

G E R O N T E.

Si vous avies été avec moi à la Chine, vous au-  
riés eu le plaisir de vous promener dans des gon-  
doles de porcelaine sur le grand lac de Sicheu.

M A D. L I S I M O N,

Des gondoles de porcelaine!

G E R O N T E.

Oui, Madame, tout est porcelaine dans ce país  
là. Le grand Mandarin a jusqu'à sa bibliothèque  
reliée en porcelaine, & il en fait faire des bottes  
fortes pour courir la poste.

M A D. L I S I M O N.

Voilà qui doit être charmant. Que ces Chi-  
nois sont ingénieux!

G E R O N T E.

Mais, pour en revenir à Mesdemoiselles vos  
filles . . .

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Vous les verrés tantôt. Elles n'ont pas encore achevé leur toilette. Allés, Louison, les avertir que je leur menerai Monsieur.

*Louison fort.*

G E R O N T E.

Et vous Pasquin, vous passerez à la Douane, retirés en les douze grandes caisses, marquées M. G. & prenez garde que rien ne se casse.

P A S Q U I N.

Fort bien Monsieur.

*Pasquin fort.*

G E R O N T E.

Je suis charmé Madame, de me trouver seul avec vous, pour vous communiquer un petit plan que je médite. J'ai assés tracassé dans le monde pour penser à un établissement tranquille. Je suis las de mettre des maris, des pères, des tuteurs au désespoir ou dans l'inquiétude. Le mariage, dit-on, est fort propre à terminer le cours des galanteries, & à fixer un homme chés lui. Dans le fond je suis bon Diable, & riche. Ne voilà-t-il pas dequoi rendre une femme heureuse . . .

M A D. L I S I M O N.

Voici mon mari lui-même. Vous pouvez continuer Monsieur, il n'est pas de trop ici.

SCENE



## S C E N E IV.

GERONTE , MADAME LISIMON ,  
Mr. LISIMON.

L I S I M O N .

**S**oyés le bien venu Monsieur Geronte. Vous voilà donc heureusement de retour d'un si long voyage. Que j'en suis charmé!

GERONTE , *embrassant Lisimon.*

Salut à l'ancien ami Lisimon & futur beau-père.

L I S I M O N .

Qu'est-ce à dire beau-père?

G E R O N T E .

Oui, touchés-là, je venois justement d'entamer avec Madame une négociation qui pourroit bien en douceur faire entrer un million dans votre famille.

L I S I M O N .

Rien que cette bagatelle là! Mais par quel moyen?

G E R O N T E .

Par un moyen très honnête.

LISI-

L I S I M O N.

Qui est ?

G E R O N T E.

Qui est le mariage de mon individu avec une de vos filles.

L I S I M O N.

Quel début ! Vous me surprenés.

G E R O N T E.

Oh, je suis pressé, & l'on m'a toujours dit que dans les occasions périlleuses il faut se déterminer promptement. Lorsque j'entrepris le voiage de la Chine par exemple . . .

L I S I M O N.

Et laquelle de mes filles a donc eu l'honneur de vous plaire ? Est-ce l'ainée ou la cadette ?

G E R O N T E.

L'ainée ou la cadette, cela est égal. Je n'ai vu ni l'une ni l'autre. Elles sont filles toutes deux, j'espère. Tout le monde m'assure qu'elles sont charmantes, & que vous leur avés donné une bonne éducation. Cela me suffit. Nous autres gens de mer, nous n'avons pas le tems de filer le parfait amour.

L I S I M O N.

Sans rejeter votre proposition, je voudrais cependant que mon gendre futur temoignat un peu moins d'indifférence sur le choix.

M A D.

M A D. L I S I M O N.

Oh! mon poulet, cela n'en vaut que mieux. Et puisque Monsieur veut bien s'en rapporter à cet égard à nous, je ferois d'avis de lui donner notre Emilie.

L I S I M O N.

Mon Dieu, ma femme, n'allons pas si vite.

M A D. L I S I M O N.

Pourquoi non? Ce sera le moyen de fixer en même tems l'irrésolution de Valère. Il fera obligé de prendre notre Angelique, bongré malgré qu'il en ait, & nous établirons nos deux enfans à la fois.

L I S I M O N.

Rien n'est plus aisé que de procurer un établissement à ses enfans, mais rien n'est plus difficile que de les rendre heureux. Les gourmander pour contraindre leur inclination, & leur arracher un consentement forcé, c'est changer en tyrannie l'autorité paternelle; mais dans une démarche si importante, guider leurs sentimens par les conseils de la sagesse & de l'expérience, leur présenter la raison quand on voit que leur coeur s'égare, ou qu'un faux brillant les séduit, voilà à mon avis jusqu'où s'étend le pouvoir d'un père. Je veux commenier par consulter le goût de mes filles.

M A D. L I S I M O N.

Les Peres sont en verité de vrais corrupteurs d'enfans. Quand tout cela seroit vrai, faudroit-il le leur faire sentir?

GE-

## GERONTE.

On n'approuveroit pas votre Morale à la Chine. Cela va bien autrement dans ce pas-là. Un père donne à sa fille le mari qui lui convient, & on a grand soin de captiver les pieds des femmes dans de fort petits fouliers, pour les empêcher de gagner le large, de se répandre dans le monde, & d'y prendre des volontés.

## LISIMON.

A la Chine, comme à la Chine.

## MAD. LISIMON.

Je veux bien ne vous pas contredire, pour éviter toute dispute. Mais j'espère que vous me permettrez d'emmener Monsieur Geronte pour lui faire connoître notre Emilie. Je vous rendrai compte du succès de mes soins.

## GERONTE,

*en sortant avec Madame Lisimon.*

Adieu l'ami, ne craignés rien. Nous saurons bien nous rendre agréables moi & mon million, ou il faudroit qu'il y eut du malheur.





## S C E N E V.

LISIMON , LOUISON.

LISIMON, *s'approchant de la coulisse.*

Louison , Louison.

LOUISON , *arrivant.*

Plait-il, Monsieur?

L I S I M O N.

Allés m'appeller mes filles. Promptement! . .

LOUISON , *en sortant.*

Oui Monsieur, elles vont être ici tout à l'heure.

L I S I M O N , *seul.*

Ce mariage chinois n'est pas du tout de mon goût. Encore si c'étoit avec Angelique. Mais Geronte & Emilie ! Quel contraste !



## S C E N E VI.

LISIMON , ANGELIQUE , *fort parée ,*  
 EMILIE , *plus simplement vetue.*

L I S I M O N.

**V**ous voilà bien parée , ma fille. Vous avez  
 sans doute dessein de sortir ?

AN-

ANGELIQUE.

Si vous voulés bien le permettre:

LISIMON.

Et à quoi destinés-vous votre après-dinée?

ANGELIQUE.

J'ai l'embarras du choix: Je peux faire une partie de Comète chés ma Tante; Mon cousin Ariste m'a fait inviter, pour décider sur un nouveau dessein d'étoffe, qu'un dessinateur de Lion doit lui porter; la Marquise veut que j'arrange avec elle un cabinet de Pantins . . .

LISIMON.

Ma chère Angelique, allés consulter là-dessus votre mère: elle a peut-être une proposition à vous faire, où il ne s'agit pas de pantins.

ANGELIQUE.

Pourvu qu'il ne s'agisse pas de pis que cela, de mariage. Il m'en est déjà revenu quelque chose.

LISIMON.

Et quand cela seroit? Le mariage vous fait-il peur? Monsieur que voilà, ne pourroit-il pas vous aider à vaincre cette répugnance?

EMILIE, *à part*:

O! Ciel, c'est Valère.

M

SCENE



## S C E N E VII.

LISIMON, ANGELIQUE, EMILIE,  
V A L E R E.

ANGELIQUE, *à son père.*

Changeons de propos, je vous en conjure, mon cher père . . . *à Valere.* Je gage que Monsieur voudra bien m'accompagner ce soir chés ma tante faire une partie de comète, & souper gayement.

V A L E R E.

Il faudroit être de mauvais goût pour refuser une pareille faveur. Vous conduites tous mes pas au plaisir.

EMILIE, *à part.*

Je l'avois bien cru!

V A L E R E.

Mademoiselle Emilie ne sera-t-elle point des nôtres?

EMILIE.

Non Monsieur, j'ai promis d'assister à la lecture d'une nouvelle Tragedie, que l'Auteur ne veut donner au théâtre qu'après avoir consulté le goût de quelques amis, dont le jugement peut lui faire pressentir celui du public: J'avois dessein de vous proposer d'être de cette partie.

ANGE-

ANGELIQUE,  
*jettant un regard animé sur Valère.*

Voyons : pour laquelle de nous deux vous déclarerés - vous aujourd'hui ?

EMILIE.

Et moi je ferois charmée de savoir votre sentiment sur la Tragedie ; eh bien ? Préfererés - vous la partie de comète ou la partie d'esprit ?

VALERE , *embarrassé.*

Mais . . . Je ne suis pas d'une grande ressource au jeu . . . & . . . je pourrois mal juger d'une pièce de théâtre ; cependant . . .

EMILIE , *souriant.*

Cependant , par charité , & pour ne point faire de jalouse , vous allés nous donner un refus à toutes deux.

VALERE.

Tout au contraire. J'aimerois à passer ma soirée avec l'une & l'autre. N'y auroit-il pas moyen de vous accorder ?

ANGELIQUE.

De quelle manière , par exemple ?

VALERE.

En allant tous les trois entendre d'abord la pièce nouvelle , & ensuite nous pourrions souper en bonne compagnie chés votre Tante.

## ANGELIQUE.

Ah ! ma soeur n'aime pas le grand monde.

EMILIE.

Je n'y figure peut-être pas trop bien, mais je fais me plaire partout.

LISIMON.

Je crois, Mes Enfans, que nous avons aujourd'hui quelque chose de mieux à faire que de sortir. *Il prend Valère à l'écart.* Vous savés, Valère, les termes où nous en sommes. J'attends votre résolution au plutôt; ou bien je retire ma parole.

VALERE.

Monsieur, je me sens pénétré de vos bontés, & j'aurai l'honneur de vous porter incessamment ma résolution.

LISIMON, *sortant.*

Je vous conseille de viser au solide. A Dieu, mes filles!

EMILIE.

Mon père sort; je crois que nous ferions bien de suivre son exemple.

ANGELIQUE.

Pourquoi ? y a-t-il du mal à rester ici avec Monsieur.

VALERE.

Que cela est bien dit ! Quoi ! charmante Emilie vous voulés me fuir ? J'ai donc le malheur de vous déplaire ?

EMI-

## E M I L I E.

Je vois bien que vous n'êtes pas heureux à tirer des conséquences.

A N G E L I Q U E,  
*jettant quelques coups d'œil sur Valère.*

Un galant homme & qui fait vivre, est toujours réservé dans ses manières, modeste dans ses discours, poli dans son badinage. Pourquoi craindre sa compagnie?

## E M I L I E.

D'accord; mais vous savés . . .

A N G E L I Q U E , *continuant ses œillades.*

Je fai que Valère ne se mettra jamais sur le pied de me dire des douceurs,

V A L E R E , *d'un ton animé.*

Ah, Mademoiselle, ne jurés de rien.

A N G E L I Q U E.

Ha, ha! Je crois en vérité . . .

V A L E R E.

Oui, je crois que ces beaux yeux, détruiroient bien vite les résolutions qu'on auroit prises . . .

A N G E L I Q U E,  
*lui jettant encore un regard tendre.*

Ah! Ma soeur, retirons nous.

*elle sort.*

EMILIE, *voilà la suivre*

Volontiers. C'étoit mon premier dessein.

VALERE, *la retenant.*

Vous voulez donc me quitter aussi, trop aimable Emilie?

EMILIE.

Je le dois.

VALERE.

J'ai donc le malheur de vous déplaire également?

EMILIE.

En cherchant à vous éviter, je vous en dis peut-être plus que je ne voudrois.

*elle s'enfuit.*

\*\*\*

## SCENE VIII.

VALERE, *seul.*

Dieu! qu'Angelique est belle, & qu'Emilie a de mérite! la beauté de l'ainée m'éblouit, l'esprit, les graces, les talens de la cadette me ravissent! sans être un homme irrésolu, quel mortel ne seroit pas indécis, en pareil cas? Combat aimable & cruel, lorsqu'on peut choisir entre deux objets charmans, & que la seule diversité des attraits nous met dans l'embarras de ne pouvoir se déterminer!

SCENE



## S C E N E IX.

VALERE, LOUISON.

LOUISON.

Quoi seul ici, Monsieur? Mais, quelle agitation est là vôtre?

VALERE.

Je n'ai pas en effet l'ame fort tranquile.

LOUISON.

Vous seriez-vous aperçu de quelque chose?

VALERE.

Et dequoi aurois-je pu m'appercevoir?

LOUISON.

Mais là . . .

VALERE.

Quoi là? Qu'est-ce à dire?

LOUISON.

Mais . . . Du Chinois.

VALERE.

Expliqués-vous, Louison! Votre discours m'inquiète.

M 4

LOUI-



LOUISON.

Vous ferez indiscret, si je vous avertis de quelque chose.

VALERE.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur.

LOUISON.

Vous savez que Geronte est revenu de la Chine. Croyez-vous que ce soit pour rien qu'il cherche à se procurer une entrée dans cette maison?

VALERE, *vivement*.

Quel pourroit être le dessein de Geronte?

LOUISON.

Que fait-on? Geronte est un vieux garçon. Il y a ici deux jeunes & jolies Demoiselles . . . Cependant tout cela n'est que conjecture. On peut se tromper. Je ne vous dis rien de positif.

VALERE.

Vous me mettez dans des inquiétudes cruelles.

LOUISON.

Ce Geronte est riche, & Madame aime furieusement les espèces.

VALERE.

Je ne fais quel parti prendre.

LOUISON.

N'allez pas au moins faire de l'éclat & me trahir. Ce seroit mal récompenser mon zèle.

VALERE.

V A L E R E.

Non, mais je veux savoir où j'en suis? Est-ce pour l'aînée ou pour la cadette qu'il soupire?

L O U I S O N.

Il est comme vous; ses soupirs ne sont pas encore bien décidés.

V A L E R E.

Je n'ai donc qu'à me déclarer au plutôt. Monsieur & Madame Lisimon m'ont permis de choisir. Que Géronte soit mon beau-frère, à la bonne heure!

L O U I S O N.

Cet expédient ne seroit pas de mon goût. Si j'étois un joli jeune homme, un rival de cette espèce humilieroit fort mon amour propre, & je saurois faire si bien, qu'il ne me forceroit point à précipiter mon choix. Monsieur Geronte je ne vous bannirois pas à la vérité de la maison; mais vous seriez le spectateur de mon bonheur.

V A L E R E.

Laissez-moi faire, Louison. Tâchez seulement de découvrir, si c'est Angélique ou Emilie qui est l'objet de ses vœux. Ayés l'œil à tout. Je saurai récompenser vos services;

*Il sort.*

L O U I S O N.

Voilà un assez bon commencement. J'ai soufflé la jalousie dans le cœur de Valère; & j'ai disposé mes maîtresses à favoriser mes desseins sans le sa-

voir . . . A bien considérer les choses , il n'y auroit rien là de si extraordinaire . . . Ce ne seroit pas la première fois qu'un vieux richard Indien auroit épousé une fille comme moi.



## S C E N E X.

LOUISON , PASQUIN.

P A S Q U I N ,  
*portant une grande pagode sur ses épaules.*

**L**es petits présens entretiennent l'amitié , & je viens , Mademoiselle Louison , vous offrir le dixième du tribut que j'ai levé sur les Dames Chinoises.

L O U I S O N .

Ce Colosse ! vous apellés cela un petit présent ?

P A S Q U I N .

Oui , je vous prie d'accepter cette bagatelle comme un gage de ma tendre amitié.

L O U I S O N .

Mais que voulés-vous que je fasse de cette énorme Pagode ?

P A S Q U I N .

Vous en pourrés orner votre toilette.

LOUI-

L O U I S O N.

Le beau meuble de toilette !

P A S Q U I N.

Cela vous retracera mon image , & vous fera  
ressouvenir de mon tendre amour. Vous penserez  
vingt fois par jour à moi.

L O U I S O N.

Pasquin est galant.

P A S Q U I N.

Ah ! nous savons pousser la fleurette , nous n'a-  
vons pas oublié cet art à la Chine.

L O U I S O N.

Les Maîtres si habiles en ce metier ne font pas  
les meilleurs amans.

P A S Q U I N.

Vous voulez donc de grands sentimens ?

L O U I S O N.

Sans doute. Mais ces grands sentimens feroient-  
ils affés dupes de s'aller loger dans le cœur d'un  
Pasquin ?

P A S Q U I N.

Tout doux , ma Mignône. Sachés que les  
voyages nous polissent , & que les Pasquins ont  
souvent le cœur mieux formé que bien des Seig-  
neurs des plus hupés.

LOUI-

L O U I S O N.

Ne vous fâchés point, Monsieur Pasquin. Ce que j'en dis, n'est que par délicatesse.

P A S Q U I N,  
*se prosternant à ses piés.*

En ce cas là acceptés les vœux d'un amant aussi tendre que le beaume, & fidèle comme l'étoile polaire.

L O U I S O N.

Mais lève-toi donc, vieux fou; si quelqu'un voyoit là ces deux pagodes à mes piés . . . quel groupe!

P A S Q U I N.

Permetts moi donc de t'assurer tout de bout que je t'aime plus que tous les trésors du Mogol, & accepte ce tribut de mon amour.

L O U I S O N.

J'accepte ton présent. Pour le reste nous verrons. Je ne me détermine pas si vite. Mais prends garde surtout de ne jamais me dire la moindre douceur en présence de ton maître, ou de mes maîtresses.

P A S Q U I N.

Soit, je te le promets; mais ne crois pas aussi me jouer . . .

L O U I-

L O U I S O N , à part.

Il ne faut rebuter personne ; il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc.

P A S Q U I N.

Que marmotes-tu là ?

L O U I S O N.

Je réfléchis . . . Tu-ès si pressant.

P A S Q U I N.

Mon cœur est bien malade, & je hais les longues cures.

L O U I S O N.

Tu sauras tantôt mon dernier mot. Adieu Pasquin.

P A S Q U I N.

Adieu mon Infante. N'oublies donc pas ce premier gage de ma tendresse. Après les noces vous ne manquerez pas de pagodes.

*Louison emporte la pagode jusques dans la Couliſſe où on l'entend tomber & se casser. Pasquin veut sortir de l'autre côté du théâtre.*

L O U I S O N , reparoiſſant.

Hélas ! ton gage fragile est en mille pièces. Nos amours sont des amours de porcelaine. Leur fort est de tomber en éclats.

P A S.

190 EMILIE ou LE TRIOMPHE, &c.

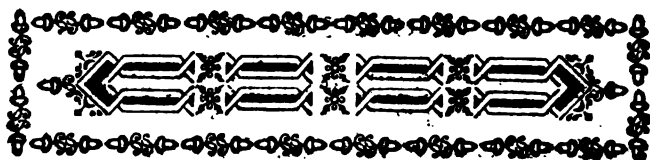
P A S Q U I N , *sortant.*

Peste soit de l'étourdie. Cette aventure est de mauvais augure. Puisse mon bonheur n'être pas sujet à pareil accident !

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.



## A C T E III.

### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LOUISON.

ANGELIQUE.

**M**ais voyés comme me voilà mise ? Il n'y a ni grace ni élégance dans cette coëffure ; rien ne tient ; tout se derange. Tous vos soins sont pour ma sœur.

LOUISON.

Et cependant je vous aime plus qu'elle.

ANGELIQUE.

La bouche est pour Angélique, & le cœur pour Emilie.

LOUISON.

En verité, je ne vous ai jamais connu cette jalousie-là.

ANGELIQUE, *vivement.*

De la jalousie, contre ma sœur ! Et à propos de quoi l'aurois-je ? voilà comme vous êtes, on n'oseroit dire un mot, que vous n'y donniés une interprétation gauche.

LOUI.



LOUISON.

Misericorde! Quelle vivacité! Ma chere Maitresse, je ne vous quitte point que vous ne m'ayés avoué le sujet de votre mauvaise humeur.

ANGELIQUE.

Laissez-moi; votre curiosité me fatigue.

LOUISON, *lagaçant.*

De grace, faites moi la confidente de vos peines secretes. Je vous en conjure.

ANGELIQUE.

Vous êtes une indiscrete.

LOUISON.

Non, vous pouvez hardiment me confier votre secret.

ANGELIQUE.

Leve-toi donc, & lis toi-meme dans mon cœur, car pour moi j'ignore ce qui s'y passe.

LOUISON.

Un combat entre la fierté & l'amour,

ANGELIQUE.

Oh, pour cela non. Je n'aime point Valere, c'est une chose décidée.

LOUISON.

Pas si décidée que vous le croyés.

ANGE-

ANGELIQUE.

Mais, tu fais, mon enfant, quelle indifférence j'ai pour tous les hommes en général?

LOUISON.

En fait d'amour il ne faut jamais conclure du général au particulier.

ANGELIQUE.

Valère loge depuis plus d'un mois dans cette maison, je l'ai vu tous les jours sans sentir pour lui le moindre gout, j'ai même souhaité que son choix pût tomber sur Emilie, & maintenant qu'il semble vouloir se déclarer pour elle, j'en suis piquée. N'appelles-tu pas cela un peu d'humeur?

LOUISON.

Non.

ANGELIQUE.

Un petit caprice couleur de rose que le tourbillon du monde va enlever?

LOUISON.

Non, j'appellerois cela en bon françois *jalousie*. Mais, . . . je vois paroître votre soeur.



S C E N E II

ANGELIQUE, EMILIE, LOUISON.

EMILIE,  
*courant embrasser Angelique.*

Ah! ma chère Angelique! me conservés-vous encore ces tendres sentimens qui nous ont unies depuis l'enfance? Puis-je verser dans votre sein les inquiétudes qui déchirent aujourd'hui mon cœur?

ANGELIQUE.

Qu'avés-vous, ma soeur? vous êtes dans une cruelle agitation. Je me flatte que vous me croyés assés de vos amies.

EMILIE.

Il faut que vous la sôyez beaucoup, pour me pardonner l'aveu que je vais vous faire.

ANGELIQUE.

Emilie! . . . Je vous crois incapable . . .

EMILIE.

Oui, je suis incapable de m'oublier, de vous trahir . . . Mais je suis capable d'une foiblesse.

ANGELIQUE.

D'une foiblesse? . . .

EMILIE.

EMILIE.

Helas ! aprenés ce funeste mystère. Vous sâ-  
vès que Valère . . .

ANGELIQUE, vivement.

Valère vous préfère-t-il ?

EMILIE.

Juste Ciel ! Qu'aperçois-je ? A ce nom vous  
tougissés , ma sœur.

ANGELIQUE.

Louison , donne-moi mon flacon. Il me prend  
des vapeurs.

EMILIE.

Que de soupçons , que de craintes s'élèvent à  
la fois dans mon cœur !

ANGELIQUE.

Poursuivés , ma sœur.

EMILIE.

Plut au Ciel que mon père vous eut destinée à  
être l'épouse de Valère , sans lui laisser le choix  
entre nous deux.

ANGELIQUE.

Il s'est donc déclaré ? . . .

EMILIE.

Je l'ignore , mais je le crains . . . & je le dé-  
sire.

N 2

ANGE-

ANGELIQUE, *à part.*

A mesure qu'elle parle, elle me fait sentir combien j'aime cet ingrat. Mais il me le payera.

EMILIE.

Vos bontés m'inspirent trop de confiance pour vous cacher mes sentimens, & votre amitié m'oblige au plus sincère retour.

ANGELIQUE, *à part.*

Que je suis piquée! Non, il ne sera pas dit qu'un mortel ait obtenu un triomphe complet sur mon indifférence.

EMILIE.

Je viens pour consulter vos sentimens & demander vos conseils. Formeriez-vous quelques prétensions sur le cœur de Valère, ou bien me le cédez-vous sans que le votre en murmure? S'il demande ma main, dois-je la lui donner?

ANGELIQUE.

Mais . . .

EMILIE.

Quoi! vous balancés? vous ne me répondez rien? Me serois-je trompée?

ANGELIQUE.

Tous les conseils que je pourrois vous donner nuiroient ou aux intérêts de votre cœur, ou à ceux de ma gloire. L'alternative est délicate.

EMILIE.

## E M I L I E,

Je vous entends, ma sœur, mieux que vous ne croyés; vous serés satisfaite. En vous cedant Valère, j'aurai toujours la satisfaction de vous rendre heureuse, au lieu que je ne le ferois jamais, sachant que mon hymen avec lui pourroit vous causer du chagrin.

## A N G E L I Q U E.

Vous ne l'aimés donc point ?

## E M I L I E,

Hélas! je l'adore, & je le perdrai pour vous.

*Elle répand des larmes.*

## A N G E L I Q U E.

Non, Emilie, non. Votre générosité doit rallumer la mienne. Mais vous devés sentir qu'il est piquant pour moi, qui n'ai reçu qu'avec indifférence les hommages de tant d'Adorateurs aimables, de me voir aujourd'hui méprisée par Valère, le seul homme qui malgré moi, pourroit peut-être m'inspirer des sentimens moins altiers.

*Elle pleure aussi.*



## S C E N E III.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
MADAME LISIMON.

MAD. LISIMON, *riant.*

**H**a, ha ! vous voilà fort à propos . . . Mais voyés donc les folles : elles pleurent , parce qu'on veut leur donner à chacune un bon mari. Ha, ha, ha.

EMILIE.

A chacune ?

MAD. LISIMON.

Oui , ma bonne Emilie , console-toi , tu auras aussi un mari. Je ne comptois d'abord que marier Angélique avec Valère , mais je crois que nous ferons deux nœuds à la fois , & que notre ami Geronte , qui est revenu de la Chine pourra bien t'épouser.

EMILIE.

O Ciel , ma chere mère , ne me parlés point de mariage.

MAD. LISIMON.

Tarare , mon enfant. Quand j'étois fille , je tenois le même langage. Le seul nom d'époux me faisoit fremir.

EMI-

E M I L I E.

Voilà donc mon malheur décidé.

M A D. L I S I M O N.

Oh! je n'aime point les lamentations. Geronte va arriver dans l'instant. Je veux que vous lui fassiez l'une & l'autre un accueil bien gay. C'est un bon Réjouï, que cet air morne pourroit dégouter.

A N G E L I Q U E , *gayement.*

Je ferai aussi gaye qu'il vous plaira, ma chère Maman, pourvu que ce ne soit point à moi qu'il en veuille.

M A D. L I S I M O N.

Voilà ce qui s'appelle encore une fille obéissante.

E M I L I E.

C'est qu'il lui en coûte beaucoup moins qu'à moi.

L O U I S O N , *à part.*

Madame Lisimon, vous n'en êtes pas encore ou vous croyés être. Nous saurons conduire nos petits intérêts,





## S C E N E IV.

ANGELIQUE, MAD. LISIMON,  
EMILIE, GERONTE, LOUISON.

GERONTE,

*entrant avec une vivacité affectée.*

Voilà donc ces deux aimans qui vont diriger la  
boussole de mes amours.

MAD. LISIMON.

Monsieur Geronte est toujours galant!

GERONTE.

Et vous, Madame, toujours polie. Mais permettez, de grace, que je m'approche de ces beautés charmantes, & que j'admire de plus près ces chef d'œuvres de la nature.

MAD. LISIMON.

Vous leur faites trop d'honneur; mais vous gâterez ces petites filles par des louanges si délicates. La jeunesse n'a que trop de penchant à la vanité. Pourvu qu'elles soient sages; je leur dis tous les jours: *beauté périt, vertu vous embellit.*

GERONTE.

Ah! Madame, la sagesse est une vertu qui vient avec l'âge: en attendant la beauté a son mérite.

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Mais laquelle de ces petites Créatures-là trou-  
vés-vous donc la moins désagréable ? . . . Te-  
nés-vous donc droite ; Emilie, quand Monsieur  
vous regarde.

G E R O N T E, *tire une lorgnette, & les  
examine l'une après l'autre.*

Pardon, Mesdames. Mes voyages dans les cli-  
mats chauds ont un peu dérangé l'économie de  
mon luminaire . . . Mais, que vois-je ? Ainsi que  
l'escarboucle réunit le brillant de toutes les cou-  
leurs, de même votre beauté, réunit le brillant de  
toutes les pierres précieuses.

L O U I S O N, *lagaçant.*

En vérité Monsieur, on voit bien que vous êtes  
un grand Diamantaire, ainsi qu'un grand connois-  
seur en fait de jolies filles & de jolies expressions.  
Voilà un compliment des mieux tournés.

G E R O N T E, *à Emilie.*

Elle a de l'esprit cette Louison-là . . . *à Loui-  
son en lui serrant la main.* Ah ! ma chère ; les vo-  
yages forment la jeunesse ; on ne parcourt pas la  
moitié du globe pour rien.

M A D. L I S I M O N.

Le cœur ne vous dit-il point laquelle des deux  
je vous destine ?

G E R O N T E,

Mon cœur ne fait que se taire, quand votre auto-  
rité maternelle parle.

EMILIE , *ironiquement.*

La conquête d'un cœur si obeïssant est flatteuse !

GERONTE.

Cette conquête ne vous coutera pas de grands efforts. Ce cœur baissera pavillon, si vous daignés lâcher contre lui une seule bordée de vos charmes vainqueurs.

EMILIE.

A merveille !

GERONTE , *à Angelique.*

Mais, que dit cet aimable enfant-là ?

ANGELIQUE , *minaudant.*

Rien.

GERONTE.

Rien. C'est fort peu. Mais en revanche vos beaux yeux sont fort éloquens.

ANGELIQUE , *continuant à minauder.*

Mais, vous faites rougir les gens.

GERONTE.

Tant mieux ; cela est de bonne augure.

ANGELIQUE.

On ne fait que répondre à des douceurs si véhémentes.

GE-

## GERONTE.

Nous autres marins nous savons tirer à brule pourpoint, & quand vous rougiries mille fois, je ne puis m'empêcher de vous déclarer Mademoiselle, que ma persone & ma fortune sont à vous, ou le Diable m'emporte.

## ANGELIQUE.

Ne jurés donc pas ; je vous en croirai plutôt sur votre parole,

## GERONTE.

Pourrois-je donc me flatter que vous me permettrés de mouiller l'ancre de mon espérance à la rade de vos faveurs ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tachons de l'amuser. C'est toujours un adorateur de plus.

## GERONTE.

Que dites-vous là ? Serait-ce une pudeur mourante qui se recommande au Ciel ?

## ANGÉLIQUE.

Les choses ne vont pas si vite. La bienfiance veut que vous me rendiez au moins pendant trois mois ce qu'on appelle de petits soins, que vous me suivies au spectacle, au bal, à la promenade, que vous temoignies de l'empressement à me voir & à me parler. Il faut porter mes couleurs & mon nom en chriffre, me donner des fêtes galantes, & ainsi du reste. Peut-être vous permettrai-je alors de

de soupirer tout haut pendant trois autres mois, de m'entretenir de votre flamme, de me présenter la main, de vous battre contre quelque rival : . .

G E R O N T E.

Mais, ne pourrois-je pas aplanir toutes ces difficultés avec un sac de Louis?

A N G E L I Q U E.

Pas pour un empire. Me croyés-vous l'ame vénale?

G E R O N T E.

Me croyés-vous assés peu pressé pour me soumettre à tant de formalités?

MAD. LISIMON, à Gêronte.

Suivés mes conseils. Adressés-vous à la cadette, l'ainée est trop capricieuse.

G E R O N T E, à Emilie.

Pourrois-je esperer Mademoiselle, que vous me condamnerés à un cérémonial moins sévère?

E M I L I E.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui m'émeut au point que j'ai besoin de calmer mon esprit. Permettés Madame, que je me retire. Adieu Monsieur.

*Elle sort précipitamment.*

G E.

## G E R O N T E.

Celle là me paroît moins revêche. Je pourrois bien l'avoir amarrée.

*à part.*

Auffi n'est-elle pas si jolie, elle donne sa marchandise à meilleur marché.

## M A D. L I S I M O N.

Hé! bien, Monsieur, la glace est rompue. Je m'en vais appuyer vos intérêts auprès d'Emilie, je tâcherai de la persuader, & en tout cas je saurai me servir de l'autorité de Mère.

*elle sort.*

## G E R O N T E.

Voilà ce qui s'appelle une brave femme.

ANGÉLIQUE, *suivant sa mère.*

Adieu, Monsieur, vous êtes un volage, un vrai papillon.

## L O U I S O N,

*d'un air piqué en voulant suivre sa maîtresse.*

Un franc ingrat.



SCENE



## S C E N E V.

GERONTE, LOUISON.

GERONTE, *la rapellant.*

St . . . . St . . . .

LOUISON.

Plait-il!

GERONTE.

Auriez-vous par hasard une chambre à vous seule ici ?

LOUISON.

Oui , tellement à moi seule , que vous n'y entrerez point.

GERONTE.

Vous ne me refuserez pas , j'espère , la permission d'y fumer une pipe de tabac.

LOUISON.

Fi le vilain !

GERONTE.

C'est une belle & bonne habitude que j'ai prise à la Chine. *Il tire de sa poche une longue pipe orientale.* Voilà un présent que m'a fait l'aumonier de l'Empereur Cam-hi-xunchi.

LOUI-

## L O U I S O N.

Fumés en plein air. Pour moi je n'aime pas donner matière à la médifance. On dit déjà que je vous veux trop de bien ; & fi jamais je me marie , mon mari aura une femme dont la conduite eft à l'abri même du foupçon.

## G E R O N T E.

Voilà des fentimens charmans ! Que n'etes-vous d'une condition plus relevée ?

## L O U I S O N.

Eft-ce ma faute ? Si l'on m'avoit consultée fur ma naiffance , je me ferois fait Princeffe.

## G E R O N T E.

Dans le fond vous me plaifés plus que vos maîtrefles.

## L O U I S O N.

Et moi j'ai pour votre mérite toute l'estime poffible. J'ai le cœur fur les levres , je fuis une bonne fille , j'appartiens à d'honnêtes gens , & l'on ne m'a pas dit en fortant du berceau , que je ferois un jour.

*elle pleure.*

## G E R O N T E.

Confolés-vous , mon enfant , que fait-on ? . . . *il lui paffe la main fous le menton.* Vos maîtrefles , entre nous , me paroiffent un peu quinquéfes . . .

## L O U I S O N.

Ah ! par fois.

GE-



G E R O N T E.

Un peu bizarres . . .

L O U I S O N.

Je n'oserois le dire. Hélas ! nous avons tous nos défauts. Elles aiment, il est vrai, un peu trop la dépense, le jeu, les plaisirs, les spectacles, la compagnie . . . mais c'est ce que vous trouverez toujours dans une Dame dressée au grand monde.

G E R O N T E,

*Je gratant l'oreille.**Valère parolt.*

Sur ce pié-là . . . Mais, qui est cet homme ?

L O U I S O N.

C'est Valère, l'amant de mes maitresses.



## S C E N E VI.

GERONTE, LOUISON, VALÈRE.

G E R O N T E.

Je suis charmé, Monsieur, de faire connoissance avec vous, & peut-être ne serés-vous pas fâché de la mienne. Touchés-là ! Je ne suis pas si Diable que je parois noir.

VALE-

V A L E R E.

.. Tout au contraire , vous me paroissés un très galant homme.

G E R O N T E.

Oh ! Trêve de complimens. On dit que vous attaqués ici toute une famille , que vous en contés à deux sœurs à la fois , & je ne serois pas fâché d'en avoir une pour ma part.

V A L E R E.

Ah ! Monsieur , Vous seriez un rival trop dangereux. Votre age , votre experience , vos richesses & mille autres agrémens . . .

G E R O N T E.

Que voulés-vous ? Chacun a dans ce monde son petit coin de mérite , & chacun tâche de faire valoir ses avantages. Mais vous êtes si honnête , que je ne voudrois pas me brouiller avec vous pour un si mince sujet. On voit trop souvent deux hommes aimables , faits pour être amis , se haïr pour une femme qui n'en vaut pas la peine.

V A L E R E.

Un homme tel que vous ne manque jamais de conquêtes. Je vous réponds que l'or de la Chine aura une vertu magnétique sur les cœurs de nos Dames. Vous pourrés voltiger de belle en belle.

O

LOUI-

## L O U I S O N.

Mauvais Conseil ! Si j'étois de Monsieur , je laisserois là Angelique & Emilie , pour cause , & je choisirois une femme agréable , d'une humeur accommodante , sage , dont je ferois la fortune , & qui , par reconnoissance , s'efforceroit à me rendre la vie heureuse. *elle sort.*

## G E R O N T E.

Tout ceci me fait tourner la tête.



## S C E N E VII.

GERONTE, VALERE, LISIMON,  
E M I L I E.

## G E R O N T E.

Ah ! voici la bonne !

V A L E R E , *d'un air inquiet.*

C'est Emilie ! Pourquoi lui donnés-vous cette épithète ?

## G E R O N T E.

Vous allés l'entendre . . . à *Lisimon*. Eh bien , Beau-père , quelle nouvelle ? Ce cœur agité de tantôt s'est-il calmé ? S'est-elle enfin rendue à mes attaques ?

E M I L I E , *à part.*

Voyons quel effet la jalousie fera sur Valère ?

G E -

## G E R O N T E.

Menés-vous son cœur piés & poings liés sur le champ de bataille de mes amours?

## L I S I M O N.

La voilà, Monsieur, vous pouvés consulter ses sentimens.

## G E R O N T E.

Eh! bien, Mademoiselle qu'en dites-vous? Daignerés-vous faire le bonheur d'un homme qui a fait le tour du monde pour amasser une fortune digne de vous être offerte?

## E M I L I E.

Si je me déclare aujourd'hui, ce ne sont pas Monsieur, vos richesses qui détermineront mon choix.

## G E R O N T E.

Tant mieux. C'est donc le sentiment de mon petit mérite. Que cela est adorable!

## V A L E R E.

Ciel! qu'entends-je! Tous mes vœux sont trahis. *bas à Lisimon.* Mais, Monsieur, pensez donc à votre promesse.

L I S I M O N, *bas à Valere.*

Mon amitié pour vous m'avoit porté à contraindre le choix de mes filles, mais l'opiniâtreté de votre irrésolution leur a rendu la liberté.

V A L E R E.

Que je suis infortuné !

E M I L I E , à Geronte.

Avec tout cela, Monsieur, je n'ai pas le cœur tranquille sur bien des objets. Par exemple on m'a beaucoup parlé de votre penchant à la galanterie. On dit que sur toute la carte de vos voyages, vous avez laissé des traces de votre mérite séduisant.

G É R O N T E.

Toutes mes conquêtes sont autant de sacrifices que je vous fais, & dès le moment que le mariage nous aura unis, je ferai la pompe funèbre de ma galanterie.

V A L E R E , à part.

Je ne devrois pas craindre un rival aussi ridicule. Mais que le cœur d'une femme est bizarre !

E M I L I E.

Pourvu qu'elle ne ressuscite pas au bout de quelques mois.

G É R O N T E.

Non, ma petite pouponne, quand vous serez à moi, je ne vivrai que pour vous ; je vous idolâtrerai, je ne chercherai qu'à vous plaire & à vous procurer des plaisirs. Pour vous amuser, nous ferons quelque jour un petit tour à la Chine. Vous y entendrez parler de moi.

V A L E R E , à part.

Tout original qu'il est, il me met au désespoir.

E M I-

EMILIE, *à part.*

Je sens que mon cœur ne sauroit feindre, il m'en coûte trop d'efforts. Finissons la comédie.

GERONTE.

Que dites-vous là ? Est-ce une indifférence agonisante qui rend les derniers soupirs ?

EMILIE.

Non Monsieur, je crois que cette indifférence en réchappera cette fois-ci.

GERONTE.

Comment ?

EMILIE.

J'ai crû qu'il m'étoit permis de badiner un moment avec vous, mais je vois que vous prenez la chose au sérieux.

GERONTE.

Ecoutez, Monsieur le beau-père, on diroit qu'elle n'a aucun goût pour moi, ha, ha, ha !

LISIMON.

Que voulés-vous ? les inclinations ne se commandent point.

GERONTE.

Ma foi, l'ami, vous avés là deux filles bien extraordinaires. L'une veut me faire passer par mille étamines, & m'affervir à faire le galant pendant six mois entiers, l'autre me signifie presque mon congé tout net. Dites-moi, est-ce que depuis mon départ toutes les filles sont devenues comme cela dans ce pays ?

V A L E R E.

Je vous répons, Monsieur, qu'avec le bien & les agrémens que vous possédés, vous en trouverez beaucoup qui ne feront pas du sentiment de Mademoiselle.

G E R O N T E.

Franchement, je le crois aussi . . . à *Emilie*. Tenés, consultez Monsieur, il vous dira que sans vanité je vaux mon prix.

E M I L I E.

Me conseillés-vous, Valere, d'écouter Monsieur?

V A L E R E.

Ce seroit mettre la modestie de Monsieur à de trop rudes épreuves, que de vouloir faire son éloge en sa présence.

G E R O N T E.

Non, non, dites toujours. Je me ferai un peu de violence.

V A L E R E.

Si votre modestie ne souffre point, la miene souffriroit. Je ne suis pas assez impudent adulateur pour louer le gens en face.

G E R O N T E.

En ce cas là je vais me retirer pour laisser le champ libre à votre éloquence. Aussi bien tout ce mic-mac me brouille si fort, que j'ai besoin de boire un coup pour remettre ma raison en ordre. Adieu l'ami, adieu fière Princesse, j'espère de vous trouver des idées plus raisonnables à mon retour.

SCENE



## S C E N E VIII.

LISIMON, EMILIE, VALERE.

L I S I M O N.

**E**h bien! Valère, commencés donc le panegyrique de votre ami Geronte.

V A L E R E.

Helas! fut-on jamais dans un plus cruel embarras!

E M I L I E, *riant*.

On ne doit point être embarrassé à louer un pareil héros. Vous trouverez dans son mérite mille raisons pour me persuader.

V A L E R E.

Vous tromperiez-vous un instant sur les raisons qui me l'ont fait éloigner, Adorable Emilie!

E M I L I E.

: Adorable Emilie! C'est une expression que vous mettez aparemment dans la bouche de Geronte? vous êtes un négociateur zélé.



V A L E R E.

Non Mademoiselle, j'ai assés de goût pour vous rendre la même justice & les mêmes hommages que vous rend Géronte, & que vous mérités de tout le monde.

E M I L I E.

Valère, vous oubliez les intérêts de Geronte.

V A L E R E.

J'oublie tout en vous voyant. *à part* Dieu! qu'elle me paroît aimable en ce moment!

L I S I M O N.

Bravø, mon garçon. C'est la disposition où j'aime à vous voir. Pardonnés à mes transports . . . *il l'embrasse.*

V A L E R E.

Le trouble où vous me voyés, doit vous découvrir assés les dispositions de mon cœur.

L I S I M O N.

Oui, mon fils, je sens que vous avés besoin de repos; allés vous tranquiliser un moment; & venés tantot me trouver dans mon cabinet.

V A L E R E.

J'obeis. Heureux si dans cet entretien vous daignés mettre le comble à mes vœux! *à Emilie.*

Je connois trop votre façon de penser, pour craindre Geronte, mais aussi je me connois trop moi-même pour oser me flatter de mériter votre tendresse.

E M I-

E M I L I E , *en sortant.*

Oui , Monsieur, vous merités ma tendresse ,  
mais vous ne l'obtiendrés jamais, si je ne trouve  
moyen d'accorder mon devoir, ma raison & mon  
cœur.

*Lisimon & Valère la suivent d'un air consterné.*

FIN DU TROISIEME ACTE.





## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

PASQUIN , *seul.*

**N**audit soit celui qui inventa le metier de valet ! On rode , on se tracasse , on se damne , & pour qui ? Pour un Maître ingrat , qui ne vous laisse voir que misère en perspective , & auprès duquel dix ans de services ne rachètent souvent pas la plus légère faute. Le mien est le plus mauvais de tous. Non , jamais on n'a fait une trahison aussi noire à un domestique ! M'escamoter ma maîtresse ! M'enlever Louison ! C'est un vol ; c'est un cas pendable. Mais comme on ne pend pas les voleurs riches , je crois que le cas ne fera pendable que pour moi.

*il tire une corde.*

Noble instrument de la rage des hypocondres & des amans infortunés , mets fin aussi à mes malheurs ! Je terminerai mes maux , je ne serai pas spectateur de l'infidélité de Louison , & j'espère qu'on soupçonnera mon Maître d'être impliqué dans cette action. Vous me la payerez , Monsieur Geronte !

SCENE



S C E N E II.

GERONTE *gris*, PASQUIN.

GERONTE,  
*dont le discours est quelquefois interrompu  
par un boquet.*

Peste! ce vin du Cap étoit bon! J'ai dit souvent  
*Dà capo.*

*à Pasquin.*  
Mais que fais-tu là, Maraude, de cette corde?

P A S Q U I N.

Faut-il donc d'abord en venir aux invectives?  
Depuis quand sommes-nous sur ce pié?

GERONTE, *l'embrassant.*

Ne te fâche pas, mon pauvre Pasquin. Il est  
du bel air de maltraiter les gens. Tiens, voilà  
de quoi boire à ma santé. Mais encore un coup,  
que prétendois-tu faire de cette corde?

P A S Q U I N.

Que diable! C'est une corde d'un de vos bal-  
lots. Flairés, elle sent la Chine.

GERONTE.

Oui, elle a l'odeur du musc. Mais pourquoi  
as-tu ouvert ce ballot? Tu es un maître fripon.  
Tu as voulu aparemment me voler.

P A S-

P A S Q U I N, *en colère.*

Encore ! Vous oubliez donc que tous vos effets doivent être visités à la Douane ?

G E R O N T E.

Et toi, t'a-t-on visité aussi, pour voir si tu n'as point rapporté quelque Contrebande de la Chine ?

P A S Q U I N, *à part.*

Il est yvre, ou je veux mourir. *à Geronte.* Non, car je déclare tout, mais il y a certaines gens qu'on devrait bien ouvrir pour voir ce qu'ils ont dans le cœur . . .

G E R O N T E.

A qui en veut donc cet effronté coquin ?

P A S Q U I N.

Je vous le dirai tantôt ; mais parlons premièrement d'affaires. Les Douaniers demandent un Inventaire de tous les effets qui forment votre cargaison, & cela signé de votre main,

G E R O N T E.

Quand on boit du vin de Cap, quand on a le cœur pris, & qu'on est à la veille d'épouser un joli tendron, on n'est guères disposé à faire des Inventaires.

P A S Q U I N.

Vous feriez mieux de laisser là vos amours, & de penser à vos affaires.

G E.

G E R O N T E.

Tu raisonnes, je pense; mais il me vient une idée . . . .

P A S Q U I N.

Voyons.

G E R O N T E.

As-tu une feuille de papier blanc, une plume & de l'encre?

P A S Q U I N.

Oui. Un valet qui fait les affaires de son Maître ne marche jamais sans cela.

*il tire le papier, la plume & l'encrier.*

Mais, à quoi bon?

G E R O N T E.

Je signerai mon nom au bas de la feuille, tu n'as qu'à mettre l'inventaire au dessus.

P A S Q U I N.

Soit. L'expedient est bon. Signés donc.

G E R O N T E, *signant.*

Que les maltôtiers font chicaneurs!

P A S Q U I N, *prenant le blanc signé.*

Je me charge du reste.

G E R O N T E.

Et moi, je vais achever ma bouteille, après quoi j'irai pousser la belle passion. *il sort.*

P A S.

P A S Q U I N, *seul.*

Va, tu es un joli garçon; tu as de belles dispositions bachiques pour conter fleurettes. Le Ciel est bien benin de donner à des maîtres yvrognes des valets sages. . . . Mais voici fort à propos Louison.



### S C E N E    I I I.

LOUISON, PASQUIN.

L O U I S O N.

Eh bien! Pasquin, m'aimés-vous toujours?

P A S Q U I N.

Ah! serpent qui caresses ceux que tu assassines!

L O U I S O N.

Qu'est-ce à dire, pourquoi cette colère?

P A S Q U I N.

Oui, tu n'as qu'à faire l'étonnée; tu crois que je ne vois pas ta conduite.

L O U I S O N.

Je m'enveloppe de ma vertu.

P A S Q U I N.

Tu as là une enveloppe bien mince. On verra donc bien des choses.

L O U I.

L O U I S O N.

Mais encore un coup, dequoi te plains-tu?

P A S Q U I N.

Je suis donc aveugle? Je ne m'aperçois donc point de ce qui se passe entre mon maître & toi?

L O U I S O N.

Mais rien du tout. Un peu de badinage, quelques petites caresses, qu'on ne sauroit sans brutalité refuser d'un bon homme qui est sans conséquence.

P A S Q U I N.

Vrai langage de coquettes! Ma foi elles sont toutes faites sur le même moule. Ces vieux Retres sont les plus dangereux.

L O U I S O N.

Je crois en vérité que tu te donnes les airs d'être jaloux.

P A S Q U I N.

Je crois en vérité que tu voudrais me jouer de ces tours là même avant le mariage, & tu prétendrais que ma délicatesse n'en fut point blessée?

L O U I S O N.

Ta délicatesse? Tu es un joli Monsieur pour faire le délicat. Vas, je ne veux plus entendre parler de toi.

P A S Q U I N.

Il est donc écrit dans les Astres que je le ferai, sans même oser m'en plaindre!

LOUI.



L O U I S O N.

Non, tu ne feras rien auprès de moi.

P A S Q U I N.

Il ne faut pas se fâcher quand on vous dit les choses honnêtement.

L O U I S O N

Tu appelles cela honnêtement?

P A S Q U I N.

Vraiment oui. C'est toujours un compliment fort honnête qu'on fait à une femme, lorsqu'on lui temoigne de la jalousie. J'avois entre autres une maitresse à la Chine qui ne me l'auroit jamais pardonné, si au moins tous les quinze jours je ne l'eusse pelottée pour cause de jalousie.

L O U I S O N.

Et vous osés, Monsieur Pasquin, me parler de vos maitresses, sans craindre que je devienne jalouse à mon tour?

P A S Q U I N.

Que diable! elle est à la Chine cette fille. S'il y avoit aussi bien l'Océan entre mon maître & toi, je ne m'aviferois pas d'être jaloux.

L O U I S O N.

Avoue que tu es un nigaud, de t'épouvanter pour l'ombre de la chose. A cette condition je te pardonnerai.

P A S.

P A S Q U I N.

On ne gagne rien aux longues querelles.

L O U I S O N.

Sois sage à l'avenir.

P A S Q U I N.

Je tâcherai de me guerir de mes scrupules.

L O U I S O N.

Tu m'aimes donc bien ?

P A S Q U I N.

Tu me fais tourner la tête. Je ne pense plus qu'à toi. Tu m'as même déjà rendu Poète.

L O U I S O N.

Poète ? voilà qui est beau. Je suis folle de la poésie, depuis que j'ai l'honneur d'être lectrice de mademoiselle Emilie.

P A S Q U I N.

Oui, en passant sous la ligne, je m'approchai si fort des rayons de Phœbus, que dès lors, je sentis un petit accès de ses poétiques influences. Je fis à bord du vaisseau un joli poëme epique, dont notre marmiton etoit le heros : depuis je n'y ai plus pensé ; mais tes beaux yeux ont rallumé ma verve, & je viens de composer une petite chanson pour toi, que je te prie d'accepter.

*il lui donne un papier plié.*

P

LOUÍ-

## LOUISON.

Voilà qui est galant ! Je ne te connoissois pas encore ce talent-là ; Voyons donc ce que tu me chantes.

## PASQUIN.

Non , tu liras cela dans mon absence. Tes louanges pourroient blesser ma modestie , & je suis pressé d'ailleurs d'aller à la Douane retirer les effets de mon maître. Adieu, charmante Venus, mon Apolon va te parler pour moi.



## SCÈNE IV.

LOUISON, *seule.*

Une fille comme moi ne doit rebuter personne, on ne fait ce qui peut arriver. Voyons donc ce que ce nigaud aura pû chanter en mon honneur,  
*elle déplie le papier.*

Ma foi, rien. C'est une chanson en blanc, signée Gêronte.  
*elle médite.*

C'est sans doute un qui-pro-quo qu'il a fait; au lieu de Vers il me donne un blanc signé de son maître.  
*elle médite encore.*

En vérité ce papier entre les mains d'une fille intrigante & hardie vaudroit mieux que toutes les poésies du monde. Oui, je pourrois servir à la fois mes maîtresses, Lisimon, Valère & moi-même. Il n'y auroit qu'à écrire une promesse de mariage entre Geronte & moi au dessus de cette signature. Je pourrois l'épouser sans offenser personne ; il  
m'ai-

m'aime déjà. Et au pis-aller, il seroit obligé de me donner pour le dédit une bonne somme, qui me feroit un établissement. *elle reve encore*

La délicatesse de ma vertu murmure & se révolte contre un pareil projet. Mais dans le fond je ne lui fais aucun tort. Je lui procure une brave femme, pour laquelle il semble avoir du goût. Ceci accélérera seulement un peu les choses. Allons consulter là dessus mon Cousin, c'est un Clerc de Procureur, fort entendu, & dont on peut tirer de bons avis.



## S C E N E V.

LISIMON, MAD. LISIMON,  
LOUISON.

MAD. LISIMON.

**V**ous avés beau dire, la raison veut que Géronte épouse notre Emilie. Graces au Ciel au premier de Mai prochain, nous aurons vingt-cinq ans de mariage. Tenés, je m'en souviens encore comme d'aujourd'hui. Or, pendant tout ce tems ma volonté a été toujours soumise à celle de mon Epoux, comme au Chef de la maison. Ma douceur & ma docilité pourroient servir d'exemple à toutes les femmes. Je le dis là devant vous, Monsieur Lisimon, rendés justice à la vérité.

L I S I M O N.

Là, là, Madame, il seroit peut-être dangereux de vous contredire.

M A D. L I S I M O N.

Il est donc bien juste que j'aye une fois ma volonté en ma vie, & j'aimerois mieux mourir que de ceder cette fois-ci.

L I S I M O N.

Mais que diriez-vous, si Angelique avoit quelque dessein sur Geronte? *à part.* Gagnons toujours du tems.

M A D. L I S I M O N.

A la bonne heure! mais cela ne se peut pas.

L O U I S O N.

Si j'osois dire un mot, il faudroit, ce me semble, au moins la consulter, il faudroit . . .

M A D. L I S I M O N.

Se taire. Entendés-vous? Allés m'appeler Angélique.

L O U I S O N, *en sortant.*

Qu'elle est brusque! Ma foi, il n'y fait pas bon.

M A D. L I S I M O N.

Votre réflexion m'inquiète. Mes filles avec leurs grands sentimens pourroient les rebuter l'un & l'autre. Savés-vous bien que Geronte est un millionnaire, & que tous nos parens nous prendroient pour des imbéciles, si nous manquions un si bon coup?

SCENE



## S C E N E VI.

MAD. LISIMON, LISIMON,  
ANGELIQUE.

MAD. LISIMON.

Ah ça, ma fille, parlons un peu raison. Vous êtes faite pour le grand monde, j'en conviens, vous l'aimés; & vous n'avez pas tort, mais prétendés-vous avoir toujours des charmes en pure perte?

LISIMON.

Un bon mariage ne vaudroit-il pas mieux que tous les hommages de ces fades Conteurs de fleurettes, qui infectent la société!

ANGELIQUE.

Cela n'est pas décidé. Chacun a son goût. De grace, laissés-moi ma liberté, ou permettés que j'aille au couvent . . .

MAD. LISIMON.

Bon, bon, au Couvent! Langage ordinaire des filles. On ne vous a point envoyé chercher pour tenir de ces propos rebattus. Au couvent . . . au couvent.

A N G E L I Q U E.

Ne croyés pas Madame , que ce soit par grimace . . .

L I S I M O N.

Il faut , ma chère Angelique , un bien considerable pour pouvoir paroître avec un certain éclat sur le théâtre du grand monde. Je crois que les richesses de Geronte pourroient vous mettre en état de soutenir le rôle que vous aimés à y jouer.

A N G E L I Q U E.

La retraite est tout ce que j'ambitione.

M A D. L I S I M O N.

Et moi , je comptois vous marier à Valère . . .

A N G E L I Q U E , *vivement.*

Valere , ma chère Maman !

M A D. L I S I M O N.

Oui , le voici qui vient fort à propos.

SCENE



## S C E N E VII.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
V A L E R E.

M A D. L I S I M O N.

**V**enés Monsieur, aidés-moi à détourner notre Angelique du dessein qu'elle a formé de se retirer au couvent.

V A L E R E.

Je crains bien de n'avoir pas l'art de persuader.

A N G E L I Q U E., *d'un ton doux.*

J'ignore sur quoi vous fondés cette crainte.

V A L E R E.

Sur le sentiment de mon insuffisance.

A N G E L I Q U E.

Voilà qui est bien modeste ! Mais, comme jusqu'ici personne ne m'a dit des argumens assez forts pour changer ma résolution, je vous permets d'essayer, si votre éloquence sera plus heureuse.

V A L E R E.

Mais ... d'abord le desir de vos parens ...



A N G E L I Q U E.

Mes parens n'ont jamais contraint mes inclinations. C'est une grande obligation que je leur ai,

V A L E R E.

La société, dont vous faites les délices ; & qui paroît avoir des attraits pour vous . . .

A N G E L I Q U E.

Nos goûts changent , & les personnages qui jouent des rôles dans le grand monde deviennent si mauvais. N'auriez-vous pas d'autres motifs à m'alléguer ?

V A L E R E.

Le chagrin que vous ferés à vos vrais amis.

A N G E L I Q U E.

Mes vrais amis ! Je vous prie de me faire connoître ces animaux-là.

V A L E R E.

Peut-être, hélas ! le désespoir d'un adorateur secret de vos charmes.

A N G E L I Q U E, *piquée.*

Ce peut-être me plaît fort.

M A D. L I S I M O N.

Cette raison-là n'est pas mauvaise.

*elle redresse & ajuste sa fille.*

Voyés les yeux de cette coquine-là, son teint, son port, sa taille ; tout cela est-il fait pour le Couvent ?

VALE-

V A L E R E.

Dieu! que les attraits de la beauté font puissans!

A N G E L I Q U E.

Vous me faites rougir; ma chère mère, Monsieur ne pensera pas de même.

V A L E R E.

Ah, Mademoiselle, si vous pouviés voir mon cœur, vous le verriés blessé de vos traits.

A N G E L I Q U E.

Voilà qui est nouveau. Valère, vous osés me tenir un pareil discours?

V A L E R E.

Je vois qu'il est un moment dans la vie, qui triomphe de toutes les résolutions.

A N G E L I Q U E, *voulant se retirer.*

C'est un moment que je dois éviter.

M A D. L Í S I M O N.

Mais si donc, Angelique, n'allés pas faire la mijaurée. Quand Monsieur vous parle le plus honnêtement du monde, vous voulés le fuir.

A N G E L I Q U E, *minaudant.*

Comment soutenir sa présence après un tel aveu?

*elle sort & Mad. Lisimon la suit.*



## S C E N E    V I I I .

L I S I M O N ,    V A L E R E .

L I S I M O N , *après un petit silence.*

N'irés - vous pas dire un seul mot à Emilie ?

V A L E R E .

Grand Dieu ! que je suis coupable ?

L I S I M O N .

Si je n'étois point père d'Emilie, si je n'étois que votre ami, je vous dirois, *Oui vous l'êtes.*

V A L E R E .

Ah ! Monsieur, n'etes-vous pas aussi père d'Angelique ?

L I S I M O N .

J'en conviens, & je remplirai envers elle tous mes devoirs. Mais je connois son indifférence pour tous les hommes, & je crois qu'elle ne reçoit tout au plus vos hommages, que parce qu'il y a une espèce de vanité à se voir adorer par un homme universellement goûté ; au lieu qu'Emilie paroît vous aimer du fond de son cœur.

V A L E R E .

Dieu ! qu'Angelique est belle !

L I -

## L I S I M O N.

Tant qu'on est dans le délire de la passion, on croit que l'objet cheri est le seul au monde qui puisse plaire: est-on revenu à soi, on a quelquefois honte de son illusion.



## S C E N E IX.

LISIMON, EMILIE, VALERE.

E M I L I E,

*entrant avec précipitation, sans apercevoir Valère.*

**V**ous avés bien voulu être mon confident, daignés aussi être mon guide & mon conseil.

L I S I M O N.

Ah! ma fille!

E M I L I E.

Quoi?

L I S I M O N.

Je voudrais pouvoir te rendre aussi heureuse que tu le mérites, mais Valère . . . je ne puis achever.

E M I L I E.

M'est infidèle.

V A.

V A L E R E.

Il faudroit que je me crusse aimé , pour pouvoir me croire infidèle.

E M I L I E.

O Ciel! c'est lui-même. *à Lisimon.* Ne puis-je, pas, mon cher Pere, être heureuse hors du mariage? Votre tendresse pour moi, l'estime de quelques amis respectables, le goût que j'ai pour les arts & pour la lecture, le plaisir que je trouve à m'instruire, la société des gens d'esprit, ne voilà-t-il pas plus d'un équivalent pour me dédomager de la perte d'un Epoux?

L I S I M O N.

Helas, mon Enfant! ce n'est pas le tout. Geronte fait les plus vives instances pour obtenir ta main, & il est appuyé par la forte protection de ta mère.

E M I L I E.

Il m'en coûteroit de résister aux ordres de mes parens. Mais, laissez moi ma liberté, & croyez que je ne serai pas malheureuse.

L I S I M O N.

Oui, je te le promets, ma chere Emilie. Il seroit barbare qu'un mariage forcé fut le salaire de si dignes sentimens.

V A L E R E.

Quel caractère charmant! Quelle humeur douce! quel esprit délicat!

EMILIE.

## E M I L I E.

Je crois comprendre par vos discours , que Valere aime Angelique, & qu'il en est aimé. J'aurai la satisfaction de voir une sœur chérie & un homme que j'estime, heureux & content.

## V A L E R E.

Non, divine Emilie, je ne le serai jamais sans vous. Vos sentimens m'enchantent. O Ciel , donnés-moi la force de voir d'un oeil tranquille les attraits d'Angelique !

## E M I L I E.

Qu'entends-je Valere ? Votre cœur flotteroit-il encore ? N'est-il point décidé pour ma sœur ?

## V A L E R E.

Non. Je suis incapable de feindre , & telle est ma cruelle situation, que mon cœur se determine toujours pour celle de vous deux que je vois la dernière. Triste effet de vos charmes !

## E M I L I E.

C'est donc pour moi qu'il se déclare en ce moment ?

## V A L E R E.

Oui, Mademoiselle, & ne croyés point que ce soit par legereté. Je sens que mon ame sort de l'affreux état , où mon irrésolution l'avoit jettée. Je respire, & je puis vous protester que tous mes vœux seront désormais uniquement pour vous.

## EMILIE

## E M I L I E.

Valere écoutez-moi. Je ne vous dissimule point la juste estime que votre mérite m'inspire. L'aveu que vous venés de me faire pourroit mettre le comble à mon bonheur, s'il ne se faisoit aux dépens de celui d'Angelique. Pourriés-vous me croire capable d'établir ma félicité sur les ruines de la sienne ? Allés porter à cette sœur chérie un cœur tellement libre de tout autre attachement qu'il soit digne de lui être offert. Cachés-lui sur tout le sacrifice que mon amitié lui fait aujourd'hui, qui pourroit blesser sa délicatesse, ou lui imposer le devoir d'une reconnoissance trop humiliante. Au reste jouïssés de tout le bonheur qu'une si belle union vous promet. *elle répand des larmes.*

## V A L E R E.

Non , Emilie , non. Si mon cœur ne vous adoroit déjà , vous le captiveriés par des sentimens si généreux.



SCENE



## S C E N E X.

LISIMON, EMILIE, VALERE,  
PASQUIN, *une petite lanterne à la main.*

P A S Q U I N.

**P**ardon Monsieur, de ce que j'entre si librement  
chés vous ; mais j'ai eu une petite fatalité . . .

L I S I M O N.

Quelle fatalité ?

P A S Q U I N.

J'ai perdu un billet.

L I S I M O N.

Où ? Ici ?

P A S Q U I N.

Ma foi, si je savais où, je ne le chercherois pas.

V A L E R E.

Quelque billet doux ?

P A S Q U I N.

Peste ! c'est un billet doux qui pourroit coûter  
cher à mon Maître. Voilà ce qui arrive quand  
on a tant d'affaires en tête. *il rêve.* Oui . . .  
parbleu . . . c'est cela précisément . . . Il n'y a  
que Louison qui puisse en savoir des nouvelles. Où  
pourrois-je la trouver ?

EMI-



E M I L I E.

Quoi ? un billet doux de votre maître dont Louison seule peut savoir des nouvelles ?

P A S Q U I N.

Ah ! Mademoiselle, ne me questionnés pas, je pourrois sans le vouloir vous découvrir des choses déplaisantes.

E M I L I E , *à part.*

Faisons le babiller. *à Pasquin.* Je suis fure que jamais vous ne pourriés me dire quelque chose qui fut au desavantage de Monsieur Geronte, qui est un homme d'un si bon caractère, & d'un si merveilleux esprit.

P A S Q U I N.

Merveilleux esprit ? lui ! Je ne suis pas méditant, mais vous me feriez lâcher quelque sottise.

E M I L I E.

On dit que vous avés été partout le confident de ses peines secrètes, & le conseiller de ses actions.

P A S Q U I N.

Je l'ai accompagné jusqu'à l'audience de l'Empereur.

L I S I M O N.

Quoi ? vous avés vu l'Empereur ?

P A S.

PASQUIN.

Oui vraiment : mais c'est l'Empereur de la Chine, car il n'y a que celui-là à Pékin.

LISIMON.

Voilà qui est curieux.

PASQUIN.

Ce qu'il y a de bien plus curieux encore, c'est de le voir manger.

LISIMON.

Ne mange-t-il pas comme un autre homme ?

PASQUIN.

Nenni certes. Il craint terriblement les fatigues inutiles, & pour ne pas incommoder ses bras en gesticulant avec une cuillier, comme les Européens, son grand maître d'hôtel lui seringue son bouillon dans la bouche. Cela est fort beau à voir.

EMILIE, *à part.*

Quel ridicule hableur !

LISIMON.

Ce n'est pourtant que par des voyes que la probité autorise que Monsieur Geronte a acquis toutes ses richesses.

PASQUIN.

Question captieuse ! Quand nous sommes en mer, nous autres, nous ne lisons gueres dans le livre de la probité. On va à Rome pour faire ses

Q

de-

devotions, on va à la Chine pour faire sa fortune. Mais de peur d'en dire plus que je ne voudrois, permettez que je retourne à la Douane pour achever de régler nos affaires. *il sort.*

L I S I M O N , à *Emilie.*

Que dites-vous de ce drôle-là ?

E M I L I E.

Il me confirme dans la résolution que j'ai prise de ne jamais épouser Geronte.

L I S I M O N.

Et moi dans celle de ne jamais vous y contraindre. Mais, Emilie, suivés-moi, j'ai à vous parler en particulier. A Dieu Valère.

*il sort suivi d'Emilie.*

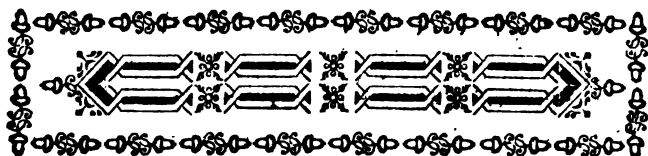
V A L E R E , *seul.*

Me voilà déterminé. Si je ne me trompe, Emilie a du goût pour moi. Quel charme ! Jeunesse folâtre, en vain vous faites de brillantes conquêtes, hors de l'hymen vous ne sauriés goûter le plaisir d'être aimé d'une femme vertueuse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE



# A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

MADAME LISIMON, VALERE.

M A D. L I S I M O N.

Oui, il faut me donner votre résolution tout à l'heure, ou vuider ma maison.

V A L E R E.

Cela est précis, Madame.

M A D. L I S I M O N.

Je vous ai déjà raconté ce matin, que j'avois fait la nuit dernière un rêve singulier. A mon reveil j'ai demandé mon Almanac, & j'y ai trouvé d'heureux pronostics. Remplie de ces idées, j'ai pris la résolution de me donner aujourd'hui un Gendre tout au moins, & je n'en demordrai point, malgré toutes vos échapatoires.

V A L E R E.

Je sens tout le prix de l'honneur que vous me faites, & j'emploierai tous les jours de ma vie à vous en témoigner mon extrême reconnoissance.

Q 2

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Il ne s'agit pas ici de complimens. Il faut parler clairement.

V A L E R E.

Ouï, Madame, je ferai ce gendre heureux.

M A D. L I S I M O N.

C'est parler raison. Avoués que c'est une jolie fille que notre Angelique.

V A L E R E.

Je ne crois pas que persone s'avise d'en douter.

M A D. L I S I M O N.

Vous dites cela d'un ton affés froid, mais quoi qu'il en soit, allés lui faire un compliment de ma part, & tâchés de me l'amener.

V A L E R E.

J'obéis à vos ordres.

*il sort.*

M A D. L I S I M O N.

Il semble qu'on m'ait allégé le cœur d'un pesant fardeau. Quand je me mets une affaire en tête je sai la faire réussir, ha, ha, ha!

SCENE



## S C E N E II.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE.

M A D. L I S I M O N ,  
*sautant au cou de Mr. Lisimon.*

**M**on Poupon, voilà qui est fait, j'ai triomphé  
 de tous les obstacles, & me voilà au com-  
 ble de la joie.

L I S I M O N .

Tout doux , Madame Lisimon , tout doux.  
 S'il vous plaît. D'où vous vient ce transport ?

M A D. L I S I M O N ,

Valère s'est déclaré,

E M I L I E :

Pour Angélique ?

M A D. L I S I M O N .

Et pour qui donc, je vous prie ?

L I S I M O N , *bas à Emilie.*

Ciel ! est-il possible ? Valère est-donc un traître ..

E M I L I E , *bas à Lisimon.*

Non, je ne le crois pas volage à ce point. Il y  
 a ici du mal-entendu.

Q 3

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Oui, mon cher, s'il plait un ciel, je vous verrai grand-Papa au bout de l'année, & pour rendre notre satisfaction complète, il faudroit aussi tâcher de pourvoir notre bonne Emilie, & la donner à Géronte. Nous ferons les deux nûces à la fois, & puis nous nous trouverons comme en Paradis, ayant établi nos enfans.

E M I L I E.

Madame, je ne crois pas mériter que vous cherchiés à vous débarrasser de moi par un mariage qui répugne à mon goût.

L I S I M O N.

Non, ma chere fille, votre mère suppose que cet établissement se fait de votre gré.

M A D. L I S I M O N.

Ah! . . . N'allés pas au moins lui mettre des chimères en tête.

E M I L I E.

Si vous êtes assez généreux pour ne pas me contraindre, ce ne fera certainement point un Géronte qui m'arrachera d'entre vos bras.

M A D. L I S I M O N.

Mais vous qui lisés tant, ignorés-vous que le ciel punit les enfans ingrats & rebelles à leurs parens? A quoi vous servent donc toutes vos lectures, si vous ne voulés point vous laisser conduire? Croyés que c'est pour votre bien. Le monde est un país si scabreux. Ah! si jeunesse savoit . . .

EMILE.

E M I L I E.

J'espère que vous ne voudrés point voir en un même jour, une de vos filles au comble du bonheur, & l'autre dans une abîme de defespoir.

M A D. L I S I M O N.

Quel conte! J'ai vû cent filles en ma vie, qui ne pouvoient pas souffrir leur futur promis avant le mariage, & qui en étoient folles quinze jours après.

E M I L I E ,

Folles! c'est à dire à qui la tête tournoit de s'être liées.



## S C E N E III.

MAD. LISIMON, LISIMON, EMILIE,  
L O U I S O N.

L O U I S O N,

*entre avec précipitation & se jette aux pieds  
de Monsieur & Madame Lisimon.*

J'implore votre protection contre un perfide, un volage, un faussaire.

M A D. L I S I M O N.

Contre qui? Qu'avez-vous? Qu'est-ce? Dites.

L O U I S O N,

Je suis . . .

Q 4

MAD.



MAD. LISIMON.

Eh bien !

LOUISON.

Je fuis . . .

MAD. LISIMON.

Quoi ?

LOUISON.

Trahie.

LISIMON.

Eh ! par qui ?

LOUISON.

Par un infâme ,qui aparemment a jetté un dévolu  
sur toute la maison.

LISIMON.

Mais encore ?

LOUISON.

J'ai honte de le dire.

LISIMON.

Je veux le savoir.

LOUISON.

Eh bien , puisque vous voulés le savoir , fauf  
respect, par le vieux . . . Geronte.

EMILIE.

Géronte !

LISIMON.

Géronte !

MAD.

M A D. L I S I M O N.

Géronte!

L O U I S O N.

Oui, Géronte.

M A D. L I S I M O N.

Mais comment, en quoi a-t-il pû vous trahir?

L O U I S O N.

Ah! c'est une affaire horrible!

M A D. L I S I M O N.

Comment horrible? Ce vieux coquin auroit-il eu l'audace . . .

L I S I M O N.

Point de details s'il vous plaît. Songés donc qu'Emilie est présente.

M A D. L I S I M O N.

Mais je veux favoir comment la chose s'est passée.

L O U I S O N.

Je vous raconterai tout, pourvu que vous me pardonniés l'incongruité que j'ai commise.

M A D. L I S I M O N, *impatiente.*

Mais encore un coup, de quoi?

L O U I S O N.

D'accepter ce poulet de ce maudit Chinois.

M A D. L I S I M O N , à son Epoux.

Voyés donc ce que c'est. Cela peut-il se lire ?

L I S I M O N , lit.

„ Je souffigné ! Eustache Géronte , déclare &  
 „ fais savoir à qu'il apartiendra , que me sentant  
 „ épris des charmes & des vertus de Mademoi-  
 „ selle Louison du Toupet , issue de parens hon-  
 „ nêtes , & faisant pour le présent en tout bien &  
 „ en tout honneur les fonctions de fille de cham-  
 „ bre de Mesdemoiselles Lifimon ; & ladite De-  
 „ moiselle Louison n'ayant pas voulu répondre à  
 „ mes chastes amours , à moins que d'être duë-  
 „ ment nantie , je lui ai promis & promets par  
 „ le présent , foi & loyauté de mariage , entant  
 „ qu'à moi apartiendra , & de l'épouser solennel-  
 „ lement dans l'espace de trois mois à comter  
 „ depuis la date de cette signature , ou bien de  
 „ lui payer par forme de dédit la somme de cin-  
 „ quante mille francs , le tout . . . ”

E M I L I E .

En voilà plus qu'il ne faut , je pense , pour jus-  
 tifier ma répugnance.

M A D. L I S I M O N .

J'en reste pétrifiée. A quoi désormais se fier !  
 Il faut que la tête lui ait tourné.

L O U I S O N .

Ce n'est pas une conséquence.

L I S I M O N .

Ce procédé-là n'est point d'un galant-homme.

EMILIE.

E M I L I E.

Je ne croyois pas avoir Louison pour rivale.

L O U I S O N.

Tout le monde fait ici de grands ha, ha, & moi je ne vois rien d'extraordinaire là dedans. Ecoutez le reste.

E M I L I E.

Va, Louison, je ne te disputerai pas ce cœur-là.

*Géronte paroît au fond du théâtre.*

M A D. L I S I M O N.

C'est un cas pendable, l'action d'un traître, d'un infame; si je le tenois, je l'étranglerois de mes mains.



## S C E N E IV.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
G E R O N T E, *toujours gris.*

G E R O N T E, *s'aprochant.*

Et qui, ma chère Maman?

M A D. L I S I M O N.

Vous.

G E-

G E R O N T E.

Moi?

M A D. L I S I M O N.

Oui, vous, vous, en propre personne, vieux scelerat, vieux suborneur.

G E R O N T E.

Et que diable vous ai-je fait pour me traiter ainsi? . . on boit tranquillement son careton . . .

M A D. L I S I M O N.

Je voudrais qu'il vous donnât la colique . . . la frénésie . . . si vous ne l'avez.

G E R O N T E.

Hé . . . plait-il? . . .

E M I L I E.

Je vous plains, mon cher Monsieur Gêronte. Quant à moi, je suis fort contente de vous, & j'applaudis au parti que vous avez pris.

G E R O N T E.

Savoir? . . .

L I S I M O N.

Au fond, Monsieur, vous étiez libre dans votre choix; ainsi je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais je suis en droit de blâmer la façon dont vous en avez agi.

G E R O N T E.

Comment? . . .

M A D.

M A D. L I S I M O N.

Il fait le nigaud; à le voir on diroit que c'est l'innocence même. Je vous répons qu'il est confit dans la fourbe, & que ce n'est pas la première fois qu'il joue de ces tours-là.

L O U I S O N.

Comme on traite mon Amant! Non, il n'est pas permis d'insulter un joli homme, pour un choix sensé qu'il a fait; & jusqu'ici vous ne favés rien de plus.

G E R O N T E.

Je vous prie de me dire, si vous êtes devenus fous & enragés, tous tant que vous êtes. Le Père veut me parler raison & ne fait ce qu'il dit; la Mère, en vraie Mégère m'accable d'injures; la fille m'aplaudit, & la suivante m'appelle son Amant sans savoir pourquoi! Est-ce une gageure que vous avés faite?

M A D. L I S I M O N.

Avoués qu'on n'a jamais vû rien de plus hardi ni de plus effronté. Dans le tems que tout est découvert...

G E R O N T E.

Mais quoi, de par tous les diables? Qu'est-ce que vous avés découvert?...

L I S I M O N.

A quoi sert-il de feindre? Vous ne faites qu'irriter ma femme, qui est capable d'oublier les égards qui vous sont dûs. Tous les stratagèmes ne tiennent point contre une chose écrite & signée.

G E.

## G E R O N T E.

Et Job ne tiendrait point contre un pareil persiflage. Sachés Monsieur, que j'ai aussi la tête chaude, & que si l'on pense se moquer ici de moi, ma bile . . .

L O U I S O N,

*passant la main sous le menton de Geronte.*

Mon cher cœur, ne vous fâchés point, la colère pourroit vous faire du mal.

## G E R O N T E.

En voici d'une autre. Mon cher cœur . . . Mon cher cœur . . . Est-ce une mode qui s'est introduite depuis mon absence, que les suivantes tâchent de réparer par leur complaisance, ce que les Mères gâtent par des impertinences?



## S C E N E V.

LES ACTEURS PRECEDENS.

A N G E L I Q U E.

M A D. L I S I M O N.

Quoi? vous venés sans Valère?

A N G E L I Q U E.

Oui, je ne fais ce qu'il est devenu. Après m'avoir fait un compliment de votre part, il a disparu. à *Emilie*. Mais voici, ma sœur, un billet qui s'adresse à vous.

EMILIE.

E M I L I E.

De Valere?

A N G E L I Q U E.

Vous le verrés.

E M I L I E , à part.

Il m'anonce aparemment le choix qu'il a fait d'Angélique.

*d'un ton piqué à Angelique.*

Vous triomphés , ma Sœur , mais je vous en felicite.

A N G E L I Q U E.

Il est vrai , & ce billet vous aprendra à quel point mon triomphe peut me rendre glorieuse.

E M I L I E.

Il ne m'anoncera rien , au moins , que je n'aye prévu.

A N G E L I Q U E.

Que fait-on?

E M I L I E.

Je le lirai tantôt.

A N G E L I Q U E.

C'est précisément ce que je désire. Nous rougirions peut être toutes deux si vous le lisiez en ma présence.

E M I L I E.

Je rougirois si je pouvois être piquée de la préférence que Valere vous donne.

AN-



ANGELIQUE, à *Mad. & Monfr. Lisimon.*

Je me flate Monsieur & Madame, que vous ne mettrés point d'obstacle au contenu de cette lettre.

M A D. L I S I M O N.

Non, ma fille, ce mariage me fait autant de plaisir que si c'étoit pour moi-même.

A N G E L I Q U E.

Adieu, ma sœur, dans un moment vous me voudrés sans doute tant de mal que notre amitié pourroit en souffrir. Ainsi permettés-moi de vous embrasser, peut-être pour la dernière fois.

*Elle embrasse Emilie, & saluë en sortant Monsieur & Madame Lisimon.*



## S C E N E VI.

LISIMON, MAD. LISIMON, EMILIE,  
GERONTE, LOUISON.

E M I L I E.

**M**on Père, je n'ai point de secrèt pour vous. Daignés lire ce billet, & anoncés moi l'arrèt qu'on y prononce.

L I S I M O N,

*ouvre la lettre, & après y avoir jetté les yeux, il temoigne par ses gestés son étonement & sa joie.*

Ma chère femme, ma fille, mes amis, écoutés ceci.  
*il lit.*

„ Ma

„ Ma chère sœur. Je l'échape belle. J'avois  
 „ pris une espèce de fantaisie pour Valère, qui a  
 „ pensé me faire sacrifier aux douceurs insipides  
 „ de l'hymen, les charmes de la liberté, & les plai-  
 „ sirs piquans d'une vie dissipée. Mais le goût  
 „ pour le grand monde triomphe plus facilement  
 „ de ces sortes de passions, que toutes les spécula-  
 „ tions philosophiques. J'en fais l'expérience au-  
 „ jourd'hui, & revenue de mon délire, j'ai la sa-  
 „ tisfaction de pouvoir, à ce que je crois, contri-  
 „ buer à votre bonheur, en vous cedant toutes  
 „ mes prétensions sur notre adorateur commun.  
 „ Je crois avoir remarqué que vous l'aimés tout  
 „ de bon, & je sai, que vous pensés sur le mariage  
 „ autrement que moi. Puissiez-vous ne jamais  
 „ revenir de votre erreur ! Puisse en un mot vo-  
 „ tre félicité être constante ! Je vais me retirer  
 „ pour quelque tems chés ma Tante à la campa-  
 „ gne ; faites-y consentir mes parens, & après  
 „ votre fidèle Epoux, aimés toujours votre tendre  
 „ sœur Angélique. ”

## G E R O N T E.

Par ma foi, voilà une drôle de fille. Je veux  
 faire sa fortune.

## M A D. L I S I M O N.

Une Archi-folle. Oh ! cela ne se passera pas  
 ainsi.

## E M I L I E.

Vous avés raison, ma chère mère, cela ne doit  
 point se passer ainsi. C'est sans doute un sacrifice

R

forcé

forcé qu'Angelique me fait; il doit lui en couter;  
& je ne puis me refoudre à la rendre malheureuse.  
Permettès que je lui cede Valère, & que ce soit  
moi, qui me retire à la Campagne.

M A D. L I S I M O N.

Ces filles font, en verité, timbrées. Tantôt  
elles voudroient épouser toutes les deux le même  
homme, & le moment d'après ni l'une ni l'autre  
n'en veut. Oh! il n'en fera rien, je veux voir  
aujourd'hui une nôce du moins dans ma maison,  
j'en jure.

E M I L I E.

Hélas! si Valère aime Angelique fans retour,  
& si vous voulés absolument faire un sacrifice à  
l'hymen, que j'en sois donc la triste victime. Je  
consentirois plutôt à épouser Géronte, que d'irri-  
ter votre colère.

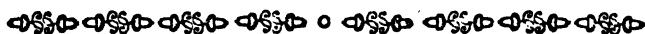
G E R O N T E.

Diable, vous voudriés me faire l'honneur de  
m'épouser par desespoir?

L O U I S O N , *à part.*

Oh! pour celui-là, vous n'en croquerés que  
d'une dent.

SCENE



## S C E N E VII.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
V A L E R E.

V A L E R E.

Je vous trouve ici rassemblés fort à propos. à *Monsieur & Madame Lisimon*. Vous avez daigné me laisser le choix entre Mesdemoiselles vos filles. C'est une bonté dont je reconnois vivement tout le prix, mais dont je me rendrois indigne, si j'en abusois plus long-tems.

M A D. L I S I M O N.

C'est bien dit.

V A L E R E.

Les attraits de l'une, & le mérite distingué de l'autre, ont tenu long-tems mon cœur en suspens.

M A D. L I S I M O N.

Mais . . .

V A L E R E.

Mais ce cœur s'est enfin trouvé vaincu par des charmes tout-puissans. Il s'est déclaré pour l'aimable . . .

MAD. LISIMON, *l'interrompant*.

Angélique.

R 2

VALE.

V A L E R E.

Emilie.

E M I L I E, *s'appuyant sur Louison.*

Juste Ciel!

MAD. LISIMON, *se grattant l'oreille.*

Emilie . . . Vous voulés dire Angélique.

V A L E R E.

Non, Madame, permettés que ce soit Emilie.

M A D. L I S I M O N, *à part.*

Le nigaud!

V A L E R E, *à Emilie.*

Mais, Mademoiselle, il s'en faut de beaucoup que mon bonheur soit encore complet. Puis-je espérer que vos sentimens s'accordent avec ceux de vos parens, & qu'en recevant votre main, je la doive plutot à votre inclination, qu'à votre obeissance?

E M I L I E.

Quelque soit le respect que je porte aux ordres de mes parens, leurs bontés sont telles, que je me crois libre en ce moment, & que mon cœur seul disposera de ma main.

V A L E R E, *se jettant à ses piés.*

Eh bien donc, divine Emilie, ne différés point de faire le bonheur d'un Amant qui vous adore.

EMI-

E M I L I E.

Valère levés-vous. Que vous causés de trouble à mon cœur !

V A L E R E.

Mon amour sera éternel, puis qu'il est fondé sur l'estime, & mon irrésolution . . .

E M I L I E.

Je ne vous en fais point de reproches. Le tems que vous avés pris pour vous déterminer, m'a servi à approfondir votre caractère.

V A L E R E.

Helas ! puis-je me flatter . . .

E M I L I E.

Je ne veux point blesser votre modestie ; mais dans ce moment-ci, je crois pouvoir vous dire que vous possédez toutes les qualités du cœur & de l'esprit, qui peuvent vous rendre l'Epoux fortuné d'une femme heureuse.

V A L E R E.

Illusions trop flatteuses pour moi ! Pourrois-je conclure de là . . .

E M I L I E.

Que vous êtes aimé.

V A L E R E , *avec transport.*

Mon bonheur ne se conçoit point. Non, jamais mortel n'en a goûté de semblable. Madame, Monsieur, partagés ma joie . . . Je succombe sous les transports qu'elle me cause. Se peut-il, que tant de mérite se trouve réuni pour faire ma félicité?

*il baise la main d'Emilie & se tournant  
ensuite vers Lisimon.*

Mais vous, Monsieur, vous ne dites rien. Re-gréteriez-vous d'avoir fait le mortel le plus heureux qui fut jamais?

L I S I M O N .

Si ma joie n'éclate point avec autant de vivacité, c'est que je commence par benir le Ciel, qui ne laisse jamais la vertu sans récompense.

V A L E R E , *à Mad. Lisimon.*

Et que dois-je augurer, Madame, de votre silence? N'allés-vous pas mettre par votre consentement le comble à mes vœux?

M A D. L I S I M O N ,  
*se tournant vers Geronte.*

Vous Monsieur, qui vous tenés-là comme la statue au festin de Pierre, c'est bien votre faute si tout va ici à rebours; vous êtes cause que rien ne réussit selon mes souhaits.

G E R O N T E .

Je vois en effet que je jouë ici le rôle d'un sot.

M A D .

M A D. L I S I M O N.

Ah! si vous n'etiés que cela!

G E R O N T E.

Je vous ai laissé dire, mais je m'impatiserai à la fin. D'où vient votre colère? Que voulés-vous de moi? Pourquoi me gronder?

M A D. L I S I M O N.

Comment pourquoi? Vous introduire dans ma maison sous prétexte de vouloir épouser une de mes filles, & finir par vous enmouracher d'une guenon de fille de chambre?

G E R O N T E.

Moi?

M A D. L I S I M O N.

Oui; & lui donner enfin une promesse solennelle de mariage.

G E R O N T E.

Moi? J'ai fait tout cela? à *Lisimon*. Je vous conseille, Monsieur, de faire veiller sur Madame votre épouse. Il y a là quelque dérangement.

M A D. L I S I M O N,  
*lui montrant la promesse de mariage.*

Lisés, & cachés-vous de honte aux yeux de l'Univers.

G E R O N T E.

Cela se peut-il? Oui, c'est ma main, mais c'est le Diable qui l'a écrit.

*il révo.*

R 4

M A D.



M A D. L I S I M O N.

Comme le voilà pénaud !

L O U I S O N.

Je me flatte, Monsieur, que vous ne vous en dédirés point. Tant de protestations, tant de sermens, & enfin une promesse par écrit . . .

G E R O N T E.

Moi, je vous ai fait des protestations & des sermens ?

L O U I S O N.

Oui, ou vous, ou Satan sous votre figure.

G E R O N T E.

Ma foi, il faut que j'aye été bien gris quand je fis tant de sotises, car je veux être pendu si je m'en souviens. Est-ce que je déraisonnai beaucoup dans ces momens-là ?

L O U I S O N.

Non vraiment. Vous parliés de fort bon sens, & vous avés même fait l'action la plus raisonnable de votre vie.

G E R O N T E.

Petite Coquine !

*il rêve.*

M A D. L I S I M O N.

Sa conscience se réveille à la fin.

G E-

## G E R O N T E.

Madame je vous proteste, que je n'ai absolument aucune idée de tout ce mic-mac. Mais considérez ce que je vais vous dire. Voici votre fille cadette qui va se marier à Valère : l'ainée s'est sauvée pour aller demeurer à la campagne, & franchement nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre . . .

## M A D. L I S I M O N.

Quel parti prendrés-vous donc ?

## G E R O N T E.

Celui de quitter l'Europe, dont les filles me paroissent aussi bizarres que les mœurs, & de retourner à la Chine. Si je pouvois emmener, ce petit Chiffon là avec moi, là en fraude . . .

## L O U I S O N.

Ah Monsieur, je vous poursuivrai jusqu'à Nanking pour vous faire tenir la foi que vous m'avez promise.





## SCENE VIII. &amp; Dernière.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
PASQUIN, *accompagné d'un Notaire.*

GERONTE, *à Pasquin.*

Et toi, pourquoi viens-tu nous troubler ?

PASQUIN.

Pour mes affaires.

GERONTE.

Et que nous veut cet autre original à face de Palais ?

PASQUIN.

C'est un honnête Notaire royal, qui vient protester contre vos déloyautés.

GERONTE.

Mes déloyautés ? Maraut !

PASQUIN.

Et contre celles de cette Perfide là.

GERONTE, *levant sa canne sur lui.*

Belitre ! fais-tu bien que Mademoiselle pourroit devenir quelque jour ta maitresse ?

PAS-

P A S Q U I N.

Que trop bien. Je fai plus; c'est que vous voudriés en faire la vôtre.

G E R O N T E.

Et que t'importe?

L O U I S O N.

De quel droit Monsieur le Butord osés-vous vous mêler de mes affaires? Si vous avés perdu l'esprit sous la ligne, je vous conseille de l'aller rechercher. Que voulés vous dire par ces deloyautés? Que signifient ces protestations?

P A S Q U I N.

Comment Traîtreffe, vous ne m'avés pas fait mille agaceries, écouté mes doux propos, tenu les discours les plus galants, bercé de l'esperance de m'épouser, vous n'avés pas accepté la belle Pagode que j'avois tirée des ballots de Monsieur Geronte? . . Tout cela ne me donne aucun droit sur votre persone?

G E R O N T E.

Non, mais tout cela me donne un droit sur tes épaules.

*il veut le fraper.*

P A S Q U I N.

Monsieur Paraphe, protestés contre toutes les voies de fait.

LOUL.

L O U I S O N , *arretant Geronte.*

Je vous demande grace pour lui. C'est au fond un bon Diable, & qui pourroit parvenir à quelque chose dans le monde, s'il vouloit renoncer à l'ivrognerie, au jeu, & à la débauche.

P A S Q U I N.

Il faut avouer que vous avés une haute opinion de ma sagesse, Mademoiselle Louison. Aux sept péchés mortels près.

L O U I S O N , *au Notaire.*

Mais Monsieur le Notaire, vous qui êtes venu ici à la réquisition de ce Vifionnaire, ne pourriés-vous pas me dire de quelles voies on se sert, pour faire tenir à un faussaire une promesse solennelle de mariage avec un dedit considerable qu'il a donné à une honnête fille, & qui veut s'enfuir jusqu'au bout du monde pour lui manquer de parole?

L E N O T A I R E.

On se sert des voies de la justice, on commence par obtenir une prise de corps contre lui, on l'arrête, on lui fait payer son dedit, & on mange son bien tandis que le procès dure.

G E R O N T E , *à Lisimon.*

Comment sortir de cette vilaine affaire? . . .

L I S I M O N.

Par un accommodement. Il est des affaires qu'il faut étouffer, & des bouches qu'il convient de fermer par des baillons d'or.

G E-

## G E R O N T E.

Mademoiselle Louison, puisque j'ai fait la sottise, il faut bien que je la paye. J'en remets l'accommodement entre les mains de M. Geronte. Mais si vous vouliez recevoir la somme de l'accord à Canton . . .

## L O U I S O N.

Non, c'est comme une dette de jeu, qu'il faut acquitter dans les vingt-quatre heures.

## L I S I M O N.

Elle a raison. C'est une affaire qu'il faut finir, afin qu'il n'en soit plus parlé. Entrons pour cet effet dans mon cabinet. Je me charge d'arranger le tout à des conditions raisonnables.

## L O U I S O N.

Je me soumets Monsieur à votre décision.

## G E R O N T E.

Et moi aussi.

P A S Q U I N , *à Louison.*

Quand vous aurez reçu votre argent & votre liberté, terminerez-vous avec moi le Roman de nos amours ? Car vois-tu, ma Poulette, malgré ton infidélité, tu es toujours le point cardinal vers lequel se fixe l'aiguille de ma tendresse.

## L O U I S O N.

Nous verrons. Je te permets d'espérer.

L I S I-

L I S I M O N , *à sa femme.*

Madame Lifimon, le Notaire que je vois ici me fait souvenir qu'il ne manque que votre approbation pour mettre le sceau au choix de Valere, & au bonheur d'Emilie.

E M I L I E.

Je renoncerois plutôt à la satisfaction d'être à lui, que de causer le moindre déplaisir à une mère pour laquelle j'aurai toute ma vie le respect le plus tendre.

M A D. L I S I M O N.

Ce sentiment me desarme. Je consens à votre mariage. Il fait plaisir à votre père, & nous ne manquerons pas de trouver quelque bon parti pour Angelique. La beauté a toujours des ressources.

*Emilie & Valere baissent la main de Monsieur  
& de Madame Lifimon.*

L I S I M O N.

Grace au Ciel, je ne vois donc plus rien qui doive nous empêcher de conclure cet hymen. Monsieur le Notaire, venés en dresser le Contrat. Mes Enfants, puisse le bonheur qui vous attend être à jamais durable! Votre union me confirme dans la persuasion, que le clinquant n'éblouit pas long-tems les yeux du Sage, & que le vrai mérite triomphe à la fin.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER  
A C T E.

L'ETAT

L'E T A T

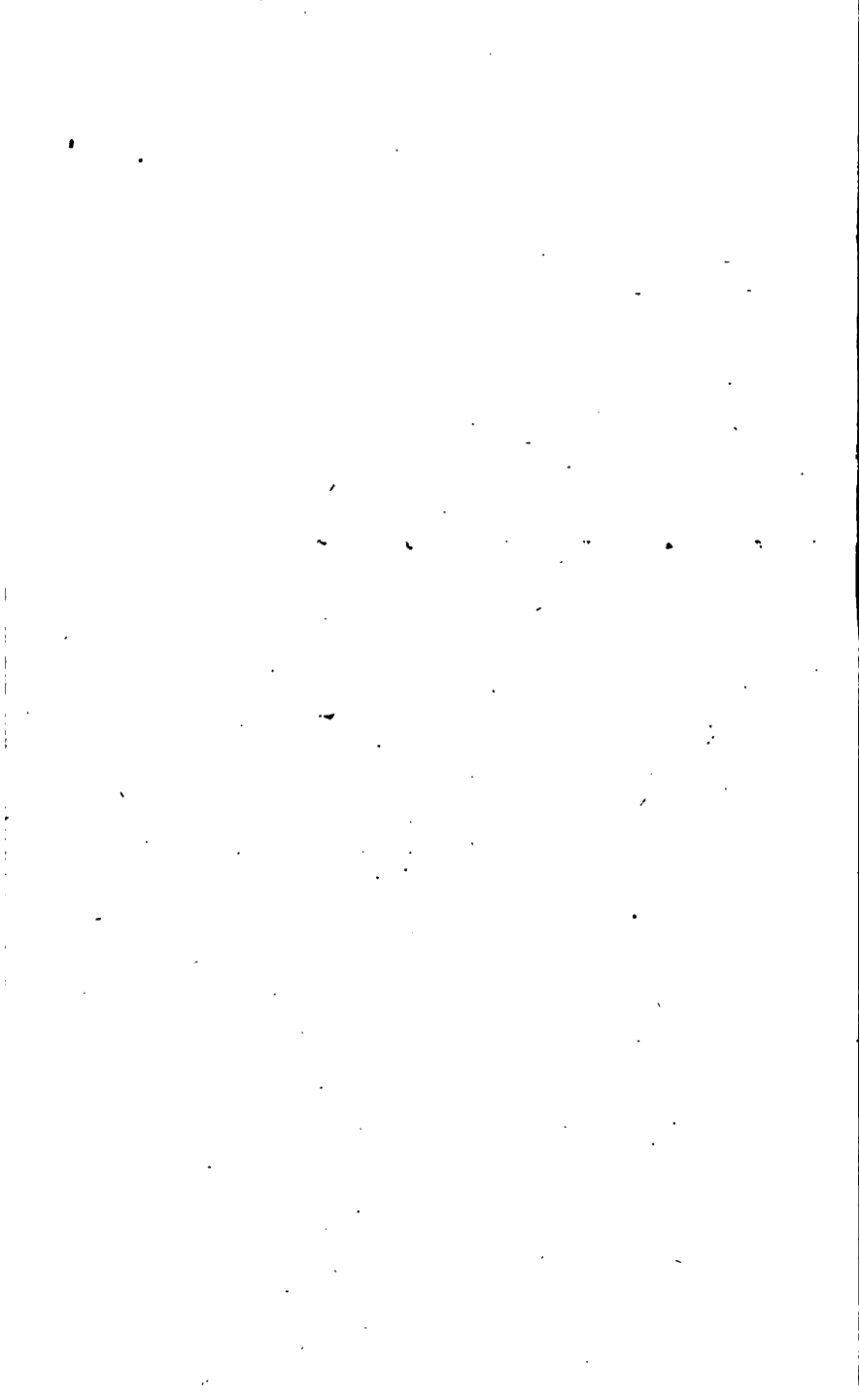
D U

M A R I A G E

*C O M É D I E.*

en Un Acte.







*Voici une petite farce que j'ai imitée du Théâtre Hollandois à la persuasion d'un ami respectable, qui a toujours été employé dans des postes distingués de la République. Quoi que j'aye adouci dans cette Pièce plusieurs expressions, corrigé bien des irrégularités, changé la plupart des Scènes, noué l'intrigue, & tâché d'aproprier le tout à des mœurs plus universelles, je m'aperçois cependant qu'elle est un peu bourgeoise, & qu'elle ne réussiroit pas partout. C'est au Lecteur à en juger; il ne regrettera pas j'espère la dépense & la lecture de quelques feuilles, il s'en trouvera toujours dedommagé par plusieurs jolis traits qui y sont répandus, & peut-être même ne sera-t-il pas de mon avis sur la totalité de cette pièce.*



## *A C T E U R S*

**JEROME.**

**MADAME JEROME**, sa Femme.

**ISABELLE**, leur fille, aimée de **VALERE**.

**LEANDRE**, leur fils, amant de **JULIE**.

**JULIE.**

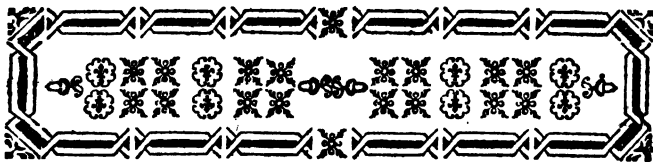
**VALERE.**

**L'OLIVE**, Laquais de **VALERE**.

**MARTHE**, Vieille servante de **M. JEROME**  
(boiteuse)

**UN COURTIER** (bégue).

*La Scène est dans la Maison de M. Jérôme.*



L' E T A T  
D U  
M A R I A G E  
C O M É D I E

en un Acte,

imitée d'une pièce Hollandoise qui porte  
le même titre.



SCENE PREMIERE.

JEROME, MAD. JEROME.

M A D- J E R O M E.

**M**ais, Monsieur Jérôme, quel caprice! N'y  
aura-t-il jamais moyen de vous faire enten-  
dre raison?

J E R O M E.

Sornettes que tout cela. Quand vous babille-  
riés jusqu'à demain, je n'y consentirai point.

S 2

MAD.

M A D. J E R O M E.

Qu'une femme est à plaindre, lorsqu'il y a une tête aussi revêche sur les épaules de son mari!

J E R O M E.

Ce sont là de vos douceurs ordinaires, Mad. Jérôme. Mais peu m'importe. Je ne veux point en entendre parler.

M A D. J E R O M E.

Mais . . . .

J E R O M E.

Point de mais. Je vous prie de me laisser en repos, ou . . . . .

M A D. J E R O M E.

Eh! bien, que ferez-vous? Voyés. Il ne me fera donc plus permis de dire un mot sur l'établissement de nos enfans? Vous ne me croyés donc pas assez raisonnable pour . . . .

J E R O M E.

Hélas! Madame Jérôme! Tout le monde croit l'être, & on l'est ordinairement si peu.

M A D. J E R O M E.

Il n'est pas prudent d'imposer toujours silence aux femmes. Si j'en avois été cruë, vous n'auriés pas confié tant d'argent à un seul homme. Voilà votre debiteur décampé. Où prendrés vous maintenant vos trente mille francs? Quelle dot pourrés-vous donner à vos enfans?

JERO-

## J E R O M E.

Encore des reproches ?

M A D. J E R O M E.

Vous faites faute sur faute. Quelle folie , par exemple , de ne pas donner un mari à sa fille , quand l'occasion s'en présente !

J E R O M E.

Oui ma femme quand l'occasion se présente. Mais se présente-t-elle, il s'agit d'un bon mariage, d'un établissement solide. Et où le trouverez-vous pour votre fille ?

M A D. J E R O M E.

Eh quoi ! qu'est-ce qui manque à notre voisin ?

J E R O M E.

Merci de ma vie ! vous voudriez donner votre fille à un veuf , qui a par dessus le marché une troupe d'enfans sur les bras ?

M A D. J E R O M E.

Mais, vraiment oui. Vous en étonnés-vous ?

J E R O M E.

Certes, ma femme, on voit bien que vous ne savés guère ce qui se passe dans le monde. Un mariage entre un garçon & une fille souvent ne réussit pas trop bien : Mais à plus forte raison, si une fille épouse un veuf chargé d'une nombreuse famille ? La pauvre femme auroit beau se mettre

en quatre, elle ne contentera jamais son mari. Toujours en dispute avec les enfans du premier lit, ces magots courent au père & l'animent par leurs cris & leurs plaintes contre la belle-mère. A-t-il la tête chaude? voilà d'abord la maison en combustion. Si le mari meurt, la veuve est abimée de procès. Mon grand père disoit à sa fille; mon enfant, garde toi d'un mari, qui peut comparer les bonnes qualités de sa defunte femme aux tiennes, & qui ne manquera pas de t'en rebattre les oreilles.

M A D. J E R O M E.

Si vous avés tant de repugnance pour un veuf, que dites-vous de Valère? Il est garçon.

J E R O M E.

Cela mérite réflexion. J'y penserai.

M A D. J E R O M E.

Et notre fils Leandre . . . . .

J E R O M E.

Comment! vous voulés encore me parler de lui?

M A D. J E R O M E.

Eh! pourquoi non? . . . . Le voici justement.



SCENE



## S C E N E II.

JEROME , MAD. JEROME,  
LEANDRE, *vetu fort simplement.*

L E A N D R E.

Eh bien, Maman, mon père y a-t-il consenti ?

J E R O M E.

A quoi consentirai-je ? Que voulés-vous de moi ? Votre mère, vous & votre sœur, vous ne pensés qu'à me faire tourner la tête ; vous me rendrés fou.

M A D. J E R O M E.

Mon cher cœur, il ne veut vous parler que de son mariage.

J E R O M E.

C'est précisément ce qui me fait enrager. Ces drôles-là s'imaginent, qu'on va défendre le mariage, & qu'ils viendront trop tard. A peine ont-ils fait quelques pas dans le monde, qu'ils voudroient procréer de plats visages comme eux. Ecoute-moi, que veux-tu faire d'une femme ? Tu n'es pas Juif, & ta fécondité n'importe point à ta nation.

L E A N D R E.

Mais, mon cher Père, on se marie bien plus jeune dans d'autres païs ; en Portugal, par exemple . . . .



J E R O M E.

Quel est donc le bel objet, que tu as en vuë ?  
quelle jolie Creature fera-ce ?

M A D. J E R O M E.

C'est la fille de feu M. Turet le Procureur.

J E R O M E.

Quoi ? Julie ?

L E A N D R E.

Oui, mon cher Père, Julie.

M A D. J E R O M E.

Elle-meme. Il la fréquente déjà depuis quelque  
tems.

J E R O M E.

Et cela sans que vous m'en ayés dit la moindre  
chose ?

M A D. J E R O M E.

Ne le grondés pas, mon cher poupon. Je lui  
avois ordonné de tenir la chose cachée, jusqu'à ce  
qu'elle fût conclue. C'étoit pour vous éviter bien  
des peines & des inquiétudes.

J E R O M E.

Précaution admirable !

M A D. J E R O M E, *le careffant,*

Ne vous fâchés point,

J E R O M E.

J E R O M E , *brusquement.*

J'en ai sujet pourtant, je pense.

L E A N D R E.

Si vous vouliez m'écouter, mon Père, j'apaiserois bientôt votre courroux.

J E R O M E.

Je n'ai pas besoin de longs discours. Dis-moi en deux mots où en es-tu avec cette fille ? Mais garde-toi de mentir. Tu fais qu'on ne m'en impose point.

L E A N D R E.

A Dieu ne plaise, mon cher Père, que je veuille vous tromper. Sachés que nous nous sommes promis, Julie & moi, une foi mutuelle.

J E R O M E.

Quelle audace ! quelle précipitation !

L E A N D R E.

Et je fais aussi de bonne part que les tuteurs & les parens y donneront leur agrément, pourvu que vous leur en fassiez la demande.

J E R O M E.

Avoue que tu es un grand étourdi. Tu crois donc les gens mariés heureux ; hem ? Tu me fais pitié : si nous étions seuls je t'en dirois des nouvelles, mais en voilà une . . .

M A D. J E R O M E.

Non , non , vous n'avez qu'à dire. Je saurai me taire, je vous le promets.

J E R O M E.

En ce cas-là , asséyons-nous. Mais gardés-vous de m'interrompre.

*(ils s'asséyent)*

Sais-tu bien ce que veut dire le mot de femme !

L E A N D R E.

Mais . . . une femme . . . est . . . oh ! cela se sent mieux qu'on ne l'explique.

J E R O M E.

Je vais te le dire. Une femme est un mal nécessaire pour les écervelés. Les plus sages s'en passent.

M A D. J E R O M E.

Mais, Monsieur Jérôme ! . . .

J E R O M E.

Ne l'avois-je point dit ? Toi qui prétens connoître si bien les anciens Philosophes , ne fais-tu pas qu'ils nous ont représenté une méchante femme, comme le plus grand de tous les maux ?

L E A N D R E.

Ils ont bien fait : mais les bonnes.

J E R O M E.

Et où les trouve-t-on ces bonnes ?

M A D.

M A D. J E R O M E.

Mais, Monsieur Jérôme, vous n'y pensés pas....

J E R O M E.

Encore . . . . Souvenés-vous donc, que vous ne vouliés pas m'interrompre. Ce Cabaretier Hollandois, qui avoit fait peindre sur son enseigne, une femme sans tête avec cette inscription à la bonne femme, n'étoit ma foi pas un sot.

L E A N D R E.

Je vois bien mon Père que vous plaifantés.

J E R O M E.

Nenni, certes: Mais l'enseigne à-part, la chose n'en est ni plus ni moins vraie. Je t'en citerois des exemples récents, mais la matière est délicate; il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

L E A N D R E.

J'ai lû, l'histoire, & je connois assés le monde, pour savoir qu'il y a eu de tout tems, & qu'on voit encore, un grand nombre de femmes, qui sont les délices de leurs Epoux.

J E R O M E.

Cite-m'en une seule. Je t'en nommerai mille, qui font damner leurs Maris.

L E A N D R E.

Mais, laissés-moi réfléchir un peu . . . la mémoire . . . .

M A D.

M A D. J E R O M E.

Il n'est pas besoin d'aller si loin, mon fils.  
Nommés-moi . . . .

J E R O M E.

Alte-là, ma femme. Je vous citerai, moi.

M A D. J E R O M E.

Oh! c'en est trop. Monsieur Jérôme.

J E R O M E.

Leandre, suis mes conseils. Ne va point troquer ta liberté contre l'esclavage. Un grand homme a dit: qu'un Epoux n'a que deux beaux jours dans sa vie, celui de son mariage, & celui de l'enterrement de sa femme. Je crois que c'étoit un des sept Sages de Grèce. C'est un fort bon mot. Qu'en dis-tu?

L E A N D R E.

Je dis que vos argumens ne sont pas assez forts pour me faire renoncer au mariage.

J E R O M E.

Par quelle raison veux-tu donc épouser Julie?

L E A N D R E.

Pour ne pas laisser éteindre votre famille, pour être père. Rien ne me paroît si doux au monde que d'entendre de petites créatures innocentes balbutier avec joie le nom Papa.

JERO-

J E R O M E.

Par ma foi , tu as tout-à-fait l'air Papa. Voila donc le motif qui te porte au mariage ?

L E A N D R E.

Oui, mon Père. Ne croyés point que ce soit par gout pour l'indépendance pour me soustraire à votre autorité, ou pour pouvoir, comme la plupart de nos jeunes gens , fréquenter les spectacles , les cafés , les assemblées , sans que leurs parens puissent y trouver à redire.

J E R O M E.

Ha, ha! c'est donc là ce qu'ils s'imaginent ?

L E A N D R E.

Oui, vraiment. Car quand une fois on est marié, on vit à sa fantaisie. On a maison, jardin, chevaux . . .

J E R O M E.

Oui, tout va le mieux du monde, si la chère moitié y consent. Il y aura par exemple, vingt-sept ans à Paques prochain que je suis marié avec ta mère, & pendant tout ce tems pas un de mes amis n'a goûté de notre vin, que Madame Jérôme n'ait fait une mine allongée, qui auroit fait fuir les plus intrépides parasites. Elle n'est pas la seule. Si l'on vouloit en faire la recherche, je suis sûr, qu'il se trouveroit plus de dix maris à vingt pas à la ronde, qui ont à se plaindre du meme mal domestique.

MAD.

MAD. JEROME, *d'un ton animé.*

Je le crois bien, Monfr. Jérôme. Si je n'y avois pris garde, il y a long-tems que vous auriez mis tous nos biens dans la léchefrite. Croyés vous que . . .

J E R O M E , *l'interrompant.*

Point de colère, Mamour. Je vois bien qu'il est tems de se taire. Léandre, tu peux voir par mon exemple, combien un mari est maître chés soi.

M A D. J E R O M E ,  
*fort en colère & se levant.*

Ah! je ne saurois garder plus long-tems le silence. N'est-ce pas une honte . . .

J E R O M E .

Brisons là-dessus, Madame Jérôme. Vous sâvés, que j'ai aussi la tête près du bonnet.

M A D. J E R O M E .

Dieu le fait.

*à part à Léandre.*

Va, mon fils, pare-toi de tes plus beaux habits, & cours présenter la main à ta promise. Elle viendra prendre le caffè avec ta sœur.

L E A N D R E .

J'y vais de ce pas. Tâchés en attendant de fléchir mon Père.

M A D. J E R O M E .

Je ferai mon possible.

SCENE



## S C E N E   I I I .

J E R O M E ,   M A D .   J E R O M E .

J E R O M E .

Leandre! . . . Mais , où va donc ce garçon ?

M A D .   J E R O M E .

Je l'ai chargé d'une commission. Il reviendra tout à l'heure. Avez vous quelque ordre à lui donner ?

J E R O M E .

Oui , il doit copier une Lettre que je viens d'écrire.

M A D .   J E R O M E .

Voici notre Isabelle.

J E R O M E .

Qu'est - ce que celle - là nous vient chanter ?



SCENE





## S C E N E IV.

JEROME, MAD. JEROME, ISABELLE.

I S A B E L L E.

**V**ous n'ignorez pas, mon cher Père, que Valère depuis quelque tems est fort assidu auprès de moi; qu'il me témoigne beaucoup de tendresse, qu'il veut que je me déclare. Je ne puis éluder plus long-tems ses pressantes sollicitations, & je ne voudrois rien conclure sans votre aveu. Je viens en rougissant vous demander ce que je dois faire?

J E R O M E.

En doutez-vous ma fille?

M A D. J E R O M E.

Voilà qui est sensé. Il faut conclure le marché, le plutôt vaut le mieux.

J E R O M E.

Justement le contraire. C'est un refus qu'il faut donner. Voilà mon idée.

I S A B E L L E.

O Ciel!

JERO-

## J E R O M E.

Mais ma fille, y pensés-vous ? Savés-vous bien que c'est pour toujours qu'on se marie ? . . . Pour toujours . . . Oui, pour toujours.

## I S A B E L L E.

Tant mieux, mon Père.

## J E R O M E.

Te marier, mon enfant ? Va, va. Tu t'en repentirois. Tant qu'une fille est libre, elle peut se donner du bon tems; se marie-t-elle ? Adieu les plaisirs. Les soins du ménage l'absorbent : elle est clouée près d'un berceau. Passe encore pour la première année. On visite ses amis, la nouvelle épouse est menée en triomphe. Mais bientôt le jeune époux, amant autrefois si assidu, néglige sa femme pour rattraper sa liberté. Elle est réduite à garder la maison, tandis qu'il voltige à droite & à gauche. S'il fait une partie de Cabaret, s'il soupe gayement chés ses amis, on y pense peu à la pauvre femme, qui se morfond chés elle en attendant le retour de son galant époux. Il rentre enfin la tête chargée des vapeurs du vin. Il gronde, tout le fâche, tout l'inquiète. Femme, enfans, domestiques, tout ce qu'il rencontre, lui paroît de trop. Il veut regagner sur eux les pertes qu'il a faites dans sa coterie. Là il n'y avoit pas de trop grands vins pour lui; il y jouoit l'or à pleine main; ici il murmure, il lésine pour un sou marqué. Enfin en jurant il gagne le lit, s'endort, & tourne le dos à sa pauvre femme qui souffre.

T

ISA.

I S A B E L L E.

■ Mais, mon Père, je ne vous ai jamais vu agir ainsi.

M A D. J E R O M E.

Vous avés raison. Depuis vingt-sept ans, que nous vivons en ménage, pareille chose ne s'est point passée.

J E R O M E.

Ah ! je le crois bien ; Mamour. Mais c'est que les Jérômes sont rares.

I S A B E L L E.

Valère est si aimable. Je suis sûre qu'il vous imitera.

J E R O M E.

Oh ! ils sont tous aimables, tant qu'ils sont garçons, mais je vous parle des maris.

M A D. J E R O M E.

Je me ferois caution pour Valère, s'il lui en falloit une. Si vous voulés m'en croire, vous lui donnerés notre fille.

J E R O M E.

Allés donc l'appeller ; que je lui parle moi-même.

I S A B E L L E , *avec vivacité.*

Volontiers, mon Père, volontiers.

*elle sort.*

SCENE



## S C E N E V.

JEROME , MAD. JEROME,

J E R O M E.

**E**h bien ! qu'en dites vous , Madame Jérôme ?  
Ai-je mieux plaidé la cause des maris que  
celle des femmes ?

M A D. J E R O M E.

Non. Je commence à être plus contente de  
vous.

J E R O M E.

Il faut toujours présenter à ses enfans le maria-  
ge du plus mauvais côté , pour n'avoir point leurs  
plaintes & leurs reproches à entendre dans la sui-  
te. Tant mieux si l'événement est plus heureux  
que les aparénces.

M A D. J E R O M E.

Je craindrois moi de les dégouter.

J E R O M E.

Ne craignés rien ; la Nature y a mis bon ordre,  
Mais voulés-vous que je vous dise pourquoi vous  
aimeriés à les marier ?

M A D. J E R O M E.

Voyons.

T 2

JERO.

J E R O M E.

C'est que vous seriez charmée d'être grand-mère. Avoués que j'ai raison. Je fais le plaisir que cela fait à des femmes de votre âge. Quelle joie, quand la fille ou la bru est prête d'accoucher, quand il faut préparer le trousseau! Quelle fête que celle d'un batême! Quel plaisir de présider à des visites de couche, de commander à une nourrice, à une garde . . . .

M A D. J E R O M E.

Ah! je ne saurois disconvenir que ce ne soit là un plaisir.

J E R O M E.

L'eau vous en vient à la bouche, Madame Jérôme, l'eau vous en vient à la bouche.



## S C E N E VI.

JEROME, MAD. JEROME,  
ISABELLE, VALERE.

J E R O M E.

Quoi, vous voilà déjà de retour, Isabelle? Les filles sont expéditives quand il s'agit de leurs petites affaires de cœur.

I S A B E L L E.

J'ai rencontré Monsieur dans le vestibule, & je l'ai amené.

V A.

V A L E R E , à Jérôme.

L'objet de ma visite ne sauroit vous être inconnu, Monsieur; vous savés que la beauté, les vertus & les mérites de Mademoiselle votre fille, ont captivé depuis longtems mon cœur. Je n'aspire qu'au bonheur d'unir mon sort au sien, & je viens aujourd'hui vous demander votre consentement pour cette union qui fera tout le bonheur de ma vie. J'espère que ma conduite me rendra digne de votre alliance, & mon unique étude . . .

J E R O M E , *l'interrompant.*

Suffit, Monsieur, à moi le dés. Avés-vous bien réfléchi à la demande que vous faites? Vous êtes-vous mis devant les yeux toutes les difficultés qu'entraîne l'état du mariage?

V A L E R E ,

Oui, Monsieur; & je suis préparé à tout.

J E R O M E ,

Avés-vous jamais lu un certain livre qui a pour titre; les 365 plaisirs, & les 365 déplaisirs du mariage?

M A D. J E R O M E ,

Et quand il auroit lu ces 365 doubles sottises, qu'est ce que cela feroit à notre affaire?

J E R O M E ,

Plus que vous ne pensés, Madame Jérôme. Il auroit trouvé une liste fort ample de toutes les fantaisies qui passent régulièrement pendant le

cours d'une année dans la tête d'une femme, & cela quand elle est sensée. Car pour les extravagantes, il est impossible de calculer leurs bizarreries.

V A L E R E.

L'amour nous fait passer sur toutes les fantaisies d'une femme aimable.

J E R O M E , *ironiquement.*

A merveille! Le caprice est même la rocambole de la beauté. Mais entrons dans quelques détails. Trouverés vous fort gracieux que tous les matins votre chère Epouse se sente une migraine, qui n'influe sur son humeur qu'aussi long-tems qu'elle se trouvera seule avec vous?

V A L E R E.

Ce ne sera pas sa faute si elle est indisposée.

J E R O M E.

Bon; mais que dirés-vous, si ses maux disparaissent au moment qu'elle verra compagnie, ou qu'elle aura les cartes à la main?

V A L E R E.

Je bénirai le Ciel.

J E R O M E.

Fort bien. Et quand vous serez en compagnie, aurés vous une grande satisfaction, en voyant que votre femme prend une gaieté animée jusqu'au bruyant, au moment qu'une troupe d'aigrefins voltigera autour d'elle, en bourdonnant les éloges de ses

ses charmes & de ses ajustemens; mais que cette bonne humeur disparoît à votre aproche, ou à la vuë d'une autre femme dont la parure ou la beauté l'emporte sur la sienne. Si elle vous dit alors, mon cher cœur, retirons nous, je n'en puis plus, je me meurs, serés vous assés complaisant pour quitter brusquement la Compagnie, pour retourner au Logis, & mettre la chère moitié au milieu de ses lamentations dans un lit bien biffiné?

V A L E R E.

Vous chargés le tableau, & au bout du compte, vos difficultés, Monsieur, ne sont pas de grands malheurs. Je commencerai par prendre une femme raisonnable, & ma tendresse pour elle fera le reste. Tous les plaisirs de la vie ont leurs désagrémens, on ne s'en prive cependant point pour les incommodités qui y tiennent. Il n'y a que du travail & de la dépense à régaler ses amis, & malgré cela on s'en fait une joye. Il en est de même du mariage.

M A D. J E R O M E.

Que cela est bien dit! En vérité Valere, vous parlés comme un livre.

V A L E R E.

Je dis ce que je pense. Quand même le mariage auroit ses inconvéniens, il a aussi en revanche de grands avantages. Un mari sent-il la moindre indisposition? voyés comme sa chère Epouse le soigne, le dorlotte; comme elle soupire, comme elle gemit, comme elle pleure.



J E R O M E.

Larmes de Crocodile le plus souvent ! Continués votre Panégyrique . .

V A L E R E.

On a une aimable Compagne dans le sein de laquelle on peut déposer tous ses chagrins & ses secrets. Elle adoucit nos maux augmente nos plaisirs , corrige doucement nos défauts , relève nos vertus , prend soin de nos intérêts , de notre gloire , de notre santé.

J E R O M E.

Soyés marié six mois, & vous m'en direz des nouvelles. Vous vous lasserez bien vite de ces sermons qu'on vous fait entre quatre rideaux. Le lit semble donner à une femme le privilège de contrôler à son gré toutes les actions de son mari & tous les propos qu'il a tenus dans la journée. Il y en a beaucoup qui laissent leurs femmes chés elles, pour ne pas être exposés à ces charitables réprimandes.

V A L E R E.

L'intention & la politesse peuvent adoucir tout ce qu'il pourroit y avoir de fâcheux dans ces sortes de reproches.

J E R O M E.

Soit. Puisque vous êtes résolu à tout , je ne vous ferai plus de réflexions générales. Mais, disons encore un mot de ma fille.

M A D. J E R O M E.

Eh bien ! quels nouveaux défauts lui allés-vous trouver ?

JERO.

## J E R O M E,

Un très grand. C'est qu'elle n'est pas riche. Je ne saurois lui donner une dôt bien considérable; je ne veux tromper personne, & encore moins un gendre. Cela fait les plus mauvais ménages du monde. On compte sur de grands biens, on fait ses arrangemens en conséquence, & l'on est ensuite fort fâché de voir qu'on s'est trompé dans son calcul,

## V A L E R E.

Je sai, Monsieur, que la première question qu'on fait aujourd'hui en voulant épouser une fille, roule sur le bien qu'elle peut avoir, & que la beauté, les vertus, l'esprit, l'humeur & le caractère, ne semblent être que des objets accessoires: mais telle n'est pas ma façon de penser. Je n'épouserai jamais un petit monstre pour son argent, ni ne troquerai contre un diner les solides agrémens de la vie. Je ne veux point fremir en donnant un baiser. Les biens sont passagers, on peut les perdre, & l'on garde toujours une femme désagréable, dont la dot a fait tout le mérite.

## J E R O M E,

Mais encore faut-il vivre. Dites-moi naturellement à quoi peut se monter votre bien? N'exagérez point. Tous les proms sont ordinairement riches, & toutes les promises belles. N'allés pas mettre aussi des effets imaginaires en ligne de compte,

V A L E R E.

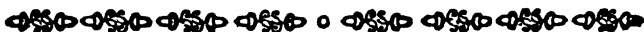
Je suis à même de vous convaincre par de bons titres, que je possède en effets bien solides, environ cent mille francs . . .

J E R O M E.

C'est beaucoup trop pour nous, Monsieur Valere, c'est beaucoup trop.

M A D. J E R O M E.

Que nous veut Marthe?



## S C E N E VII.

LES ACTEURS PRECEDENS.

M A R T H E.

M A R T H E.

Monficur, on demande à vous parler!

J E R O M E.

Qu'est-ce?

M A R T H E.

C'est un original qui bégaye si fort, que j'ai eu peine à le comprendre.

J E R O M E.

Ha, ha! Ce fera mon Courtier. Il vient me parler d'affaires. Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Pardon, à l'honneur de vous revoir.

*il fort.*

SCENE

## S C E N E V I I I.

MAD. JEROME, ISABELLE,  
VALERE, MARTHE.

V A L E R E.

C'est l'homme aux difficultés que Monsieur Jérôme.

I S A B E L L E.

Ses intentions sont cependant bonnes.

M A R T H E.

Mais il est si grognard depuis quelque-temps, que je voudrois pouvoir trouver un bon mari, pour sortir avec honneur de céans.

M A D A M E J E R O M E.

Je sai bien ce qui le rend de si mauvaïse humeur. Il a prêté la plus grande partie de son bien à un certain Quidam, qui vient de faire banqueroute, & qui pourroit bien nous ruiner.



SCENE



## S C E N E IX.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
L'O L I V E.

L'O L I V E , à Valère.

Je vous cherche, Monsieur, pour vous dire qu'il y a chés nous deux hommes qui vous attendent: l'un porte un gros sac d'argent, & l'autre, qui semble être son Maître, ne porte rien.

V A L E R E.

Je fai ce que c'est. On vient me rembourser un Capital que j'avois prêté. Eh bien! qu'ils attendent. Peut-on pour une affaire d'intérêt quitter l'aimable Isabelle?

L'O L I V E.

C'est donc là cette charmante enfant que vous couchés en joué depuis si long - tems? Ma foi, vous avés le goût fin. Quel friand morceau!

V A L E R E.

Le fat! Elle a donc l'honneur de votre approbation?

L'O L I V E.

Tout à fait. Je vous dirai bien plus; c'est que je crois votre mal contagieux. Depuis que vous voulés vous marier, je me sens un certain gri-bouillement dans le cœur, qui me menace d'une tentation matrimoniale.

V A.

V A L E R E.

Mesdames, en voilà bien d'une autre. Ce malotru que vous voyés là, se met en tête de se marier.

L' O L I V E.

Malotru? Ma foi, Monsieur je vois beaucoup d'epouseurs qui ne me valent pas.

M A D. J E R O M E.

Ce seroit un parti pour notre Marthe.

M A R T H E , *minaudant.*

Oh! Monsieur l'Olive ne pensera point à moi; je ne suis plus à la fleur de mon âge, & j'ai toujours eu pour le mariage une répugnance naturelle.

L' O L I V E.

Vous devriés plutôt dire surnaturelle, ma poulette, car cette repugnance là n'est par dans la nature.

M A D. J E R O M E.

Mais vraiment, Marthe n'est pas si déchirée, elle a encore de beaux restes, & d'ailleurs telle que vous la voyés, ce n'est pas une fille pauvre. Je lui garde ses gages depuis vingt ans.

L' O L I V E.

Diab! cela dit quelque chose. Une femme par exemple, qui me donneroit cent écus pour chaque année de son âge: plus elle seroit vieille, plus je l'aimerois.

I S A.

L'Olive est furieusement pour le solide.

L'OLIVE.

J'ai ce foible-là. Orça Mademoiselle Marthe, tenés, considérés, je vous prie, ce minois, ce nés, ces épaules . . . .

M A R T H E.

Monfieur l'Olive vous me faites rougir . . . la pudeur . . . . voulés-vous qu'une fille qui ne fait rien . . . Et puis je crains les enfans . . . .

M A D. J E R O M E.

Je vois bien que l'Olive a gagné son procès.

V A L E R E.

Pardonnés, Madame, si je ne puis lui permettre de pousser aujourd'hui plus loin la fleurette. L'Olive., allés dire à ces perſones qui m'attendent, de ne pas s'impatientser ou de revenir dans une heure.

M A D. J E R O M E.

Et moi, je m'envais mettre ordre à mon ménage. Marthe, fuivés-moi; & vous Ifabelle je vous laiffe ſeule, avec Valère. à Valère.

Car je vous regarde déjà comme mon gendre, & Monſieur Jérôme ne tardera pas à revenir.

*Madame Jérôme ſort d'un côté du théâtre ſuivie de Marthe. L'Olive ſort de l'autre. En ſ'en allant il remarque que Marthe eſt boiſeuſe, & en témoigne ſa ſurpriſe par des geſtes.*

L'OLI-

L'O L I V E , *au fond du théâtre.*

Les charmes de Marthe la font pañcher d'un côté. Il faudra mettre la bourse de l'autre pour rétablir l'équilibre.



## S C E N E X.

ISABELLE , VALERE.

I S A B E L L E.

**V**alère, les inconveniens que mon père nous a représentés , me paroissent valoir la peine qu'on y réfléchisse.

V A L E R E.

Ma chere Isabelle , ne nous forçons pas des monstres pour les combattre. Ces sortes de mauvais présages ne s'enfantent que dans la tête des hypocondres.

I S A B E L L E.

Vous vous sentés donc l'ame assez forte pour surmonter tous les petits chagrins que peut occasionner le ménage ? Et vous m'aimés assez pour vouloir ne me pas rendre malheureuse ?

V A L E R E , *se jettant à ses piés.*

Adorable Isabelle , douteriés vous de ma raison & de mon coeur ? Vous me connoissés depuis longtemps ; pouvés vous avoir quelqu'inquietude sur l'avenir ?



venir? Laissons aux âmes vulgaires les petites tracasseries, les disputes, & toutes les misères qui répandent communément l'amertume dans les mariages. Quant à moi, je ne cesserai jamais d'être pour vous un amant aussi tendre que fidèle.

I S A B E L L E , *le relevant.*

Persistés, Valère, dans ces sentimens, & soyez sûr du retour le plus sincère.

V A L È R E.

Ne pourrions nous pas imaginer quelque stratagème honnête pour faire consentir Monsieur votre Père à nos desseins?

I S A B E L L E.

Chut. Je le vois venir, suivi de mon frère & de Julie.



## S C E N E X I.

ISABELLE, VALERE, JEROME,  
JULIE, LEANDRE, *paré.*

J E R O M E,  
*continuant une conversation avec Julie.*

T rève de Complimens, vous dis-je, vous êtes la bien venue.

JULIE , *faisant toujours des révérences.*

Je vous demande pardon, Monsieur, mais c'est Monsieur votre fils, qui m'a forcée d'entrer. Vous m'en voyés toute confuse:

ISABELLE , *l'embrassant.*

Vous vous moqués, ma chère Julis. Vos visites font des faveurs. Je ne m'attendois pas à cette grace. Quelle consolation pour moi de vous voir! Voilà une journée fort heureuse. Faites-moi l'honneur de vous aprocher.

JEROME.

Finirés vous bientôt avec toutes ces graces, ces honneurs, ces consolations, & tous ces complimens?

ISABELLE.

Comme il vous plaira, mon cher Père.

JEROME.

J'ai deux mots à dire à Mademoiselle . . . des sièges? *Marthe vient ranger les sièges.*

Asséyés-vous. Je vous entretiendrai d'une matière, qui pour l'ordinaire ne déplaît pas aux filles; c'est du mariage. Léandre m'a assuré que vous lui aviés promis votre main . . . Oh! ne rougissés point. Vous pouvés vous ouvrir hardiment à moi, & Valère n'est pas non plus de trop ici. Il a les mêmes intentions pour Isabelle, & je pourrai vous déclarer à tous deux mes sentimens à la fois. Mais agissés avec une franchise égale à la mienne, & avoués naturellement, si Léandre m'a dit vrai. Il ne me verroit de sa vie, s'il avoit eu l'audace de me tromper.

V

LEAN.

L E A N D R E.

Je vous conjure charmante Julie, au nom de notre amour, de ne point irriter mon Père contre moi, en lui déguisant vos sentimens.

J U L I E.

Mais comment voulés-vous qu'une fille . . .

I S A B E L L E.

Aimable amie, c'est de votre aveu sincère, que dépend le bonheur de mon frère & le nôtre.

L E A N D R E.

Dans les cas désespérés, il est beau de voir l'amour vaincre la répugnance. Si jamais j'ai eu quelque empire sur votre cœur . . .

J U L I E.

Vous me prenés par mon foible . . . *à Jérôme.*  
 Eh bien! Monsieur, vous le voulés. J'avoué donc que Léandre a scu me plaire, & que j'ai consenti à devenir sa femme, si cette alliance mérite votre aprobation, & si vous voulés faire les démarches nécessaires pour en obtenir le consentement de mes tuteurs & de ma famille . . .  
 Vous voyés dans quelle confusion me jette cet aveu.

J E R O M E , *ironiquement.*

En verité, vous faites pitié. Mais pour revenir à nos moutons, j'ai bien connu votre père & votre mère. C'étoient de braves gens, qui doivent avoir fait une bonne maison. Je suis content.

tent de ce côté-là; il s'agit cependant de savoir au juste, à quoi peuvent aller vos biens. Si j'en suis satisfait, Leandre est à votre service, & vous lui faites beaucoup d'honneur. Sinon, il n'y a point d'amour, point de considération qui tienne, je ne consentirai jamais à ce mariage, & je saurai réduire votre soupirant à l'obéissance.

J U L I E.

Je crois, Monsieur, que vous serez content de ma fortune. Mes tuteurs vous prouveront que je possède au moins soixante mille francs.

L E A N D R E, *courant vers son père.*

Eh bien! mon Père, votre fils est-il un nigaud, un étourdi? . . Vous ne dites mot; vous voilà bien étonné.

J E R O M E.

Ma chère Demoiselle, choisissez un autre époux; mon fils n'est pas pour vous.

L E A N D R E.

Comment? Plait-il?

I S A B E L L E.

Juste Ciel! qu'entens-je?

V A L E R E.

Quelle bizarrerie!

J U L I E, *voulant s'enfuir.*

C'étoit-là l'affront que vous vouliez me faire essuyer. Léandre, renoncés à l'espoir de me revoir jamais.

*à Isabelle qui la retient.*

Non, je n'en ai que trop fait.

V 2

LEAN.

LEANDRE , *se jettant à ses piés.*

Vous voulés-donc m'abandonner au désespoir, cruelle Julie. Je ne survivrai point à ce malheur. Helas ! donnés-moi le tems de fléchir mon Père.

JULIE.

Quoi vous voulés que je reste dans une maison où l'on m'outrage ? Mon honneur vous est donc si peu cher ?

JEROME.

Votre honneur ne souffrira point ici , Mademoiselle. Je ferai le premier à y veiller.

JULIE.

Comment après l'affront que vous venés de me faire ? Non , Monsieur. Il faut de plus grands biens que les miens pour votre fils. Vous allés lui trouver un parti plus riche , & je vous en fais mon compliment.

JEROME.

Je m'en garderai bien. Je ne veux point que mon fils épouse une femme avec une fortune si considérable.

LEANDRE.

Quoi ! Si Julie est assés riche , si sa naissance & son caractère vous conviennent , vous ne voulés pas consentir à notre mariage ?

JEROME.

Non te dis-je , Elle est trop riche.

LEAN-

L E A N D R E.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

J E R O M E.

Qu'elle est trop riche, de par tous les diables. Ne faudra-t-il pas que je dise vingt fois la même chose à ce butor ?

L E A N D R E.

Mais, tant mieux, mon père, si elle est riche.

J E R O M E.

Et moi, je vous dis, tant pis, Mon expérience m'a fait connoître, que les mariages où tous les biens sont d'un côté, deviennent la source de mille chagrins & de mille dissensions. Il est rare qu'une femme riche ne dise pas tous les jours à son mari : je le veux ainsi, mêlés-vous Monsieur, de vos affaires. Ce sont mes écus, qu'on entend sonner ici ; quand vous y mettrés autant du vôtre que moi du mien, vous ferés comme il vous plaira ; Voyés comme on dissipe mon bien ; & cent choses pareilles.

L E A N D R E.

S'il n'y a que les richesses de Mademoiselle, qui vous inquietent, on pourra vous tranquiliser. Il est aisé de se défaire du superflu. D'ailleurs ces fortes de disputes pour l'autorité domestique ne sont plus en vogue, la mode en est passée ; les époux aujourd'hui tâchent de se prévenir par des politesses mutuelles.

J E R O M E.

Attendés-moi sous l'orme.

V 3

ISA.

I S A B E L L E,  
à Julie qui veut toujours sortir.

Tranquiliſés - vous, ma chere amie, vous voyés, que mon père ne mépriſe pas vos biens, puis qu'il ne les trouve que trop conſidérables.

J E R O M E, à Leandre.

Faites le beau parleur, tant qu'il vous plaira; je ne conſentirai point à votre mariage, ni à celui de votre ſœur avec Valère, qui a comme Julie le défaut d'être trop riche. Si mon maudit débiteur, Claude la Neſſe, ne m'eut pas emporté le plus clair de mon bien, par ſa banqueroute, j'aurois été charmé de vous établir. En vous donnant à chacun dix mille écus de dot, vos mariages euſſent été en quelque manière aſſortis. Mais ſur le pié où ſont les choſes, il y auroit une imprudence viſible, à vouloir vous rendre volontairement malheureux. Encore ſi ce fripon offroit 80 pour-cent!



## S C E N E XII.

LES ACTEURS PRECEDENS.

M A D. J E R O M E.

M A D. J E R O M E.

**V**oilà encore votre petit Courtier de tantôt, qui demande avec emprefſement à vous parler...  
Mais

Mais que vois-je ? Vous voilà tous bien consternés. Quelles minés allongées ? Apparemment que Monsieur Jérôme a fait encore des siennes. Jour de dieu. Monsieur Jérôme, vous êtes un vrai trouble-fête. On a beau se donner de la peine pour procurer un bon parti à ses enfans, vous gâtés tout par vos fots scrupules. Si je m'en croyois . . .

J E R O M E.

Ma foi, il n'y fait pas bon. Sauve qui peut. Mais voyons ce que le Courtier peut avoir à nous dire.

*il se sauve.*



## S C E N E XIII.

ISABELLE, VALERE, MAD. JÉRÔME,  
LEANDRE, JULIE.

M A D. J E R O M E.

**C**ontés-moi donc tout cela. Quoi ? Qu'a-t-il dit ? Qu'est-ce qui vous rend si capots ?

V A L E R E.

Madame, il ne veut point consentir à nos mariages.

M A D. J E R O M E.

Quelle tête ! Quel caprice ! Pour comble de malheur le maudit Courtier n'offre que 40 pour cent de la dette. Cela va lui donner dix fois plus d'humeur.

V 4

LEAN.



## L E A N D R E.

L'amour me rend ingénieux; j'imagine un stratagème, qui fera réussir, à coup sûr, nos desseins. Mon cher Valère, vous seul pouvez m'aider dans mon projet. Voulés-vous me prêter dix mille écus de votre bien, & votre Laquais? Je n'en veux disposer que pour une heure ou deux; & au bout de ce tems, je vous rendrai fidèlement votre argent.

## V A L E R E.

Avec le plus grand plaisir du monde. Aussi bien, il y a un de mes débiteurs qui m'attend chés moi, pour me remettre une pareille somme. Puisse l'emploi de cet argent faire succéder nos vœux! Mais où trouver l'Olive?

## I S A B E L L E.

Le voici fort à propos,



## S C E N E   X I V.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
L'O L I V E.

## V A L E R E.

Ecoute l'Olive, tu suivras Monsieur, tu lui remettras l'argent qu'on vient d'aporter chés moi, & tu executeras de point en point tout ce qu'il t'ordonnera.

L'OLI-

## L'OLIVE.

Monfieur , vous n'avés qu'à parler. Sans vanité je ne fuis pas manchot.

LEANDRE.

Tant mieux : Votre fortune & votre mariage , Monfieur l'Olive , dependent du succès de vos foins.

*Leandre & l'Olive sortent enfemble.*

ISABELLE.

Ne craignés rien. Je connois mon frere. Quoi qu'il ait l'imagination vive, il ne laiffe pas d'être prudent & fage. Mais voici déjà mon père qui revient.



## SCENE XV.

ISABELLE , VALERE , JEROME ,  
MAD. JEROME , JULIE ,  
UN COURTIER.

JEROME , *au Courtier.*

Je vous le répète encore , je ne fignerai jamais un pareil accord.

LE COURTIER , *bégayant toujours.*

Je vous proteste , Monfieur , qu'il eft hors d'état de payer un fol de plus.

V 5

JERO.

J E R O M E.

Il mourra donc en prison.

L E C O U R T I E R,

Vous vous en repentirez.

J E R O M E.

Je le mettrai hors d'état de jamais tromper les honnêtes gens.

L E C O U R T I E R.

Cela vous rendra-t-il votre argent ?

J E R O M E.

J'aime mieux tout perdre.

L E C O U R T I E R.

Quarante pour cent valent mieux que rien.

J E R O M E.

Que le Diable l'emporte avec ses 40 pour cent !

L E C O U R T I E R.

Vous voulés donc courir après votre argent ?

J E R O M E.

Je veux plaider.

L E C O U R T I E R.

Vous n'y gagnerez rien ; ce sera une dépense inutile.

JERO-

J E R O M E.

J'aime mieux me ruiner.

L E C O U R T I E R.

Les procès sont couteux en diable ; & la justice est chère.

J E R O M E.

Ma cause est toute gagnée. Il ne s'agit que de coffrer mon drôle.

L E C O U R T I E R.

Il prendra de la poudre d'escampette, & vous en creverés de dépit.

J E R O M E.

Ta, ta, ta, ta . . . . Qu'on me mette ce raisonneur là à la porte. Léandre, Léandre ! qu'est-il donc devenu ?

*Le Courtier se sauve. Jérôme le poursuit,  
& en même-tems Léandre arrive tout  
essoufflé. Tous les trois se heurtent &  
tombent à terre.*



SCENE



## S C E N E XVI.

ISABELLE, VALERE, MAD. JEROME,  
JEROME, JULIE, LEANDRE.

J E R O M E , *se relevant.*

J'ai les reins rompus . . . Va , que la peste te crève , babillard infame. Cette affaire me donnera la mort. Et vous autres aussi , vous m'assassinés avec tous vos mariages.

M A D. J E R O M E.

Eh , mon poulet , vous êtes-vous blessé ? J'irai chercher de mon onguent divin. J'en fais tous les ans , la veille de la St. Médard. C'est un remède à faire revivre un homme qui se feroit cassé le col.

L E A N D R E.

J'en aurois grand besoin moi , car je crois que j'ai la jambe démise.

M A D. J E R O M E.

Quoi ! t'es-tu laissé cheoir aussi , mon pauvre Leandre ? J'en suis au désespoir. Cela est de mauvais augure pour tes nœces prochaines.

J E R O M E.

Pas si prochaines que vous le croyés bien ; car je vous avertis que je ne consens point à vos mariages.

riages. Ne pouvant obtenir que 40 pour cent de mon débiteur, je ne puis donner qu'environ seize mille francs à chacun de mes Enfans pour leur établissement. Il faut compter avec la bourse. Et qu'est-ce que 16 mille francs ? Une pareille somme ne dure pas long-tems, quand il s'agit de se mettre en ménage. La première année du mariage est toujours terrible; on s'en ressent pendant long-tems. Le luxe augmente à un excès épouvantable, & je crois que la fin du monde approche.

L E A N D R E.

Mon père, ne craignés rien à cet égard. Mon établissement n'aura rien de fastueux. Daignés considérer aussi que Julie étant Orpheline, n'a plus rien à espérer de personne, au lieu qu'après votre mort & celle de ma mère . . . .

J E R O M E , *en colère.*

Comment, fils dénaturé, tu comptes déjà sur ma mort ! Tu en as menti, & il n'en sera rien. Tu oses me dire pareille chose en face. Je te jure que si tu as l'audace de vivre plus long-tems que moi, je te . . . Mais pourquoi crois-tu que je mourrai bientôt ? Je ne suis affligé d'aucune infirmité. J'ai la voix bonne, hem . . . hem . . . Je mange bien, je bois bien, je . . . . N'est-il pas vrai Madame Jérôme ?

L E A N D R E.

Mais, mon Père . . . .

J E R O M E.

Va, je ne suis pas ton Père. Tu es un traître  
qui souhaite ma mort. LEAN-

L E A N D R E.

Je prens le Ciel à témoin du contraire ; mon cœur est incapable d'un sentiment si indigne. Mais, mon Père, quand même je mourrois avant vous, mes Enfans . . . .

J E R O M E.

Quoi, tu as des Enfans ? Où sont-ils ? Des batardeaux donc ?

L E A N D R E.

Non, mais moi marié, moi mort avant vous, mes Enfans n'hériteroient pas moins de votre bien.



## S C E N E    X V I I.

LES ACTEURS PRECEDENS.

M A R T H E.

M A R T H E.

**V**oici pour la troisième fois ce maudit Courtier qui abîme nos escaliers avec ses pieds crotés.

J E R O M E.

Qu'il s'aïlle paître. Je ne veux plus lui parler.

M A R T H E.

Mais il est accompagné d'un beau Monsieur. Ils disent tous deux qu'ils ont une bonne nouvelle à vous

à vous apprendre , & qu'il faut absolument qu'ils vous parlent.

M A D. J E R O M E.

Une bonne nouvelle ! Oh ! il faut les écouter.

J E R O M E.

Qu'ils viennent donc , pour la dernière fois.

M A R T H E , *s'approchant de la Couliſſe.*

Vous plait-il d'entrer , Meſſieurs ?



## SCENE XVIII. & dernière.

ISABELLE, VALERE, JEROME,  
MAD. JEROME, JULIE, LEANDRE,  
MARTHE, L'OLIVE  
*comiquement travestie.*

LE COURTIER , *montrant l'Olive.*

**M**onsieur, voici le galant homme avec lequel nous avons à traiter.

L' O L I V E ,

*affectant de parler gascon pendant toute la Scène.*

Cadedis, il a l'air d'être un tantinet de mauvais  
se humeur.

J E R O M E.

On le feroit à moins.

L'OLI-



L' O L I V E.

Ah! ça, mon Patron, touchés là. Vous voyés en moi le Phenix des gens d'honneur; mon nom est Léonard Crispin Mauffadiniac.

J E R O M E.

Serviteur à Monsieur Mauffadiniac.

L' O L I V E.

Vous me voyés au désespoir; je voudrois être anéanti.

J E R O M E.

Eh! pourquoi?

L' O L I V E.

Que l'on feroit heureux, si l'on étoit dans le monde comme Melchisédec, & comme bien d'autres honnêtes gens, sans connoître ni son père, ni ses beaux-frères, ni ses Cousins.

J E R O M E.

Monsieur est du país de Gascogne?

L' O L I V E.

Pour vous rendre mes obéissances, & d'une des meilleures maisons du Périgord. Nous avons eu cependant le malheur de faire alliance par les femmes, (& ce sont les femmes qui font toujours le mal;) nous avons eu, dis-je, le malheur de nous allier à un certain Claude la Nefle . . .

JERO-

J E R O M E.

Ah! c'est un grand malheureux celui-là.

L' O L I V E.

Il a l'honneur d'être notre Cousin. Je fai la petite mesintelligence qui regne entre vous deux. Mais ce n'est qu'une bagatelle, & je viens exprès pour m'informer de ce que vous voulés précisément de lui.

J E R O M E.

De l'argent.

L' O L I V E.

Mon Cousin est pauvre, mais il a le coeur noble; & l'ame grande comme César.

J E R O M E.

S'il ne me paye point, je pourrois fort bien faire pendre ce coeur noble.

L' O L I V E.

Cadedis, Monsieur, on ne pend pas des gens comme nous. Vous êtes bien vif, mon Patron. Que diable, pendre! Mon pauvre Cousin est fort à plaindre. Par noblesse d'ame, & pour pouvoir vivre en Seigneur, il s'est avisé, pendant quelque-tems, de troquer avec ses amis des marchandises contre de l'argent. Il n'y a point de mal à cela, je pense. Or ses amis décampent & oublient de lui remettre l'argent, pour les marchandises qu'il leur avoit procurées. Ce n'est pas sa faute, comme vous voyés. Il veût ni plus ni moins boire & manger tous les jours, & se divertir quel-

quelquefois; cela est naturel. Il faut donc qu'il cherche de l'argent. Monsieur Jérôme a beaucoup d'argent; donc il lui emprunte, cela est tout simple. Mais sa mauvaise étoile veut qu'il ne puisse pas rendre, & par fatalité il fait une petite banqueroute. Oh! on ne pend pas d'abord les honnêtes gens pour cela. On dépeupleroit l'état, si on s'avisoit de pendre tous ceux qui empruntent, & qui ne rendent pas. Mon Cousin veut vous donner plus qu'il n'a. Se peut-il un plus galant homme? Qu'y a-t-il à redire?

JÉRÔME, *en colère.*

Comment? Vous voulés me persuader que l'on fait banqueroute par bonté de cœur?

L'OLIVE.

Point de fâcherie, Monsieur Jérôme. Je suis de sang froid. Tenés, je vous aime tendrement, & l'honneur de ma famille me tient à cœur. Mon cousin vous donnera 40. pour cent, & j'y ajouterai dix pour cent de ma propre bourse. Je sais bien, que tous les honnêtes banqueroutiers, qui s'enrichissent par ce moyen, vont me jeter la pierre, & que je gâte le métier; mais je les nargue.

LE COURTIER.

Monsieur Jérôme, 50 pour cent vaut mieux qu'un concours.

JÉRÔME.

Il me faut au moins 90 pour cent.

L'OLI-

## L' O L I V E.

D'ailleurs avec 50 pour cent, vous n'y perdrez rien. Comme un sage rentier vous aurez sans doute pris vos mesures d'avance, soit en donnant à mon Cousin au lieu d'argent comptant, des marchandises qui ne valaient pas la moitié du prix, soit en retenant sur le paiement quelques années d'intérêts, soit en vous faisant donner quelques pour cent de provision, une discrétion & ainsi du reste. Enfin, Monsieur ne soyez point opiniâtre. Les autres créanciers n'auront que 40 pour cent.

## J E R O M E.

Il me faut 90 pour cent, ou je le fais arrêter.

## L' O L I V E.

Votre Serviteur très humble. En ce cas-là mon Cousin fait cession entière de ses biens, produit ses livres, & tire son épingle du jeu.

## J E R O M E.

Je l'en empêcherai bien.

## L' O L I V E.

Ah! ça, mon Patron, restons amis. Je veux faire en votre faveur un coup de générosité de mon païs.

## J E R O M E.

Quand vous parleriez jusqu'à demain, je ne ferai jamais d'accord, à moins que vous ne m'offriez 80 pour cent.

## L'O L I V E.

Quatre-vingt pour cent? eh! vous n'y pensez pas. Il n'y manqueroit que 20 pour cent au capital. Tout le monde se moqueroit de mon cousin; cela ne se peut point. La chose entraineroit de trop facheuses conséquences, & feroit manquer bien des coups.

## L E C O U R T I E R.

Monsieur Mauffadiniac, il faut faire un effort pour contenter Monsieur, je sai qu'il est entier dans ses sentimens.

## L'O L I V E.

Quatre vingt pour cent! Cadedis, pourquoi mon Cousin se feroit-il donné la peine de faire banqueroute? Sur ce pié-là un honnête homme ne peut plus faire banqueroute.

## J E R O M E.

A quoi servent tous ces propos? Je vous dis & vous repête, que je n'en rabattrai pas une obole.

## L'O L I V E.

Quatre-vingt pour cent! Et de quoi, mon cousin pourra-t-il faire figure à l'avenir? Demander 80. pour cent! Monsieur, cela est Juif, Arabe, Anti-chrétien. Jamais personne de notre famille n'a donné 80. pour cent. O le maudit siècle! O que le monde est corrompu! Mon Patron vous êtes un vrai Corsaire. Les 80. pour cent vous passeront sur la Conscience à l'article de la mort.

*Jerôme l'écoute fort tranquillement, & secoue la tête à cet endroit.*

Eh

Eh bien ! puis que vous êtes têtue comme une bourrique, vous les aurés ces 80. pour cent : mais si jamais vous faites banqueroute, je vous jure, Sandis, que vous en payerés tout autant.

J E R O M E.

Je m'en garderai bien. Maître Courtier, dressés le procès verbal, que nous avons conclu l'accord à 80 pour cent. Quoi, vous hésités . . .

L E C O U R T I E R.

Au moins, Monsieur, je me flatte que vous m'en donnerés un ample courtage pour mes peines.

*Le Courtier va dresser dans un coin les Articles, que Jérôme & l'Olive signent en suite.*

M A D. J E R O M E.

Eh bien ! Monsieur Jerome, vous voilà au comble de vos désirs. Rendés-donc ces jeunes gens également heureux. Tous les obstacles sont levés, & vous venés de leur représenter toutes les difficultés du mariage, mais ils n'en sont pas moins résolus de risquer l'aventure.

V A L E R E.

Oserois-je Monsieur, joindre mes instances à celles de Madame ? J'espère que vous ne vous repentirés jamais de m'avoir accordé Mademoiselle votre fille.

L E A N D R E.

Mon Père je vous demande la meme grace. Ma conduite sera telle, que mon établissement ne fera jamais pour vous, qu'un sujet de joye & de satisfaction.

X 3

JERO.

J E R O M E.

A la bonne heure. Je suis maintenant en état de vous établir solidement. Mais faites bon ménage, & ne venés jamais m'importuner de vos plaintes.

M A D. J E R O M E.

Voilà qui va le plus heureusement du monde. Venés mes enfans, que je vous embrasse.

J E R O M E.

Recevés ma bénédiction. Puissent vos mariages être accompagnés d'un bonheur constant!

M A D. J E R O M E,  
*sautant au col de son mari.*

A ça, mon poulet, ne perdons point de tème pour achever le bonheur de ces petits moutons, & pour faire les aprets de leurs nòces. Rentrons.

*Monsieur & Mad. Jérôme sortent.*

L E C O U R T I E R , à Léandre.

Mais, Monsieur, où en ferai-je, si l'on vient à savoir que ces 80. pour cent ne sont qu'un jeu de votre invention?

V A L E R E.

Je me charge de régler toute cette affaire, & de payer les 40. pour cent en sus. Aussi bien la moitié m'en revient.

L' O L I V E.

Et moi qu'aurai-je pour mes peines & mes risques?

L E A N.

L E A N D R E , *ironiquement.*

Marthe, l'aimable Marthe, sera le salaire de  
votre industrie, Monsieur l'Olive,

L' O L I V E.

C'est un présent qui ne vous coûte pas beaucoup,  
tout précieux qu'il est pour moi.

J U L I E.

Je m'engage à la doter.

I S A B E L L E.

Et moi à lui faire son trousseau.

M A R T H E.

En vérité, Mesdames, c'est une œuvre de charité  
que vous faites de me donner un mari.

L' O L I V E , *à part.*

Pourvu que la charmante Marthe ne fasse pas  
enrager Monsieur Mauffadiniac, tout ira bien.

*au Parterre.*

Et vous, Messieurs, je souhaite que toutes vos  
intrigues réussissent aussi bien que la mienne. Bon  
soir.

F I N.





551087









1475



